This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

01808156 5b

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

COMTE DE PIMODAN

ANCIEN LIEUTENANT-COLONEL DE CAVALERIE
BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR

SIMPLES SOUVENIRS

1859-1907

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908
Tous droits réservés

SIMPLES SOUVENIRS

1859-1907

302

DU MÊME AUTEUR :

De Goritz à Sofia (2e édition)..... 3 fr. 50
Promenades en Extrême-Orient (2e édit.) 3 fr. 50
Oran, Tlemcen, Sud-Oranais (3e édition). 3 fr. 50

Souvenirs de Formose (album). *Épuisé.*
Souvenirs de Yézo (album). *Épuisé.*

EN PRÉPARATION

Mercy-Argenteau à la Cour de France (1766-1790), d'après des documents inédits.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11552.

Claude
COMTE DE PIMODAN
ANCIEN LIEUTENANT-COLONEL DE CAVALERIE
BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR

SIMPLES SOUVENIRS

1859-1907

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
1908
Tous droits réservés

DC
342.8
.P64
A4

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

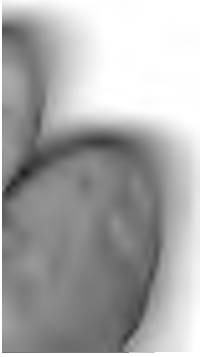
Published 12 August 1908.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

0?4?5?3.'90

A tous ceux qui furent mes camarades ou mes soldats, en souvenir des jours heureux, en oubli des jours malheureux, je dédie ce livre.

Je les prie de ne pas y chercher de thèses, mais seulement les impressions changeantes d'un officier, toujours sincère, qui occupa des emplois très divers et aima passionnément son métier.

C. P.



SIMPLES SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

Ma naissance. — Ma famille. — Le comte Charles-Joseph de la Vallée-Pimodan et son frère le chevalier Jean-Nicolas. — Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne. — La mère Fillette et les chevaux de la reine. — Le marquis Charles-Jean de Pimodan et sa femme pendant la Terreur. — Les doigts de l'homme. — Présentation à la cour. — Les ornements de l'église Saint-Roch. — Le baron et la baronne de Frénilly. — Parents et amis de ma famille : les Mirepoix ; la comtesse de Quesnay, ancienne dame de la duchesse du Berry ; la marquise de Bellissen, etc., etc.

Je suis né à Paris, le 15 juillet 1859, jour de la Saint-Henri, dans un hôtel de la rue de Lille, qui appartenait aux Delahante et qu'habite maintenant la famille de Royer. Sur le devant de cet hôtel s'élève un long bâtiment à deux étages semblables, de telle façon que l'étage inférieur peut être dénommé entresol ou premier, et l'étage supérieur premier au-dessus de l'entresol ou second.

Mes parents occupaient l'étage supérieur, dont

la qualification amenait entre le concierge, les domestiques du locataire d'en dessous et les nôtres, des discussions protocolaires à faire pâlir mille chancelleries.

J'avais quelques mois quand nous quittâmes la rue de Lille, mais le souvenir des contentions passées survécut au déménagement.

Ma famille, originaire de l'Argonne et dès longtemps habituée à Toul où elle possédait une manière de grand hôtel encore existant, acquit le château d'Échenay près Joinville vers la fin du dix-septième siècle, puis vint à Paris sous Louis XV. Le comte Charles-Joseph de la Vallée-Pimodan et son frère, le chevalier Jean-Nicolas, furent alors premier écuyer et capitaine des gardes de la reine d'Espagne, Louise-Élisabeth d'Orléans, fille du Régent. Veuve à quinze ans du roi Louis Ier, fils du roi abdicataire Philippe V, la princesse était revenue s'établir en France, au palais du Luxembourg.

Les chroniques du temps, intarissables sur ses sœurs, semblent avoir respecté ou négligé la reine d'Espagne qui cependant, au dire de Saint-Simon, « en fit de toutes les façons les plus étranges, sauf la galanterie ».

Le peu que je connais de son premier écuyer et de son capitaine des gardes m'est donné par les registres paroissiaux d'Échenay.

S'il faut en croire l'obituaire, Charles-Joseph de la Vallée-Pimodan fut pendant sa vie « le modèle accompli d'une vertu édifiante, humble et solide, en laquelle il a persévéré jusqu'au dernier soupir, à la grande consolation de son épouse, d'enfants tendrement chéris, et à l'édification de ses vassaux et des pauvres, dont il a été l'appui et le soutien par les abondantes charités qu'il leur a faites. »

Le vieux registre se montre encore plus élogieux et plus prolixe au sujet de Jean-Nicolas, le capitaine des gardes, qui décéda le 6 novembre 1751, « au grand regret de toute sa famille, dont il était l'appuy, des pauvres dont il était le protecteur, et de tous ceux qui connaissoient les excellentes qualités de son cœur droit et bienfaisant et de son esprit pénétrant, aisé, orné de plusieurs belles connaissances et sciences qu'il avait acquises en Sorbonne, où il avait soutenu avec applaudissement, par dispense et privilège, toutes les thèses pour le doctorat; après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction,

n'ayant pu recevoir la sainte Communion, à cause du mal de gorge dont il était attaqué; laquelle il avait reçue néanmoins douze jours auparavant, dans le jubilé où il avait été un modèle de vertu également édifiante, humble et solide; et a persévéré, à la grande consolation de sa famille et des assistants, jusqu'au dernier soupir, dans les sentiments les plus pieux et les plus chrétiens, semblant que ce fût à luy en particulier que le Seigneur eût dit : *Tempore accepto exaudivi te et in die Salutis adjuvi te.* »

A coup sûr, la reine Louise-Élisabeth avait dû être bien gardée !

Il y avait dans mon enfance à Échenay une petite vieille proprette, menue, courbée, dont le nom s'est perdu pour moi dans le surnom de mère Fillette que les campagnards lui donnaient. Elle ignorait son âge exact, mais savait qu'elle était née au château bien avant la Révolution. Son père tenait à bail un moulin accoté sur l'ancienne poterne, et dont l'eau des fossés faisait tourner la roue.

J'aimais à causer avec la mère Fillette, car elle seule connaissait encore une foule d'histoires sur mes grands-parents. Elle contait entre autres que ma trisaïeule, la marquise de Pimodan, née Gouf-

fier, bru de Charles-Joseph, faisait atteler chaque dimanche les chevaux de la reine d'Espagne pour franchir les cent mètres séparant l'église de la grille du château. « C'est pas qu'elle fût fière, corrigeait la vieille, par crainte de médire, mais c'était son allure. »

Sans approfondir cette belle histoire, qui flattait ma vanité enfantine et charmait mon imagination comme un conte de fées, j'accusais à part moi la mère Fillette de radoter. Plus tard, j'ai fait à sa mémoire quelque amende honorable. Il est fort possible, en effet, que l'écuyer de la reine d'Espagne ait reçu, en cadeau ou en legs, quelques-uns de ses chevaux. Seulement, Louise-Élisabeth étant morte en 1741 et la mère Fillette n'ayant guère pu naître avant 1775, il faut croire que les augustes chevaux atteignirent des âges imprévus, ou bien que l'admiration populaire tenace continua de les voir en leurs arrière-successeurs.

Le marquis Charles-Jean de Pimodan, fils de Charles-Joseph, fut brigadier de cavalerie, lieutenant-général et grand bailli d'épée du pays toulois. Il habitait à Paris le célèbre hôtel Lauzun, situé quai d'Anjou, vers la pointe de l'île Saint-Louis, et alors dénommé hôtel Pimodan.

Pendant la Terreur, M. et Mme de Pimodan, vieux et infirmes, restèrent à Paris, tandis que leurs deux fils aînés servaient à l'armée des princes et que le troisième, chevalier de Malte, faisait « ses caravanes » sur les galères de l'Ordre.

L'île Saint-Louis devint île de la Fraternité, le quai d'Anjou quai de l'Union, le marquis citoyen, et l'on voit néanmoins, d'après leurs livres de dépenses, que la vie matérielle des vieux époux ne changea guère jusqu'au moment de leur incarcération à la maison d'arrêt dite « des Anglaises », rue de Lourcine.

Sortis de prison en octobre 1794, Charles-Jean et sa femme rentrèrent à l'hôtel Pimodan.

L'année suivante, ils partirent pour Échenay, et, après avoir habité quelque temps la maison d'anciens régisseurs, s'établirent vaille que vaille dans le château démeublé par les pillages et si dévasté que, suivant l'expression d'un vieux garde, on aurait dit une halle à charbon.

Tous deux moururent au commencement du dix-neuvième siècle, très appauvris par la perte des droits féodaux, les confiscations, et enfin la nécessité de vendre des terres à bas prix ou de contracter des emprunts ruineux pour vivre au temps de la

plus grande dépréciation des assignats. Le célèbre jurisconsulte Henrion de Pansey, originaire d'un village très voisin d'Échenay, s'intéressa pour sauver les derniers restes de leur fortune, et mes grands-parents obtinrent aussi, dit-on, sous le Consulat, quelque appui de Mme Bonaparte, en souvenir d'un petit lien de parenté ou d'alliance qui aurait existé entre les Beauharnais et les Pimodan par les Luzignan-Lezay.

L'intarissable mère Fillette contait qu'au début de la Révolution, de mauvais gars courant les campagnes vinrent réclamer à mon trisaïeul « les droits de l'homme ». Ne sachant guère ce que cela pouvait être, ils prononçaient droits sans faire sonner l'*r*, tant et si bien que le marquis impatienté finit par allonger une maîtresse gifle au chef de la bande en lui disant : « Tiens! les doigts de l'homme, les voici! »

Mon bisaïeul, Charles-Honoré, fils de Charles-Jean, fut d'abord gentilhomme d'honneur du comte de Provence, puis, sous la Restauration, lieutenant-général et aide de camp de Louis XVIII. Il avait épousé Mlle de Pons, qui devint dame de la comtesse de Provence.

La nouvelle mariée était fort timide. Le jour de

sa présentation à Versailles, elle trébucha si bien parmi son grand habit qu'elle laissa choir un de ses petits souliers, au moment même où elle arrivait devant le roi. Elle voulut le rattraper; mais sa belle-mère, qui marchait devant, entraînait la malencontreuse chaussure dans le sillage de sa robe, et l'aventure devint aussi réjouissante pour les spectateurs que mortifiante pour la pauvre présentée.

Pendant que son mari guerroyait avec les princes, Mme de Pimodan, née Pons, retirée chez ses parents, fut emprisonnée comme eux à la maison d'arrêt de la rue Neuve-des-Capucines, section des Piques, puis au Luxembourg.

Elle en sortit le 2 novembre 1794, grâce aux habitants de Moussy-le-Vieux qui réclamèrent, avec certificat de civisme à l'appui, leurs anciens seigneurs devenus « le citoyen Pons, la citoyenne Cossé sa femme, la fille Pons, femme Pimodan, et Pons fils ».

A ce moment, Charles-Honoré, dont le corps avait été licencié, vivait à Hambourg en donnant des leçons de dessin, médiocres si j'en juge d'après les œuvres qu'il nous a laissées.

Sous le Directoire, mes arrière-grands-parents

s'installèrent près de l'église Saint-Roch, à peine rouverte au culte catholique après avoir abrité la mascarade des théophilanthropes que le peuple surnommait les *filous en troupe*. Tout faisait défaut dans cette pauvre église, et Mme de Pimodan utilisa pour confectionner des ornements un fort long métrage de ses anciens galons de livrée, tissés d'annelets rouges et d'hermines noires sur fond d'argent.

Mon aïeul, Charles-Camille, gentilhomme de la chambre de Charles X, passait pour un très joli cavalier, dansant à ravir avec les plus belles jambes de Paris, et, sauf ce détail minime, traversait assez inaperçu le monde qu'il adorait. Sa femme était la fille du baron de Frénilly, poète aimable, écrivain distingué, coqueluche des salons au temps des Incroyables, puis, sous la Restauration, polémiste à succès, député marquant, pair de France, enfin et surtout auteur d'amusants *Souvenirs* récemment publiés. Pauvre baron de Frénilly, si féru de son importance et de ses talents (1), il ne se doutait guère que ces *Souvenirs* écrits au courant de la plume le sauveraient seuls d'un com-

(1) Un de ses contemporains, le comte de Salaberry, disait qu'il avait une huppe sur la tête et dans l'esprit.

plet oubli, tandis que nul ne lit plus ses vers ni ses ouvrages politiques, et que son *Histoire parlementaire d'Angleterre,* ouvrage capital à ses yeux, dort inédite au fond d'une malle!

Après 1830, M. de Frénilly quitta la France où son roi ne régnait plus, erra quelque temps à travers l'Europe et finit par s'établir à Gratz, en Styrie, avec sa fille, son gendre et ses petits-enfants, dont mon père était le second.

Instruit d'abord chez les jésuites de Fribourg, puis dans une école préparatoire à Paris, mon père concourut avec succès pour Saint-Cyr; mais, au dernier moment, ses parents, troublés par un cas de conscience politique, le rappelèrent près d'eux et le firent entrer dans l'armée autrichienne. Il y demeura jusqu'au jour où la difficulté de poursuivre sa carrière sans abandonner la nationalité française, et l'appréhension, bientôt justifiée, d'une guerre entre la France et l'Autriche, l'amenèrent à donner sa démission.

Au moment de ma naissance, ma famille se composait de mon père, revenu depuis peu en France avec le grade de colonel; de ma mère qui, grâce à Dieu, vit toujours; de ma grand'mère maternelle, la marquise de Couronnel, née Mont-

morency-Laval; de mon arrière-grand'mère paternelle, la baronne de Frénilly, née Mullon de Saint-Preux; enfin de mon frère Gabriel, plus âgé que moi de deux ans et demi.

Je n'ai aucun souvenir de ma grand'mère de Couronnel, morte en 1861. C'était, dit-on, une excellente personne, sans brillant dans l'esprit, mais pleine de sens et d'usage du monde, ayant de beaux traits, un teint éclatant, l'aspect très noble malgré sa taille lourde et sa démarche embarrassée par une boiterie légère que l'âge accentua peu à peu.

Par contre, je me rappelle parfaitement Mme de Frénilly, son air solennel et son allure engoncée d'ancienne présidente, son langage mesuré, solennel, condescendant, ses yeux si myopes qu'elle effaçait sa propre écriture du bout de son nez pointu, ses deux femmes de chambre, Joséphine et Mme Davin, qu'elle appelait « mes fââmes », comme l'on disait au grand siècle, son domestique, Antoine, qui variait ses compotes avec l'art d'un moderne hygiéniste, enfin, son chien Blume, poilu comme une chèvre et hargneux comme un démon.

Née sous Louis XV et ayant beaucoup vu, Mme de Frénilly parlait du haut d'une expérience

presque nonagénaire et rendait des oracles, auxquels son esprit affaibli par l'âge et sa mémoire défaillante donnaient un tour singulier. La dernière fois que nous vîmes, mon frère et moi, cette bisaïeule auguste, déjà près de s'éteindre, elle nous fit quelques recommandations de circonstance terminées par ces mots : « Et enfin, mes enfants, souvenez-vous qu'il ne faut jamais déranger les domestiques pendant qu'ils mangent, ni surtout reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe. »

Comme beaucoup de femmes de sa génération, Mme de Frénilly écrivait d'une façon amusante et facile, sans un souci exagéré de la grammaire et même de l'orthographe. Elle est l'auteur de curieuses notes sur le mariage du comte de Chambord, publiées par M. de Pène dans sa *Vie d'Henri de France*.

Sauf la baronne Olivier de Frénilly, née Larisch, qui habitait toujours l'Autriche, et une branche des Pimodan établie en Bretagne, mon père n'avait pas de très proches parents.

Je revois, au contraire, du côté de ma mère, une nombreuse parenté : d'abord mes grand'tantes du Tertre, de Balzac et de Mirepoix; puis, parmi les oncles et les tantes de courtoisie, le duc et le comte

de Mirepoix, Mme de Thuisy, M. de Pissy et sa sœur, veuve du duc de Mahon, plusieurs cousins portugais, descendant d'une sœur de mon arrière-grand'mère de Montmorency-Laval qui avait épousé un Cadaval, enfin Mmes de La Châtre et de Biencourt, le baron et la baronne de Goër, etc., etc.

Ma tante de Mirepoix était une aimable vieille pleine d'esprit et de vivacité, parlant toujours de feu son mari qu'elle appelait « le si parfait », et ne pouvant se consoler, malgré le temps, de la mort de sa fille Félicité.

Elle habitait, été comme hiver, le château de Montigny-le-Gannelon, en Eure-et-Loir, où nous allions la voir presque chaque année vers la fin de l'automne. Son fils aîné, le duc de Mirepoix, joignait aux allures d'un seigneur de l'ancien régime le plus curieux mélange de morgue et de bon garçonnisme, de tendances rétrogrades et d'idées novatrices, de bonté indulgente et de malice emportant le morceau. Il contait volontiers des histoires un peu franches et ne résistait guère au plaisir de faire un bon mot. Aimant à interloquer autrui, il s'attirait parfois de vertes répliques dont il riait tout le premier. Un jour qu'il traversait en chemin de fer l'Albigeois, le duc de Mirepoix entre-

prit l'un de ses compagnons de voyage, commis voyageur gascon, sur sa généalogie, d'ailleurs superbe, et les gloires de sa famille que tout le pays rappelait. Le Gascon écouta d'abord avec une attention qui, de station en station, se transforma en politesse, puis en indifférence, puis en somnolence accentuée.

— Mais cela ne vous intéresse donc pas? fit le descendant des Maréchaux de la Foi (1), outrecuidé.

— Oh! non, monsieur le duc, riposta l'autre. Je me suis toujours fichu de mes ancêtres; permettez-moi de me ficher également des vôtres!

Quant au comte de Mirepoix, il eût fait, en des temps meilleurs, un beau diplomate de grand air et d'esprit délié, voyant venir de très loin les choses et les gens. Il avait toujours été fort ami des Thiers, et l'on parla de lui pour l'ambassade près du Saint-Siège en 1871 ou 1872. Même, sa présence remarquée dans un dîner diplomatique de la présidence parut un indice certain de sa nomination. Il n'en fut rien pourtant, et ce fumet d'ambassade se dissipa comme une stérile bouffée d'encens.

(1) On sait que les aînés de la maison Lévis-Mirepoix portaient le titre héréditaire de Maréchal de la Foi, en souvenir des services rendus par Guy de Lévis à Simon de Montfort, dans sa croisade contre les Albigeois.

Le comte de Mirepoix avait épousé la cinquième fille du duc de Crillon, si navré de voir son grand nom près de s'éteindre, faute d'héritiers mâles, qu'on n'osa lui dénoncer la naissance de cette dernière fille que par des circonlocutions.

Ma mère, restée en deuil après la mort de mon père, voyait peu de personnes. Je retrouve cependant parmi mes souvenirs d'enfance les noms de la vicomtesse de Janzé, née Choiseul-Gouffier, et de la princesse Kitty Koudacheff, toutes deux nos cousines par les Gouffier; du petit marquis de Montcalm, qui portait en bague un fragment du rocher sur lequel tomba mortellement atteint le défenseur du Canada, son illustre aïeul; de la comtesse de Quesnay, ancienne dame d'honneur de la duchesse de Berry. Mme de Quesnay n'était venue chez la princesse qu'après l'échauffourée de Bretagne et la captivité de Blaye, mais connaissait sur cette époque mille anecdotes dont le romanesque me charmait. Il y avait entre autres l'histoire d'un paysan qui, après avoir guidé la duchesse de Berry à travers de longs sentiers boueux, refit tout le chemin en sens inverse et pas à pas, pour effacer avec ses gros pieds lourds l'empreinte minuscule et légère laissée par ceux de la prin-

cesse; puis l'histoire de décimes creux qui servaient à Blaye pour la correspondance de la captive avec l'extérieur. On les cachait sous le tapis de l'autel, et le petit acolyte chargé de servir la messe en assurait le va-et-vient. Il me semble n'avoir retrouvé ce détail dans aucun ouvrage imprimé.

Je me rappelle aussi le comte et la comtesse W. de Merode, dont le fils Félix était mon meilleur ami; le vieux baron de Gelnoncourt, un voisin de campagne, qui me donnait tous les ans un écheveau de sucre tors nancéen, appelé en souvenir de Stanislas : bonbon du roi; la marquise de Bellissen, fille de l'amiral de la Galissonnière. Et je m'arrête, car elle mérite à coup sûr un paragraphe très particulier.

Élevée en pleine Révolution, peu instruite et mariée fort jeune, Mme de Bellissen avait étonné d'abord la cour impériale par des enfantillages dont Napoléon Ier lui-même s'amusait. Avec l'âge, sa naïveté ne décrut point et s'étaya d'une propension fâcheuse à estropier les mots les plus simples. C'est elle qui disait s'être travestie en Galantine de Milan pour un bal costumé, tandis que M. de Bellissen était en dogue de Venise; confondait moustiquaire et mousquetaire, baldaquin et

paltoquet, citadelle et citadine, d'une façon très incongrue; prononçait crocus sans faire sonner l'*s* final, et adoucissait le *c* initial jusqu'à lui donner le son du *g;* enfin mentionnait sur sa carte qu'elle était « Vénuse en personne », malgré le démenti que son visage lui donnait. Les anecdotes sur son compte abondaient, car on lui décernait, par droit d'épave, tous les pataquès qui n'avaient pas de titulaire certain, et l'on dépouillait même à son intention les sottisiers du dix-huitième siècle, afin d'y trouver des phrases dans le genre de celle-ci : « On se marie beaucoup cette année, surtout les hommes. » Le marquis de Colbert-Chabanais était son ennemi intime et le colporteur attitré de ses mauvais mots. Elle ne l'ignorait pas et, un jour qu'on lui en parlait, répondit : « Je sais bien que M. de Chabanais me fait dire toutes les bêtises qu'il pense. » Cette fois, M. de Chabanais n'eut pas les rieurs de son côté.

CHAPITRE II

Départ de mon père. — La situation des États pontificaux après la guerre d'Italie. — Formation de l'armée pontificale. — Mgr de Merode; le général de Lamoricière; mon père. — La victoire des Grottes. — L'armée piémontaise envahit les États pontificaux. — Partis à prendre; éventualités diverses. — La bataille de Castelfidardo; mort de mon père; achat de la maison où il mourut. — Le monument élevé en souvenir des victimes de Castelfidardo, à Rome, dans l'église Saint-Jean de Latran.

Au commencement d'avril 1860, moins d'un an après ma naissance, mon père quitta la France pour n'y plus revenir.

La convention de Villafranca, terminant la guerre de 1859, n'avait pas ramené le calme en Italie. Des mouvements unitaires préparés par les sociétés secrètes, encouragés par le Piémont, leur futur bénéficiaire, bouleversaient la Péninsule. Un corps français protégeait Rome, mais Bologne, Ravenne, Ferrare n'obéissaient plus au Saint-Siège. Partout sévissait le brigandage à la faveur des agitations politiques. La petite armée pontifi-

cale, simple force de parade et de police, devenait insuffisante même pour le seul maintien de l'ordre, et les États romains ne présentaient guère les moyens de l'augmenter.

La noblesse avait perdu le goût des armes. La bourgeoisie était travaillée par les sociétés secrètes. Un élan d'enthousiasme irraisonné ruait le peuple vers l'unification de l'Italie, malgré sa foi vive et sa vénération pour le souverain pontife. Dans cette conjoncture, Pie IX fit appel à tous les catholiques pour défendre le patrimoine de leur pasteur commun.

Un prélat belge d'illustre famille, ancien officier dans notre légion étrangère, Mgr de Merode, assuma les fonctions de pro-ministre des armes. Lamoricière, le héros des guerres algériennes, reçut le commandement de l'armée pontificale, et mon père devint son chef d'état-major, son collaborateur le plus constant et le plus dévoué.

Dès le mois de mai, Pimodan eut la chance de culbuter avec la gendarmerie pontificale les bandes révolutionnaires de Zambianchi, surprises au village des Grottes; et bientôt les troupes du pape, réparties au nord de Rome entre la Méditerranée et l'Adriatique, parurent suffisantes pour main-

tenir la tranquillité. Mais, le 10 septembre, le général italien Fanti fit savoir à Lamoricière que l'armée piémontaise interviendrait si les forces pontificales « s'opposaient aux manifestations dans le sens national ».

Dès le lendemain, les Piémontais franchissaient la frontière dans la direction de Pesaro.

Ce ne sont plus des bandes que les pontificaux vont trouver devant eux, mais une armée régulière, brave, aguerrie par une campagne victorieuse, bien organisée, habilement commandée, disposant à tous les points de vue de moyens d'action infiniment supérieurs à ceux de l'armée romaine.

La situation était singulièrement périlleuse, mais il fallait agir et trois partis se présentaient :

1° Masser les forces pontificales sur le versant de l'Adriatique, objet d'une menace immédiate, et le défendre en s'appuyant à la grande place maritime d'Ancône.

2° Se replier sur Rome occupée par un corps français; forcer ainsi l'intervention de Napoléon III, et en appeler à l'Europe.

3° Rétrograder vers le sud en abandonnant Rome à la protection des troupes françaises; réunir l'armée pontificale à l'armée napolitaine, comme

le désirait le roi de Naples François II, puis courir les risques d'une grande bataille.

En adoptant le premier parti, on ne pouvait guère espérer un succès militaire définitif, mais on pouvait obtenir quelques avantages partiels, et la position maritime d'Ancône favorisait l'intervention espérée d'une flotte étrangère.

En outre, tout le monde connaît la phrase : « Faites et faites vite », attribuée à Napoléon III. Il est possible qu'elle n'ait jamais été dite ni même entièrement pensée, mais sa dernière partie résumait sans aucun doute l'opinion de l'empereur et peut-être aussi celle des autres souverains catholiques d'Europe. Sans avoir la volonté ferme ou les moyens d'empêcher le viol des États pontificaux, ils en appréhendaient les conséquences et craignaient de se voir entraînés plus loin que de vaines assurances diplomatiques par le souhait ardent d'une partie de leurs sujets. En même temps, certains retours émouvaient peut-être leurs consciences royales, et ils subissaient assurément le sentiment humain qui rend un déplorable fait acquis moins pénible qu'une angoissante éventualité.

La diplomatie pontificale, déjà temporisatrice

par nature et par tradition, n'était pas sans comprendre cette situation et tâchait d'en tirer parti. Elle se cramponnait aux moindres espérances, considérant tout atermoiement d'une solution violente comme un demi-succès et l'acheminement vers une combinaison.

Le second parti — celui du retour vers Rome — offrait des avantages au point de vue diplomatique. La France n'aurait guère pu laisser anéantir l'armée pontificale devant ses troupes inactives, et l'Europe ne semblait pas encore prête à permettre l'entrée des Piémontais à Rome. Mais c'était accepter la spoliation de la majeure partie des États pontificaux sans avoir combattu, sans avoir espéré l'humble rayon de gloire que l'avenir accorde même aux vaincus.

Seul le troisième parti — l'union de l'armée pontificale et de l'armée napolitaine — offrait quelques chances favorables au point de vue militaire, tout en étant aux autres points de vue le plus hasardeux.

Un pape de jadis eût peut-être tenté l'aventure, mais le temps des Jules II était passé. Le caractère sacré du pontife, la nature même de son pouvoir, absolu mais électif et en quelque sorte fidéi-com-

missaire, le sentiment général des catholiques, l'effacement des cabinets européens ou la bânalité de leurs promesses, les tendances de la cour romaine, l'avis du premier ministre Antonelli qui aurait encore négocié la tête sous le couperet de la guillotine : tout, en un mot, semblait incliner Pie IX vers une solution prudente et conservatoire.

Le premier parti prévalut.

Lamoricière s'achemina sur Ancône en ralliant la majeure partie de ses forces. Mais l'armée piémontaise le gagnait de vitesse : le 16 septembre, les pontificaux se trouvèrent presque cernés dans Lorette, petite ville située à cinq lieues au midi d'Ancône, sur le bord de l'Adriatique. Il leur fallait soit filer au sud par les routes encore libres, soit poursuivre vers Ancône par un chemin difficile, resserré, presque au sortir de Lorette, entre l'Adriatique et les hauteurs de Castelfidardo, que tenaient déjà les Piémontais. Résolu de tenter le passage, Lamoricière confia ses meilleures troupes à Pimodan, avec ordre de masquer les hauteurs par une attaque violente, tandis que le reste de l'armée, servant de seconde ligne et d'escorte au convoi, gagnerait du terrain.

D'abord Pimodan obtint quelques avantages;

mais bientôt ses troupes plièrent devant des forces très supérieures, au moment que lui-même, déjà blessé au visage, tombait mortellement atteint. C'en était fait des pontificaux.

Lamoricière parvint à gagner Ancône avec quarante cavaliers et un peu d'infanterie. Des hommes isolés, quelques détachements même s'échappèrent aussi dans plusieurs directions. Quant au gros de l'armée rejeté sur Lorette, il dut capituler le lendemain.

Mon père, pris sur le champ de bataille, était mort pendant la nuit, dans une villa construite au sommet des hauteurs d'où les batteries adverses avaient écrasé les troupes pontificales. Bien des années ensuite, nous pûmes acquérir cette maison et le domaine qui l'environne. Elle sert maintenant de résidence estivale au chapelain français de Lorette, et un autel modeste sanctifie la chambre où mon père mourut.

Le général de Pimodan repose à Rome, dans l'église Saint-Louis des Français. La chrétienté entière pria pour les victimes de Castelfidardo, et un monument élevé dans Saint-Jean de Latran, la plus sainte des basiliques romaines, mère et maîtresse de toutes les églises, rappelle leur dévoue-

ment. Sous un arc triomphal et funéraire, au pied d'une statue colossale du Rédempteur, un bas-relief représente le général de Lamoricière faisant ses adieux à mon père mourant. Plus bas on a gravé l'admirable légende que Pie IX inscrivit lui-même sur la médaille commémorative de Castelfidardo :

Victoria quæ vincit mundum fides nostra.

CHAPITRE III

Le château d'Échenay. — Acquisition par mon père de bois appartenant au comte de Chambord et à la duchesse de Parme. — Voyage à Rome. — Le pape Pie IX et les négrillons. — Mot du pape. — Mgr Nardi. — Mes camarades Apponyi. — Le château de Dampierre. — Les Luynes; anecdotes diverses à leur sujet. — Un hiver à Pau. — Voyage à Aix-les-Bains. — Premier précepteur. — Le Paris impérial. — L'empereur et l'impératrice; le petit prince. — L'exposition universelle. — La duchesse Colonna.

Après la mort de mon père, nous habitâmes l'hiver à Paris chez ma grand'mère de Couronnel et passâmes les étés à Échenay.

Échenay, — ou les Chenets, — ainsi nommé à cause des chênes qui poussaient jadis alentour, apparaît dans l'histoire du moyen âge comme une sirerie des Joinville-Sailly. La terre, échue par mariage aux Dinteville, subit diverses vicissitudes et fut acquise enfin sous Louis XIV par Charles-Christophe de Rarécourt de la Vallée-Pimodan, grand bailli d'épée et voué de Toul.

C'était alors, malgré le démantèlement prescrit

par Richelieu et l'arasement des tours, un vaste château féodal, bâti sur la haute Saulx, entre de grands étangs aujourd'hui desséchés. Les environs paraissent tristes, le climat est rude, la végétation indigente, le sol pierreux et ingrat. Un vent d'est sec et froid, que nulle senteur n'anime, balaye sans répit les côtes environnantes et tord sur les collines les arbres esseulés.

C'est la plaine, sans le charme de ses paysages riches par les cultures ou gaiement bocageux. C'est la montagne, sans la grandeur de ses aspects agrestes et de ses lointains horizons.

Jadis la carpe d'Échenay faisait prime à Paris sur le marché aux poissons, et le pays devait être admirable pour la chasse et la pêche. Mais je suppose que ces seules considérations ne fixèrent pas le choix de Charles-Christophe; Échenay le séduisit plutôt par son bel air, sa grande allure, et il dut quitter sans regret pour cette noble demeure Pimodan (1) qui, malgré ses droits haut-justiciers,

(1) Le château de Pimodan, qui communiqua son nom à ma famille, était situé près d'Aubreville (Meuse), au confluent même de l'Aire et de la Cousance. Après avoir passé en plusieurs mains, ce château fut détruit au commencement du dix-neuvième siècle. Il n'en reste, à ma connaissance, ni tableau ni gravure. Tout ce que j'en sais provient d'un hommage détaillé

son pont-levis et ses tours, n'offrait, je présume, qu'un assez médiocre logis. Sauf quelques forteresses souveraines, on ne voyait guère de véritables châteaux dans l'Argonne, pays très sauvage et terre promise des guerres et des invasions, mais plutôt de puissantes maisons fortes, moitié agricoles, moitié féodales, où les paysans pouvaient trouver abri chez le seigneur avec leurs récoltes et leurs troupeaux.

Le vieil Échenay fut presque entièrement détruit sous Louis XV et remplacé par un bâtiment sans élégance, beaucoup trop long pour sa hauteur. Les constructions neuves s'adossèrent à trois vieilles tours coupées au niveau des toits et développèrent leur ordonnance sur un large terre-plein balustré. Un pont de pierre, une grille mise en bonne place, deux loges liminaires à façades incurvées entre d'étroits pavillons remplacèrent la vieille poterne qui se présentait tout de guingois. Les étangs devinrent des prairies, assez belles en été malgré l'abondance des colchiques et des joncs, mais rendues marécageuses en hiver par les eaux qui s'y

rendu au prince de Condé, souverain du Clermontois, et d'une confirmation d'inféodation assez prolixe émanée de Louis XIV, peu avant l'époque où mes arrière-grands-parents abandonnèrent l'Argonne pour s'établir à Échenay.

débordent à plaisir, comme pour reprendre leur domaine ancien. Des tilleuls favorables aux récoltes des abeilles bordèrent les avenues conductrices et couronnèrent la grande digue séparative des étangs d'aval et d'amont.

La petite église entombant les seigneurs et son modeste cimetière adhéraient presque au château, car jadis on ne craignait pas le voisinage des trépassés. A la campagne, la vie chrétienne et la mort sans affres s'en allaient, compagnonnes, par les chemins verts et les sentiers fleuris.

Somme toute, malgré la disgrâce du bâtiment principal, Échenay devait faire bonne figure de château. Par malheur, mon bisaïeul, revenu d'émigration, s'avisa de trouver la demeure dévastée trop grande pour sa fortune amoindrie. Il voulut détruire un bon tiers des bâtiments modernes et les tours de l'ancien château. Mais ces vieux chicots gardaient la vie dure. Ne pouvant les démolir pierre par pierre, on tenta de les extirper à la mine. Sous l'effet de la poudre, les tours oscillèrent puis s'abattirent sans se rompre, comme des capucins de cartes prodigieux. Leur chute fut même si violente que le bloc bétonneux, base des constructions parmi les terres vaseuses, s'en trouva désagrégé. On dut

piloter le sol au pied des murailles restantes et bâtir de gros contreforts, si bien que la tentative économique de mon bisaïeul s'acheva par une coûteuse déconvenue. Il rasa pour se libérer les futaies de chênes marraines du château, qui brisaient le vent sur les hauteurs et rendaient moins fantasque le régime des eaux.

Mon grand-père, fort épris d'élégances nouvelles, enleva les vieux balustres afin d'abaisser la vue sur une pelouse à l'anglaise, détruisit le grand escalier dont le vaste diazome, accru d'un petit sanctuaire, servait de chapelle, accommoda l'intérieur selon le rite disgracieux et champêtre alors très en vogue, et, sans rendre le château confortable, lui supprima tout caractère.

Mon père n'habita guère Échenay. Les circonstances lui permirent cependant de joindre à la propriété quelques bois venant du comte de Chambord et de sa sœur la duchesse de Parme. De même que beaucoup d'autres sis en Champagne, ces bois ressortissaient à l'apanage du comte d'Artois, plus tard Charles X. L'État en déniait la possession aux héritiers du prince qui n'obtinrent gain de cause qu'après un très long procès. Afin d'éviter le risque de contestations nouvelles avec un tel adversaire,

le comte de Chambord et sa sœur mirent leurs bois en vente dès le jugement rendu, et quelques royalistes du pays tinrent à honneur de les acheter. Toute cette affaire fit grand bruit en son temps dans le monde légitimiste encore nombreux et organisé. Je dois ajouter que Napoléon III, loin d'invoquer le fait du prince au détriment des Bourbons, se maintint en l'espèce neutre et même courtois.

L'année 1864 est marquée dans mes souvenirs par un voyage à Rome. Les communications étaient alors moins faciles qu'aujourd'hui, et nous prîmes passage à Marseille sur un paquebot nommé *l'Aunis* pour gagner Civita-Vecchia.

Un voyageur devint fou en voyant l'île d'Elbe; par haine ou par amour de Napoléon, je ne me souviens plus. Quant à pauvre moi, je souffris d'une grande fringale; car, effrayé dès l'abord par la rougeur d'une sauce tomate que j'ignorais, je craignis le poison. Tout le monde intervint, le médecin, le capitaine; rien n'y fit : je me cantonnai dans ma terreur et ne voulus jusqu'au débarquer prendre autre chose que des figues de Barbarie.

Le Vatican, Saint-Pierre, le Tibre, le Capitole échappent à ma mémoire. Mais je me rappelle par-

faitement les puces innombrables qui sautent parmi les trèfles blancs sur l'arène du Colisée; le parc de la villa Borghèse; les jardins du Quirinal, leurs bassins fleuris d'arums que mon admiration enfantine nommait des lis-cornichons, leurs avenues régulières et une allée creuse où le promeneur se trouve tout à coup inondé entre une herse d'eau giclant du sable et le torrent que lui lancent à gueule béante des animaux de bronze cachés sous les bosquets. Je revois dans la campagne romaine certain taillis d'herbes si épaisses et si hautes que j'y jouai à cache-cache avec mon frère et les petits Apponyi, tandis que nos mères visitaient le tombeau de Cecilia Metella.

Je n'oublie ni la boutique de Mlle Rosa, marchande de chapelets, avec sa devanture tailladée par une bombe garibaldienne, ni la salle majeure du palais Corsini où je m'amusai tant, car une vache peinte à l'encorbellement du plafond semble vous suivre par la pièce entière avec ses deux gros yeux tout ronds.

De l'audience que nous donna Pie IX, je retiens surtout les génuflexions que je trébuchai dans les jupes de ma mère, ému que j'étais par la majesté du pontife, et aussi le port d'une première culotte

et de premiers gants de peau qui m'écarquillaient les doigts.

Le pape nous conta que des missionnaires avaient récemment conduit à son audience une bande de négrillons africains. D'abord ils se tinrent fort sérieux; mais, quelqu'un ayant sonné, ils trouvèrent la chose si plaisante qu'ils se précipitèrent sur tous les cordons de sonnette et les tirèrent à qui mieux mieux. Vous voyez d'ici l'amusement du pape et la mortification des bons pères!

Comment vint cette histoire, je ne saurais le dire, et je me demande avec un rétrospectif effroi si ma tenue, moins les sonnettes, ne rappela pas celle des négrillons.

Pie IX joignait à un air de sainteté presque extatique, de bonté quasi divine et de majesté royale, une très grande bonhomie dont on citait mille traits.

Certaine dévote atteinte de varices se procura l'un de ses bas, le mit, et fut ou se crut guérie. Elle le dit au pape en criant au miracle, mais Sa Sainteté lui répliqua : « Comme c'est singulier! moi, je mets tous les jours deux de mes bas et ne vais pas mieux. »

Tel prélat chargé de la censure théâtrale ayant

remplacé dans une pièce « chœurs angéliques » par « chœurs harmonieux », sous prétexte que le mot angélique ne pouvait s'appliquer à des choses profanes, Pie IX trouva la substitution maladroite et la première fois qu'il sortit ordonna de le conduire à la Porte Harmonieuse. Nul ne comprit, mais il ajouta : « Vous ignorez donc que la censure a changé le nom de la Porte Angélique? »

Le pape parlait bien français, avec un accent zézayant et doux et quelques locutions venues de l'italien ou de son valet de chambre. En effet, Pie IX, voulant s'entretenir dans l'usage de notre langue, avait pris un domestique français, et même poitevin; mais ce brave homme n'était pas toujours expert en beau langage.

Une fois, le pape, incommodé par la chaleur, dit à Mgr de Merode : « Je suis frit. » Puis, voyant le prélat s'étonner d'une telle locution sur ses lèvres augustes, il ajouta que son domestique parlait souvent de la sorte.

La vue des statues romaines m'inspirant des goûts artistiques, mon meilleur jeu était de reproduire à la maison devant une glace les chefs-d'œuvre que j'avais admirés. Un beau jour, comme je me tenais sur la table du salon en pose et en

tenue d'Apollon, Mgr Nardi entra tout à coup. Je voulus fuir, mais il me coupa la retraite en faisant de grands gestes à l'italienne, tandis qu'un rire énorme épanouissait sa face, la plus laide de toute la prélature et d'un rouge si livide qu'elle tournait au violet. La frayeur me saisit, et c'est de très bonne foi que je me mis à crier : « Le diable! c'est le diable! le diable! » Ce bon monseigneur remplissait les fonctions d'auditeur de rote, et, sans en connaître l'exacte nature, je les tenais pour effroyables. Autant que je m'en souviens, Mgr Nardi s'exprimait en français avec incertitude, et voyant une jeune dame tout émue de visiter les catacombes chrétiennes, il l'encouragea par ces mots : « Entrez, entrez, madame, dans cette sacrée horreur. »

Avant de quitter Rome, je veux donner un souvenir à mes chers camarades, les petits Apponyi. J'ignore quel sort leur échut; mais ils étaient Hongrois, d'un pays où la naissance ne semble point une tare, et je pense que l'existence leur a souri.

L'année suivante, en 1865, nous passâmes un mois à Dampierre, chez le duc de Luynes. Ce séjour m'enchanta. Demeurés colossalement riches malgré la révolution et se faisant toujours honneur

de leur fortune, les Luynes jouissaient d'un prestige incontesté. Leur hôtel de Paris valait un palais. Dampierre semblait une résidence royale avec l'ampleur de ses abords; la belle ordonnance de ses bâtiments, de ses cours, de ses grilles; son parc immense, aux aspects si divers de parterres réguliers et de larges bassins, de bosquets ombreux et de vertes pelouses, de ruisseaux murmurants et de grands bois sauvages où le sol sableux se tapisse de bruyère à l'ombre basse de châtaigniers.

Sous le premier empire, la duchesse de Chevreuse (1) avait osé remettre à sa place Napoléon, devant qui tremblaient tous les rois. Comme ses cheveux étaient roux et que, suivant la mode du temps hostile à cette nuance, elle les cachait sous une perruque, l'empereur lui dit un jour pour l'interloquer :

— Vous êtes rousse?

— Oui, sire, répliqua la duchesse, mais vous êtes le premier homme qui me l'ait dit.

Ma grand'mère contait qu'aux temps rigoureux du blocus continental et de l'extrême cherté du sucre, c'était une joie pour les enfants de goûter à

(1) On sait que les aînés de la maison de Luynes portent du vivant de leurs pères le titre de duc de Chevreuse.

l'hôtel de Luynes, car ils y mangeaient des confitures au sucre, tandis que, partout ailleurs, on ne leur donnait plus que des confitures au miel.

Le duc de Luynes, dont je me souviens, avait la taille haute, l'air grand, les manières nobles. Il s'intéressait aux lettres, protégeait les arts, pratiquait les sciences, et son esprit cultivé, curieux, précurseur, lui donnait en mille choses les plus belles clartés. L'attention publique s'est occupée tour à tour de sa collection de médailles qu'il finit par donner à l'État, de ses recherches sur la fabrication des porcelaines et des aciers, de son fastueux voyage en Palestine et du bateau spécial construit sur sa commande, et transporté pièce à pièce, pour naviguer sur les eaux lourdes de la mer Morte.

Sans avoir été suffisamment favorisé par les circonstances pour jouer un grand rôle politique, le duc de Luynes marqua comme député sous le gouvernement de Quarante-huit et servit avec éclat toutes les nobles causes. Après Gaëte, il proposa le séjour de Dampierre au roi de Naples exilé; puis, quelques années plus tard, lorsque la ruine de la duchesse de Berry jeta le comte de Chambord dans des embarras financiers, il offrit toute la fortune que les Luynes tenaient de nos rois au prince leur

héritier. En 1867, le duc de Luynes partit pour Rome afin de soigner les blessés de Mentana, et prit dans les ambulances une mauvaise fièvre dont il mourut.

Dampierre s'embellissait de chefs-d'œuvre célèbres, tels que le Louis XIII en argent de Rude, placé seul dans un petit salon royalement drapé de velours violet; la Minerve chryséléphantine de Simart, faite d'argent, d'or, d'ivoire, de pierres précieuses, à l'image de la Minerve du Parthénon; la Pénélope endormie de Cavelier. Il s'y trouvait aussi, dit-on, mais je n'en garde pas souvenance, un curieux groupe de marbre, don ou legs de Mme de Balbi, qui l'avait tenu jadis de Louis XVIII, alors comte de Provence. Une belle jeune fille représentant la dame s'appuyait contre l'autel de l'amitié, tandis qu'un gros amour au nez bourbonien, symbolisant le prince, brisait des flèches à ses pieds.

Léon Cogniet était l'hôte fréquent de Dampierre, et Ingres avait quitté le château après une brouille célèbre en laissant des fresques inachevées.

L'aile gauche des communs contenait une superbe bibliothèque et un vrai musée d'histoire naturelle que conservait le bon M. Gory.

Après quelques jours passés à Dampierre, je ne rêvais plus que collections. J'emplissais mes poches de cailloux. J'usais en herbiers des rames de papier buvard. La chasse aux papillons me devenait un sacerdoce et je tressaillais de joie scientifique lorsque je capturais un sphinx du troëne à grande envergure, un manteau de deuil, un machaon jaune ocellé d'azur, une aurore blanche, ou bien l'un de ces jolis papillons aux ailes tabac d'Espagne mouchetées de noir et doublées de nacre qui dansent sur les fougères quand le soleil luit.

Comme on avait trouvé près du château, à la Butte-Ronde, des antiquités romaines, je ne pouvais apercevoir une vaste taupinière sans crier au tumulus. Un pot de fleur brisé prenait à mes yeux forme d'urne antique. Les moindres tessons de bouteille devenus opalescents au débouché des gouttières me semblaient de précieux débris.

Nous passâmes l'hiver suivant à Pau, près de nos cousins de Cadaval, miguellistes ardents exilés de Portugal sous le règne de doña Maria et habitués en France depuis lors.

L'été 1866 me rappelle un séjour à Aix-les-Bains, qu'on nommait alors les Eaux d'Aix, en changeant dans la prononciation courante l'*x* final

d'Aix en *sse*. L'annonce de Custozza navra les Savoyards restés de cœur très Italiens, tandis que les baigneurs s'en réjouirent et que, pour ma part, je m'ébaudissais à danser autour des tables, ou même dessus, une pyrrhique échevelée. Mais, hélas ! deux ou trois jours après, Sadowa vint changer les rôles et la pyrrhique cessa. Sans connaître la géographie ni comprendre la politique, j'eus l'intuition enfantine qu'un glas venait de sonner.

En rentrant à Paris, ma mère choisit pour nous un précepteur, M. Richard, que nous appelions Mochard par une audacieuse contraction. Il portait une large ceinture de cuir, ferme soutien de son pantalon et signe de son affiliation au tiers-ordre de Saint-François, préparait sempiternellement un dictionnaire des synonymes français, et nous menait promener dans des lieux infréquentés alors, tels que le boulevard Montparnasse ou les abords du puits de Grenelle. C'était du reste un homme instruit et respectable, lequel, avec une pointe de grognerie en moins et une pointe d'élégance en plus, aurait figuré au plus naturel le gouverneur dans une piécette enfantine de Berquin ou de Mme de Genlis.

Mon frère fut souffrant à plusieurs reprises en 1867, et, comme les médecins jugèrent que l'air

salin lui serait favorable, nous quittâmes Paris l'année suivante pour n'y revenir qu'après la guerre et la Commune. Tout était changé. Aussi voudrais-je dire, sans plus attendre, ce que j'avais pu distinguer du Paris impérial avec mes yeux d'enfant.

Mon seul souvenir précis de Napoléon III est de l'avoir vu traverser l'esplanade des Invalides un jour qu'on y gonflait un ballon. Il me parut moins grand que les hommes de sa suite, mais d'apparence majestueuse malgré une démarche lourde et un peu oscillante. Ce n'était pas l'allure historique de Louis XVI, tanguant par embarras, mais plutôt celle d'un homme souffrant d'une gêne physique.

Nous rencontrions quelquefois l'impératrice au bois de Boulogne. Son bel équipage passait au ras des autres voitures et chacun la saluait. Elle rendait les saluts avec une grâce extrême et nuancée, cherchant à rallier les royalistes de marque par un sourire lorsque sa dame d'honneur les lui nommait au passage. Je ne prétends point que l'impératrice fût légitimiste, mais son illustre naissance et les souvenirs de sa jeunesse la rendaient sensible aux hostilités de salon. Elle s'en agaçait comme d'une épingle placée de travers dans sa robe, ou d'un grain de sable dans son soulier.

D'ailleurs Napoléon Ier, au faîte de la puissance, ne pensait-il pas, lui-même, au « qu'en dira le faubourg Saint-Germain? » On conspirait encore à cette époque parmi les royalistes et les surveillances policières se justifiaient; mais à l'idée de sécurité s'ajoutait inconsciemment chez l'empereur un autre sentiment. On ne saurait égaler ni même comparer la noblesse des anciens Bonaparte à celle des Guzman, et néanmoins Napoléon, né petit gentilhomme, éprouvait comme l'impératrice Eugénie une certaine déconvenue de ne pouvoir aveindre toute la vieille France noble qu'il avait entr'aperçue naguère de bas en haut. Plus que les charmes déjà mûrs de Joséphine, n'est-ce point l'apparence distinguée de sa demeure, le raffinement de ses manières, son reflet de Versailles, l'ancienneté nobiliaire des Beauharnais qui fascinèrent le futur maître du monde dans l'amie vieillissante de Barras? Seuls nos gouvernements républicains ont eu la force ou la faiblesse de négliger les questions mondaines.

J'ai regardé bien des fois le prince impérial — le petit prince — qui se promenait aux Tuileries sur la terrasse du bord de l'eau. Toutes les affections, toutes les espérances allaient vers lui, et,

sans prévoir ni même comprendre comment cela pourrait se faire, on pensait qu'un jour il deviendrait le souverain légitime de tous les Français.

L'Exposition universelle de 1867 m'amusa comme une vaste foire. Je revois pêle-mêle le géant chinois et le Napoléon Ier mourant de Monteverde ; les restaurants étrangers entourant la petite cour centrale et deux bustes de Marie-Antoinette sculptés par la duchesse Castiglione-Colonna. Les mauvais plaisants dénommaient ces bustes Marie en toilette et Marie sans toilette, car l'un représentait la reine dans tout l'éclat de sa parure et l'autre en bonnet de veuve.

Fille du comte d'Affry, la duchesse Castiglione-Colonna tenait par elle-même et par son mari aux familles suisses et italiennes les plus considérables. Devenue veuve très jeune et n'ayant pas d'enfants, elle s'était mise à sculpter puis à peindre avec grand talent sous le pseudonyme de Marcello. C'est elle qui modela l'admirable Pythie de l'Opéra qui s'agite et se tord dans un bassin minuscule, entre les deux volées préparatoires au grand escalier.

Elle avait beaucoup d'esprit et racontait à ravir mille historiettes du temps présent, auxquelles venaient se joindre mille anecdotes du temps passé

sur les Suisses à la cour de France et sur son aïeul, le comte Charles d'Affry, ancien chef d'un régiment helvétique dans les armées de Napoléon.

C'était, au dire de la duchesse, un d'Affry, un Mailliardoz ou bien un Diesbach, que les autorités cantonales helvétiques avaient signalé ainsi dans son passeport : « Grand, pas tant grand; gros, pas tant gros; mal fait de quillottes; oulcéré de la petite vérole. »

Mme Colonna est morte vers 1880, léguant à la ville de Fribourg ses ébauches, ses esquisses, son tableau inachevé de la conjuration de Fiesque et tous les objets d'art qui garnissaient son atelier. Ils évoquent le souvenir de l'artiste disparue et j'éprouverais à les voir une impression profonde, car la duchesse Colonna tenait un rang héroïque dans mes idées enfantines. Son imposante beauté que rappelaient ses statues féminines et en particulier la Diane achetée par Napoléon III, son élégance artistique et drapée, sa conversation brillante animée par un grain de bohême, sa fréquentation du monde impérial dont elle évoquait en causant la splendeur, les fêtes, les bals masqués : tout en elle surpassait l'apparence terne des bonnes dames auxquelles j'étais habitué.

CHAPITRE IV

Départ pour la Bretagne. — Nos cousins de Pimodan. — La comtesse Charles de Pimodan qui mourut supérieure des Clarisses de Rennes. — Le collège des Jésuites à Vannes. — Souvenirs de la chouannerie. — L'évêque de Vannes et la princesse Bacciochi. — Ma première communion. — Effervescence des têtes enfantines à la veille de la guerre. — Albert de Dion.

Après avoir quitté Paris en 1868, nous allâmes voir nos cousins de Pimodan établis en Bretagne par le mariage du baron Charles-Armand de Pimodan, ancien aide de camp du duc d'Enghien, avec une demoiselle de Goyon.

Cette branche de notre famille se composait du comte et de la comtesse Charles de Pimodan, née La Chevasnerie, de la vicomtesse de Pimodan, née Monti, et de son fils Ferdinand, ancien zouave pontifical, qui épousa plus tard Mlle de Querhoënt.

Le comte Charles habitait le joli château de la Bretesche dominant la Loire presque en face d'Ancenis. Il avait quitté le service en 1830, et depuis lors se consacrait aux bonnes œuvres. Devenue

veuve, Mme Charles de Pimodan prit le voile des Clarisses au monastère de Rennes. Elle y est morte parmi la vénération de ses sœurs et de tous ceux qui l'avaient connue. Je me souviens qu'en 1868 elle s'occupait fort de soutenir les missions d'Orient et de racheter à la Porte, moyennant large finance, l'un des lieux saints de Jérusalem, le Cénacle, je crois. Il me semble que ce projet grandiose n'a jamais abouti.

Ma mère s'établit ensuite à Vannes où nous devions suivre les cours du célèbre collège Saint-François-Xavier, tenu par les Jésuites.

Sans autre apparence sur la rue que la façade d'une vieille chapelle entourée de masures inégales et branlantes, dont les fenêtres s'étageaient comme les notes dans une portée de musique, le collège avait sur le parc de beaux et grands bâtiments.

Naturellement les élèves se recrutaient surtout dans les familles du pays. Les internes appartenaient, semble-t-il, à la classe riche. Parmi les externes, au contraire, se trouvaient de nombreux enfants du peuple portant grand chapeau, veste courte, gilet brodé, et pour chaussures presque des sabots. La plupart, originaires de villages perdus

dans les terres, habitaient de petites pensions, succédanées très modestes du collège Saint-François-Xavier. D'ordinaire, ils avaient l'allure lourde, l'abord timide, le visage obscur, le parler français lent. Parfois cependant des mots bretons leur venaient à la bouche et coulaient d'un flot pressé tandis que leurs yeux s'animaient. Ce n'étaient, du reste, ni les moins travailleurs, ni les moins bons camarades, et, en évoquant leur souvenir, je pense aux si jolies pages écrites par Renan sur ses années de première et pieuse jeunesse au collège ecclésiastique de Tréguier.

Beaucoup de Bretons de toutes les classes restaient royalistes ardents. La chouannerie, l'expédition de Quiberon, l'échauffourée de la duchesse de Berry, les coups de feu tirés derrière les haies, les fuites parmi les ajoncs, les conciliabules dans les chaumières lointaines ou bien sur les landes dont les sentiers s'enroulent en mille détours insoupçonnés, les ralliements aux signes mystérieux, les appels bizarres imitant l'alouette qui grisolle, le chouan qui hole, l'orfraie qui piaille, la colombe qui gémit : tout cela semblait d'hier. C'est à peine si la terre avait entièrement bu le sang des royaux fusillés en 1795 au champ des Martyrs près

d'Auray, ou bien à Vannes sur les allées de la Garenne. De très pauvres gens gardaient comme un bien précieux des assignats portant l'image enfantine de Louis XVII roi. L'hôtel vannetais, bien famé et d'ailleurs détestable, était toujours à l'enseigne du Dauphin.

On boudait le préfet, on tenait le général à demi-distance, et, si l'on s'inclinait sous la bénédiction de l'évêque Mgr Becel, on se relevait en hâte pour le brocarder. Il était bonapartiste! Sans lui ménager des aventures semblables à celles qu'endura naguère Mgr de Pancemont, son chapitre métropolitain le cinglait de mots acerbes, et tout le clergé lui tenait à faute ses visites à la princesse Bacciochi, proche parente de l'empereur, installée près de Vannes au château de Korn-er-Houët. C'était une femme de manières rudes, d'allure décidée, de verbe haut, qui menait tout le monde à la baguette et venait, dit-on, en bonne place dans le pesant héritage familial laissé par Napoléon Ier à Napoléon III.

J'ai fait ma première communion au mois de juin 1870, et fort jeune, suivant l'usage des diocèses bretons où les garçons partent en mer dès leur douzième année. Je dois avouer que j'en

garde un souvenir confus. Le concile, le plébiscite, le meurtre de Victor Noir, le procès du prince Pierre Bonaparte, les émeutes des boulevards parisiens, l'aventure de Godefroy Cavaignac refusant de tenir un prix des mains du prince impérial tournaient toutes les têtes et formaient dans celles des enfants un salmigondis que les bruits de guerre contre la Prusse vinrent bientôt faire bouillonner.

Parmi les Pères de Vannes, je me souviens de l'excellent Père Jeantier. Tous les petits l'adoraient. Il avait eu, dit-on, de grandes aventures en des jours persécutés, et maudissait l'âge qui ne lui permettait plus d'aspirer au martyre. La mort tragique des Pères de la rue de Sèvres fusillés pendant la Commune a dû renouveler ses regrets. Je revois aussi le Père Pacot, économe du collège. C'était un homme obligeant, si obligeant même que Mme de X..., châtelaine des environs, en obtint, par des voies obreptices et subrepticęs, un prêt de matelas pour coucher ses invités au lendemain d'un bal. Quand le bon Père découvrit l'affaire, ce fut une suffocation. Tout le monde avait pensé qu'il s'agissait d'un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray! — Pour un bal! Les matelas de nos maisons! Y pensez-vous?

J'avais parmi mes camarades un peu plus âgés Albert de Dion. Déjà fort ingénieux, il rêvait d'inventions étranges, de locomotion bizarre, sans que ses idées à ce sujet dépassassent encore les voitures autruchomobiles. Nous le blaguions sans nous douter que le vingtième siècle lui devrait une magnifique invention.

CHAPITRE V

Départ pour Échenay. — La guerre. — Le maréchal de Mac-Mahon. — Arrivée des Prussiens à Joinville-sur-Marne. — Départ pour le Mazet. — Les Prussiens à Échenay. — Le baron et la baronne de Balzac. — M. Capelle, l'un des ministres du cabinet Polignac sous la Restauration. — Le collège de Saint-Affrique. — Le général de Rivières.

Vers le commencement d'août 1870, les vacances nous ramenèrent à Échenay.

Les trains marchaient mal et des soldats en partance s'agglomeraient aux grandes gares. Quant à l'enthousiasme, il montait vers les nues dans l'air retentissant des cris : « A Berlin ! »

Le très petit avantage de Sarrebrück causait une joie débordante, à peine tempérée par l'échec de Wissembourg. Cet insuccès semblait la conséquence d'une simple maldonne, et, d'ailleurs, l'héroïsme des turcos faisait oublier la bataille perdue.

Bientôt cependant les nouvelles deviennent mauvaises, l'inquiétude commence de gagner.

Des bruits de canonnade passent dans l'air, et,

quand la nuit tombe, les enfants se hâtent par crainte de voir apparaître un uhlan au coin du bois. Sans douter de la victoire finale, on prévoit des temps difficiles, on écoute avec un intérêt anxieux les vieillards qui parlent des alliés. Les campagnes de 1814 et de 1815 avaient fait cruelle époque en Champagne. De même que nous disons encore : « Avant, ou bien, après la guerre, » on disait alors : « Avant, ou bien, après les alliés. » Mille histoires flottaient sur leur compte parmi les souvenirs populaires. Dans tous les villages, on montrait les chemins qu'ils avaient suivis, la forêt où les habitants avaient dissimulé leurs bestiaux, les caches, trop souvent vaines, utilisées par chacun.

Presque chaque jour nous allions chercher des nouvelles à la gare de Joinville-sur-Marne, et je me souviens d'y avoir vu le maréchal de Mac-Mahon pendant l'arrêt d'un train. Ma mère lui demanda si, malgré la tournure des événements, elle pouvait rester à Échenay sans danger.

— Mais oui, répliqua le maréchal. Le pays est évacué par nos troupes. Les Allemands y arriveront sans résistance. Vous n'avez aucune bataille à craindre et pourrez demeurer ou partir comme il vous plaira.

Le maréchal affectait une grande confiance et conservait une parfaite sérénité. Par contre, ses officiers semblaient fatigués et inquiets. Quant aux soldats encombrant la gare, ils étaient éreintés, rendus, et prenaient avec joie les boissons ou les vivres que les gens de Joinville leur passaient au-dessus des barrières de la voie. N'ayant rien d'autre, j'offris à de braves fantassins quelques pièces de monnaie qu'ils ne refusèrent pas, mais un officier me dit aussitôt :

— Vous vous trompez, mon petit ami; il ne faut pas donner d'argent aux soldats.

Ma mère revint à Échenay, car elle ne voulait pas encore quitter le pays dans la crainte d'augmenter l'inquiétude des paysans, toujours en travail des plus singulières imaginations.

Quelques jours plus tard, vers le 20 août, je crois, un domestique, envoyé aux nouvelles sur la route de Bar-le-Duc, reconnut sûrement l'approche des ennemis.

A toute éventualité, nous partîmes pour Joinville.

Notre voiture se remisa chez Mme Agnan, à l'entrée même de la ville, tandis que nous allions demander asile aux Dames Annonciades, dont le

couvent se trouvait tout à l'autre extrémité, sur la route de Chaumont.

Le lendemain arrivèrent des cavaliers prussiens. Je me souviens de les avoir vus arrêtés dans un vaste carrefour, près de la statue de « Jean sire », comme disent familièrement les Joinvillois en parlant de leur plus illustre seigneur. Les cavaliers ennemis riaient aux gamins comme des soldats en manœuvre, et cherchaient à les amadouer.

Le service des trains étant interrompu, nous filâmes en voiture sur Chaumont, d'où ma mère comptait aller dans l'Aveyron chez mon oncle de Balzac.

Ah! quel voyage!

D'abord que nous prenons la grande route, voici quelques soldats français et un officier qui s'acheminent vers Joinville. Nous les prévenons de l'arrivée des Prussiens. Ils ne veulent rien entendre et l'officier répond en riant :

— Des Prussiens? Ah! oui donc, on en voit partout!

A Chaumont, désordre affreux. Un train est formé, prêt à partir vers le sud; mais nul ne sait à quelle heure, car de nouveaux wagons s'y ac-

crochent constamment. Nous montons et, sur les neuf heures du soir, il finit par démarrer.

Marche lente, stoppages fréquents et inexpliqués.

Entre minuit et une heure, grand arrêt à Chalindrey. Notre train poursuit vers Vesoul, et il faut attendre une correspondance pour Gray.

Nous prenons place dans la salle d'attente bondée. Il ne reste plus que deux chaises. L'une échoit à ma mère; l'autre à un très vieux monsieur qui souffre d'une fluxion énorme, crache et geignote lamentablement parmi ses ouates et ses mentonnières. Mon frère et moi dormons par terre, côte à côte avec des soldats.

Au jour enfin, départ pour Gray.

J'ai revu bien des fois cette charmante petite ville, où s'écoulèrent, calmes et heureuses, mes premières années de garnison, mais elle ne me parut jamais plus riante que par ce beau matin d'août. Nous avons quitté la veille Joinville envahie par les Prussiens, et cependant les Graylois nous parlent de la guerre comme d'une chose distante, comme d'un orage qu'on aperçoit de la montagne fondre sur la vallée.

— Les premières rencontres ont été défavo-

rables, ils veulent bien en convenir, mais ce n'est qu'une épreuve dont l'amertume rendra plus vive la joie des futures victoires. Les Français n'ont-ils pas été toujours victorieux? N'est-ce point dans leur nature? D'ailleurs, les Prussiens ne sauraient venir à Gray. Comment pourraient-ils dépasser Langres, Belfort ou Besançon?

Notre voyage se poursuivit par Dijon, Clermont-Ferrand et Villefranche-d'Aveyron. Il fut lent, ennuyeux, gêné par le manque d'effets, mais sans incidents notables.

Pendant ce temps, les Prussiens étaient arrivés à Échenay. Les gens du pays demeurent convaincus qu'il virent parmi eux le prince Frédéric-Charles, un de ses neveux ou cousins de religion catholique, et deux princes de Mecklembourg. D'après les itinéraires de l'armée allemande, cela semble tout à fait improbable, au moins pour le prince Frédéric-Charles que, d'ailleurs, l'effroi des paysans voyait partout comme certains héros légendaires. Je pense aussi que les princes de Mecklembourg se réduisaient à deux officiers mecklembourgeois ou bien appartenant à un régiment titré à la mode allemande : « Prince de Mecklembourg. » Mais ma grand'mère de Couron-

nel possédait l'image de la princesse Christian de Mecklembourg, représentée dans tout l'éclat d'une parure imposante, avec coiffure échafaudée, rouge aux joues, fleurs, falbalas, fanfreluches ornant sa robe et son corsage. Le cadre était si vaste que l'escalier seul avait pu lui prêter l'asile d'un immense panneau rectangulaire. Nul dans la maison n'ignorait la belle dame qui présidait au changement d'étages, et son nom joint à de brillants uniformes devait faire éclore chez les domestiques des idées princières accentuées.

Quoi qu'il en soit, les gens d'Échenay virent à ce premier passage un général et des officiers qui ne rappelaient en rien les mangeurs de chandelle de 1814, et dont la grande allure les frappa.

Cependant, laissons ces tristes souvenirs et d'un saut gagnons l'Aveyron, puis le petit château du Mazet possédé par mon oncle de Balzac.

C'est un modeste castel bâti au dix-septième siècle, sans que rien en puisse fixer exactement l'époque.

Deux tourelles flanquent la façade principale devant le jardin qui s'abaisse en pente douce, puis se relève vers un mamelon couronné par l'église paroissiale de Colombiés, dont l'humble silhouette

décore l'horizon. A l'opposite, deux petites ailes en retour d'équerre s'avancent sur la cour étroite. A droite s'étend le potager, à gauche la ferme. L'ensemble réalise le type des habitations nobles du Rouergue, mieux tournées que des gentilhommières bretonnes, mais moindres que des châteaux.

L'intérieur répondait à l'extérieur. Tout y était fort simple, sauf les tapisseries anciennes qui tendaient les murs du salon, mal garni sous l'Empire de meubles raides en bois de citronnier. L'acajou vulgaire avait rougi les chambres, et c'est à peine si l'on apercevait encore dans quelques pièces hautes un ou deux jolis sièges du temps passé.

Les habitants ordinaires du logis étaient mon oncle de Firmy de Balzac et sa femme, sœur de mon grand-père de Couronnel; leur neveu Paulin de Balzac, original sans copie, Gascon gasconnant, fort acagnardé dans son Rouergue, et ci-devant jeune homme, dit toujours monsieur Paulin; Bernard le valet de chambre, marié à la femme de chambre Eugénie; Pierre le cocher; une cuisinière dont j'oublie le nom et quelques servantes.

Le baron de Firmy de Balzac était entré dans la carrière préfectorale sous Napoléon Ier, avec

l'appui d'un de ses oncles, ancien petit collet dépouillé par la Révolution et devenu précepteur ou secrétaire dans la maison du duc de Cadore.

Au début de la Restauration, M. de Balzac appartenait à l'administration du Vaucluse, et j'ai retrouvé dans quelque livre qu'il tenta de sauver le maréchal Brune. Il devint ensuite préfet de Metz, puis conseiller d'État, et démissionna ou fut révoqué en 1830.

Trop peu riches pour vivre noblement à Paris, n'aimant les villes provinciales qu'à la condition d'y figurer en première ligne et ne voulant pas déchoir, mon oncle et ma tante ne quittèrent plus le Mazet, sauf pendant quelques législatures où la Moselle puis l'Aveyron envoyèrent M. de Balzac à la Chambre. Il fut parmi les représentants arrêtés lors du coup d'État et pensa même aller en exil, à la joie de ma tante qui, dans le fond, s'assommait au Mazet et, pleurant d'un œil, riant de l'autre, gémissait avec son accent artésien : « Nous sommes bânnis, nous sommes bânnis ! » Elle aimait à conter la suite de ces événements et narrait drôlement l'histoire d'un comte d'Hespel (1), aux dimensions

(1) Député du Nord ou du Pas-de-Calais.

colossales, qui ne put jamais entrer dans la voiture cellulaire. Il grimpa sur le siège, et fouette cocher pour la prison!

Hélas! les Balzac ne furent point bannis! Après une courte incarcération de mon oncle à Vincennes et quelques traverses, tous deux s'en retournèrent dans leur petit manoir jouer chaque soir au piquet, à la douce lueur d'une lampe Carcel, et espérer chaque matin que le courrier leur apporterait la nouvelle d'un bouleversement précurseur de la Restauration. Même l'espérance croissait en raison directe des retards du facteur, et se tournait en certitude si le courrier venait à manquer tout à fait!

Grand, maigre, les traits nets, le front haut et dégarni, portant toujours souliers fins, pantalon gris, redingote noire, cravate à triple tour, M. de Balzac conservait le type des hauts fonctionnaires d'autrefois parce qu'il l'avait été. Défenseur de la religion avec une pointe de voltairianisme personnel, serviteur du roi sans restriction, il mettait chacun à sa place et chaque objet en son lieu, dirigeait les débats, ramenait les gens au fait, pesait et résumait les arguments, distribuait l'éloge, édulcorait le blâme, closait d'une parole les discussions

sans raideur mais avec autorité. Pour tout dire, il restait de corps et d'âme : « Monsieur le Préfet ». Peu versé dans les choses de la campagne, mais accordant à l'agriculture l'intérêt que mérite cette branche majeure de la fortune nationale, M. de Balzac connaissait certaines généralités à l'usage des comices agricoles et, s'il fallait pénétrer dans le détail, savait préconiser à l'instant propice la culture de quelque blé nouveau, de quelque avoine géante ou d'une légumineuse exceptionnellement méritante, telle que le lotier corniculé velu dont le nom me reste dans la tête depuis le Mazet.

Mme de Balzac était maigre, alerte, de figure avenante entre deux enroulis de cheveux blancs, très sourde et continuellement nantie d'un acoustique en forme de cornet à bouquin qui virait en tous sens comme l'antenne oculaire d'un escargot, un peu bavarde, un peu curieuse, un peu jordonnante, sans la moindre méchanceté, mais avec un soupçon de provincialisme. Elle aussi était restée : « Madame la Préfète. » Bien souvent elle parlait de Metz, de ses dîners, de ses réceptions, de ses voyages dans un beau coupé de poste remisé depuis quelque quarante ans sous une grange du Mazet, et dont la haute impériale offrait aux poules

un perchoir apprécié. Elle contait comme d'hier, ou d'avant-hier tout au plus, les piques entre la vieille société lorraine très royaliste et les anciens bonapartistes plus ou moins convertis. Et puis c'étaient des moqueries contre le général dont la vaisselle plate provenait de la « foire d'empoigne », tellement qu'un prince d'Allemagne, invité chez lui vers 1825, avait revu au centre de la table son beau surtout parti depuis vingt ans.

Après 1830, M. et Mme de Balzac avaient favorisé la fuite du baron Capelle, ministre des travaux publics dans le cabinet Polignac, que la Cour des pairs condamna par contumace à la prison perpétuelle comme signataire des ordonnances.

L'histoire vaut la peine d'être contée.

M. Capelle avait demandé asile aux Balzac descendus dans un calme hôtel de la rue de l'Université, nommé par un hasard ironique l'hôtel des Ministres. Derrière la chambre de Mme de Balzac se trouvait un fort grand cabinet de toilette et de débarras. M. Capelle en prit possession et s'y tint pendant plusieurs jours dans une sécurité parfaite. Les gens de mon oncle étaient fidèles, et l'hôtelier ignorait ou plutôt feignait d'ignorer la présence d'un intrus dans sa maison. C'était un ancien coif-

feur frotté de noblesse en pommadant les grandes dames, et aristocrate comme la poudre. Pourtant M. Capelle avait besoin de sa liberté, et ma tante de son cabinet de toilette. Il fut décidé que mon oncle et l'ancien ministre, faisant figure de secrétaire particulier, s'en iraient dans le Nord chez des amis dont les terres avoisinaient la Belgique. On organiserait une grande battue et, tout en chassant, M. Capelle, un peu maquillé par prudence, passerait la frontière sans éveiller de soupçons.

Tout alla bien jusqu'au matin même de la chasse libératrice; mais, au moment du déjeuner, M. Capelle, oubliant son rôle modeste et se croyant encore ministre, vint offrir son bras à la maîtresse de maison! Les invités étaient gens d'honneur; néanmoins mon oncle et ses amis ne furent tout à fait tranquilles qu'après avoir vu le pseudo-secrétaire passer d'une jachère française dans une luzerne belge.

M. Capelle ne refit le passage inverse qu'en 1836, après l'amnistie.

Les environs du Mazet me parurent charmants avec leurs collines tapissées de bruyères et boisées de châtaigniers, leurs ruisselets torrentueux dont les eaux sauvages dévalent sur des quartz

brillants, leurs pâturages mouchetés de petits champignons blancs qui semblent éclore à la rosée du matin.

Je ne suis jamais retourné dans ce pays et j'appréhenderais de le revoir, par crainte de trouver les bois moins ombreux, les ruisseaux moins cristallins, les prés moins verts. Ah! que ne pouvons-nous garder nos yeux d'enfants qui grandissent et magnifient toutes choses; nos enthousiasmes juvéniles, pleins de vagues espoirs dont les nébulosités s'irisent aux feux des soleils printaniers; nos rêves de première maturité qui donnent à ces espoirs fugaces l'apparence de réalités tangibles prêtes à tomber en nos mains!

A une lieue du Mazet, se trouve le modeste château du Périé, entouré de charmilles sous l'ombre desquelles M. de Bonald a pensé.

Le souvenir de Bonald demeurait vivace. On en parlait souvent, mais moins à coup sûr que du malheureux Fualdès, assassiné à Rodez, en 1817, dans une maison louche de la rue des Hebdomadiers, puis précipité dans l'Aveyron torrentueux. Ma tante, intarissable sur cette affaire, la narrait toujours avec certaines obscurités voulues : les unes à cause de mon jeune âge et les autres parce

que les pères ou les aïeux d'Aveyronnais notables s'y étaient trouvés compromis.

Je tremblais à l'histoire de la fille Bancal disant à sa voisine : « Ah! ne coupez pas de pain avec ce couteau, car il a servi à saigner le pauvre monsieur. »

Je versais des larmes en pensant aux petits vielleurs appointés pour étouffer les cris de Fualdès sous le son de leurs instruments, puis tués à leur tour, victimes de ce drame mis en musique comme un opéra, mais pas pour les mêmes raisons.

D'abord nous avions pris quelques leçons de l'abbé Bousquet, vicaire à Colombiés, paroisse du Mazet. Ensuite, comme les vacances étaient finies et que la guerre durait toujours, ma mère résolut de nous mettre internes au collège de Saint-Affrique.

Saint-Affrique est une triste petite ville, située dans une vallée charmante, au centre du plus pittoresque pays. Nulle voie ferrée n'y accédait, et nous fîmes la route dans une vieille diligence qui partait chaque soir de Rodez. Ce véhicule antique, en instance de mort prochaine, avait comme aux

beaux jours de Laffitte et Caillard siège à capote, coupé, rotonde, berline; mais le cocher menait à grandes guides sans postillon.

Nous arrivâmes de bon matin à Saint-Affrique, et après quelques détours, le gros véhicule stoppa dans une rue étroite et tournante devant le meilleur hôtel de l'endroit.

C'était une simple auberge toute grise, toute vermoulue, toute vieillotte, avec son large portail, sa cour où des grenadiers en caisse défleurissaient, ses escaliers extérieurs et ses galeries de bois guirlandées de pampres sauvages que mordoraient les soleils automnaux.

De l'autre côté de la rue se trouvait l'église, dont le carillon un peu désaccordé trillait quelques notes aux heures, aux quarts et aux demies.

L'ensemble aurait fait au plus naturel un décor citadin d'opéra-comique. Mais, hélas ! les Gotons de l'auberge manquaient de l'accortise distinguant les servantes de Sedaine et de Grétry.

Je revois encore toutes les rues de Saint-Affrique ; le petit hôtel de M. de Cabanous, avec sa cour vitrée que dans mon exaltation d'amabilité parisienne je comparais à celle de l'hôtel de ville; la boutique du coiffeur Roustan dont un aïeul ser-

vait d'écuyer à Gozon quand il vainquit l'hydre de Rhodes; le Caylus, grosse roche abrupte qui surplombe la ville; et de l'autre côté, dans la plaine, Vabres, ancienne demeure épiscopale où nous allions goûter quelquefois.

Le collège, tenu par les Jésuites et placé sous le vocable de l'ange Gabriel, était bâti vers la sortie de la ville. Une route ombragée de platanes menait à la grille, d'où une large avenue, bordée par des caisses de lauriers-roses, accédait aux bâtiments scolaires très blancs et toujours ensoleillés sur leur façade, mais offusqués en arrière par une côte à pic.

Mes camarades, méridionaux sans conteste, s'appelaient Lazères, Barascud, Combes, Portailler, Rascaloux. Tous, fort accointés entre eux, gasconnaient à pleine bouche, aimaient l'oignon, préféraient l'ail, se moquaient de l'accent septentrional, et professaient sur Paris des idées étranges, telles qu'en ont peut-être les Turcs ou les Persans des classes laborieuses. Nos défaites, le siège, la Commune, les incendies parisiens leur semblaient des événements très graves, mais embrumés par l'éloignement et sans conséquences directes pour eux.

J'ai cependant vu quelques « grands » partir

pour les armées. Chacun les embrassait en leur souhaitant bonne chance, sans que l'émotion ambiante atteignît cependant l'intensité que l'on croirait.

La vie courante était plus dure qu'à Vannes. Nous nous levions à cinq heures du matin dans un dortoir glacé. Le feu était rare dans les classes ou dans les études. Les cours se transformaient en marécages dès qu'il pleuvait. Néanmoins l'infirmerie restait toujours vide, et le grand air sous un ciel très bleu était notre meilleur médecin.

En août 1871, avant de regagner Paris, nous fîmes quelques excursions terminées par une visite à nos vieilles cousines du Bosc qui habitaient Albi. Elles descendaient d'une Marguerite de Pimodan, mariée sous la Régence au comte du Bosc, jeune officier venu en pays lorrain par le hasard des garnisons. On raconte que Mme du Bosc prit le Midi en horreur et retourna mourir à Toul. Quoi qu'il en soit, ses descendants fleurirent sous le chaud soleil albigeois et nous accousinèrent avec plusieurs familles du pays. L'un de ses arrière-petits-fils était le général de Rivières, qui fortifia notre frontière de l'est devenue béante par l'enlèvement de la Lorraine et de l'Alsace.

On le réputait homme de sens pénétrant, de froide raison, d'esprit subtil, éminent dans son art et, d'ailleurs, instruit et disert sur mille sujets. A le voir et à l'entendre, il semblait le fils d'un grand magistrat de jadis, devenu officier sans renier la simarre paternelle, et joignant à de très hauts grades militaires une charge de chevalier d'honneur près de quelque parlement.

M. Thiers le consultait souvent sur la fortification, mais sans perdre son quant-à-soi, car il se jugeait lui-même expert en poliorcétique comme en toutes choses militaires par la vertu communicative de ses écrits et la fréquentation historique de Napoléon. Après la Commune, il le chargea d'étudier un projet qui lui tenait à cœur. C'était de bastiller les hauteurs montmartroises, tout au faîte de Paris, par un grand fort, à double action comme le sabre de M. Prudhomme. Le calme revenu, M. Thiers oublia son Château-Montmartre, dont les croquis doivent encore dormir dans quelque portefeuille du feu général de Rivières.

CHAPITRE VI

Retour à Paris. — Aspect de la ville après le siège et la Commune. — Le collège de Vaugirard. — Projets de Restauration. — La pension de M. Dubois. — Mme Dubois, rédactrice de journaux de modes. — Edmond Maréchal. — La princesse Pierre Bonaparte. — Baccalauréat. — Bal chez le duc Pozzo. — Don Carlos. — La duchesse de Chaulnes. — La duchesse de Madrid et la reine Isabelle. — La reine Christine et la reine Marie-Amélie. — Examens de Saint-Cyr. — Mme Gravière.

L'aspect de Paris après le siège et la Commune m'est encore présent. On aurait dit une ville relevant d'effroyables cataclysmes naturels. Tout semblait bouleversé, ruiné, anéanti. Près de notre demeure, les Tuileries, le ministère des Finances, une partie de la rue Royale, la Cour des comptes, la Légion d'honneur, une partie de la rue de Lille ne formaient plus que des ruines noircies par le feu. Chose singulière, à côté de pierres calcinées, effritées comme au sortir d'un four à chaux, quelques objets fragiles avaient défié l'incendie furieux. De-ci de-là paraissaient une fenêtre encore

garnie de carreaux et de rideaux en mousseline, une persienne, ou même quelque légère jalousie. Des lambeaux de tentures murales gardaient leurs nuances vives. Des meubles semblaient à peine défraîchis, tandis que les métaux s'étaient liquéfiés autour d'eux. Il en va de même dans tous les vastes embrasements; mais on n'a guère le temps de voir les traces de ces conflagrations, tandis que plusieurs ruines de la Commune restèrent si longtemps à l'abandon qu'elles se couvrirent de végétations adventices, verdoyantes à chaque printemps.

Une partie du bois de Boulogne n'existait plus. Aux environs de Paris, on ne voyait que pans de murs croulants, maisons béantes, toitures effondrées. Sur certains points tels que le plateau de Châtillon, des balles et des éclats d'obus parsemaient l'herbe. Dans la ville, les gens de connaissance se cherchaient, s'appelaient, comme des naufragés errants sur une grève après avoir été dispersés par les flots. Beaucoup de fournisseurs, et non des moindres, avaient disparu, ou bien étaient remontés d'un luxueux premier rue de la Paix à un cinquième modeste aux environs des Halles. D'autres s'épuisaient en tournées pour retrouver leurs clients.

A l'automne, j'entrai chez les Jésuites de Vaugirard. Ils me gardèrent un ou deux ans, d'abord comme interne puis comme demi-pensionnaire, sans que je travaillasse mieux d'une façon que de l'autre.

J'ai parlé de mes camarades de Vannes et de Saint-Affrique, dont les types s'accusaient nettement. Quant à ceux de Vaugirard, je n'en saurais dire grand'chose, sinon qu'ils paraissaient les fils de gens accoutumés à voyager en première sur les chemins de fer ou les bateaux à vapeur, et désireux d'assurer à leurs enfants une éducation convenable, une bonne instruction, des principes religieux suffisants. Aucune vraie parité sociale, aucun bagage d'idées communes, d'aspirations concordantes ne formaient un lien sûr entre les élèves.

Loin de moi la pensée de juger les Pères de Vaugirard ; néanmoins, j'en voudrais dire un mot. Si mes souvenirs enfantins ne me desservent pas, ils avaient l'apparence d'éducateurs moins brillants, moins habiles, moins avertis que ceux de Vannes ou de Saint-Affrique. Ils nous parlaient très souvent de nos devoirs divers, très rarement du devoir — au singulier — qui doit régir toutes les vies ; et leurs efforts semblaient tendre à former de

bons jeunes gens, calmes, soumis, familiaux, plutôt que des hommes au droit fil du temps. En un mot, c'étaient, il me semble, des maîtres experts, consciencieux, dévoués, plutôt que des éveilleurs d'intelligences, des formeurs de volontés, des énergisseurs d'âmes, sachant préjuger l'avenir de leurs élèves, distinguer les enfants de lumière des enfants des hommes et hausser chacun au sommet de l'attingible. Mais les Jésuites, très avisés d'ordinaire, devaient mieux apprécier les choses que je ne saurais le faire aujourd'hui. S'ils avaient laissé jaillir toute leur flamme, les ailes de leurs élèves parisiens, plus brillantes que solides, se fussent peut-être brûlées à ce feu.

Cependant, la société française reprenait son équilibre et se laissait vivre sous le gouvernement de M. Thiers, compromis élégant entre la république et la monarchie. Le vieux monde royaliste, tout heureux de sortir d'un oubli quadragénaire et de participer au pouvoir, se berçait d'illusions.

On espérait la Restauration, on y comptait. Les voitures royales étaient faites, les attelages prêts, les livrées commandées, les domestiques retenus par le comte Maxence de Damas. Même, le destrier

blanc du petit-fils d'Henri IV piaffait rue de la Ville-l'Évêque dans l'écurie du comte de Kersaint.

Déjà l'on pensait aux présentations, on feuilletait les vieux cérémoniaux, on discutait les étiquettes, tout en se disputant ferme sur les préséances et les rangs.

La Chambre des pairs serait-elle rétablie? Et, si elle l'était, comment Henri V la composerait-il? Les duchesses retrouveraient-elles la prééminence des honneurs du Louvre? Assisterait-on comme jadis au lever et au coucher du roi? Qui serait grand aumônier, grand panetier, grand chambellan, premier gentilhomme de la chambre? La charge de grand écuyer semblait revenir par droit au comte M. de Damas; celle de maître des cérémonies, par tradition au marquis de Dreux-Brézé; celle de premier maître d'hôtel, par souvenir au duc des Cars.

Les hommes porteraient-ils la culotte, les femmes le grand habit, les domestiques la perruque poudrée, pour les bals de cour?

Hélas! un vent d'orage agitant les plis du blanc drapeau royal fit envoler toutes ces belles espérances, comme les graines légères d'une chandelle des prés.

Vers 1873, je quittai Vaugirard pour entrer dans la petite pension ou, pour employer le terme consacré, dans la « boîte » de M. Dubois. C'était un excellent homme, époux de la meilleure des femmes. Mme Dubois rédigeait de nombreux journaux de modes, avec beaucoup de goût et plus de lettres que ses consœurs n'en ont d'habitude. Elle signait Mary d'Auberville, nom de sa grand'-mère et, sans égaler le vicomte de Launay ou Étincelle, surpassait fort Gabrielle d'Èze et Emmeline Raymond.

Parmi nos professeurs se trouvait un écrivain de talent, Arnaud Baron, et un homme éminent, Edmond Maréchal, professeur d'histoire, de géographie et de toutes choses quand on le voulait.

Entré dans l'Université vers la fin de l'Empire, devenu garde mobile au cours du siège de Paris, Maréchal avait compté à la rédaction du Moniteur officiel pendant la Commune. Son rôle modeste ou quelque autre motif lui épargnèrent une condamnation, mais il dut abandonner l'enseignement public et, depuis lors, il courait le cachet pour gagner sa vie. Je le vois encore, grand, hâve, avec des mains presque diaphanes, de longs doigts noueux, toute l'apparence d'un poitrinaire et une

continuelle odeur de médicaments. Au moral, c'était un homme doux, timide, chimérique et humanitaire, irréligieux au point qu'il s'est fait enterrer civilement, mais bon à ne pas tuer une mouche. Il soignait avec un dévouement infini et une tendresse touchante sa femme, plus âgée que lui, presque infirme et n'ayant ni charmes extérieurs ni agréments d'esprit.

Dire qu'il savait parfaitement, admirablement, prodigieusement l'histoire et la géographie semble trop peu, car il incarnait l'histoire et la géographie elles-mêmes. Sans la moindre préparation, sans une note, sans un effort de mémoire apparent, il traitait d'abondance n'importe quel sujet. On pouvait lui demander indifféremment de faire la leçon sur les lois de Lycurgue ou l'hérésie de Photius, les croisades ou l'indépendance de l'Amérique, les États scandinaves au sortir des temps fabuleux ou une campagne de Napoléon, les plus connus ou les plus inconnus des États mondiaux. Il était toujours agréable à entendre, intéressant et profondément instructif. Avec de la chance ou de l'entregent, Maréchal serait devenu célèbre; mais les temps le desservirent. Il mourut il y a quelque dix ans, laissant pour tout bagage littéraire un ou deux

précis historiques, mal vus naguère comme trop libéraux et interdits maintenant dans les écoles de l'État comme trop réactionnaires.

Je me souviens qu'il habitait rue du Bac, près de la salle du Pré-aux-Clercs, dans une maison modeste et, je crois bien, sur le même palier que la princesse Pierre Bonaparte alors très pauvre. Elle élevait avec peine et grande dignité sa fille Jeanne et son fils Roland qui depuis en a grandement rappelé de ces temps besogneux.

En 1876, je passai la première partie de mon baccalauréat ès lettres. Elle suffisait alors pour se présenter à Saint-Cyr. Je me souviens que je composai dans une très grande salle au plafond décoré de peintures symboliques. Sur ma tête se tenait Boerhaave couvant d'un regard profond un superbe cactus rouge.

A l'oral, M. Himly m'interrogea sur le maréchal de Saxe. Puis, comme je paraissais mieux connaître la généalogie un peu gauchère du célèbre guerrier que la bataille de Fontenoy, il vint à me demander si la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, mère du maréchal, était le seul personnage connu de cette grande famille. Je lui parlai d'un autre Kœnigsmarck qui se distingua pendant la guerre

de Trente ans, d'un autre encore qui paya certains succès d'une mort affreuse dans un four à chaux brûlant; et je passai, malgré mon ignorance à traduire quelques vers de Sophocle ou d'Aristophane.

La première fois que j'allai au bal, ce fut chez le duc Pozzo, vers 1876 ou 1877.

Neveu du fameux comte Pozzo, ambassadeur à Paris de l'empereur Alexandre Ier, le duc en avait hérité un magnifique hôtel sis rue de l'Université, une immense fortune et la plus âpre vendetta contre les Bonaparte. Tenant un état de maison tel qu'on n'en voit guère aujourd'hui, même chez des banquiers ou des Américains richissimes, et admirablement secondé par sa femme, née Crillon, il avait un salon politique, aristocratique, littéraire, qui était devenu peu à peu la pierre angulaire du vieux faubourg Saint-Germain. Nul maître de maison ne savait mieux que lui mettre chacun à son aise, mais à sa place, et l'accueillir toujours comme le plus attendu. Quant au bal que je vis et qui fut, je crois bien, le dernier de cette maison notoire, il me laisse d'inoubliables souvenirs. En les repassant dans ma mémoire, je m'imagine une fête d'avant la Révolution. Tout était splendide. Au vestibule se tenaient un hallebardier et quel-

ques suisses vêtus de couleurs éclatantes. Dans les appartements, le service était fait par des valets en livrée feuille morte et des maîtres d'hôtel en livrée noire à boutons d'acier.

Naturellement, on n'apercevait pas de gaz, pas d'électricité, pas de ces lumières nouvelles dont la lueur crue blémit les femmes et éteint le feu des bijoux, mais, dans la salle de danse et dans les salons qui la précédaient une profusion de bougies, puis dans les autres salons un peu moins de bougies et, je crois, quelques anciennes lampes à lumière jaunissante mais si fixe et si douce.

Le roi du bal, presque roi dans l'histoire, était le duc de Madrid, à peine revenu de la guerre d'Espagne, beau comme le Cid, malgré ses dents jaunies par le continuel usage de la cigarette, et tout auréolé de gloire militaire. On le nommait ordinairement don Carlos, à la mode espagnole, et ce simple vocable semblait rappeler tout un passé fertile en merveilles, évoquer une longue suite de héros, de princes, de monarques sortis des tombeaux de l'Escurial pour parrainer leur successeur digne d'eux.

Le duc de Madrid dansa un quadrille avec la duchesse de Chaulnes, née Galitzine, Mlle de Gra-

mont, nièce de la maîtresse de maison, et mon frère. Don Carlos et la duchesse s'embrouillaient un peu dans les figures, mais resplendissaient de beauté. Tous deux surpassaient de la tête les autres couples : lui, brun et de teint bistré; elle, blonde et rose, avec une taille et un port de déesse, des épaules un peu hautes mais superbes, une petite tête, d'immenses yeux enfantins au regard curieux et candide, une robe blanche vaporeuse et sur ses cheveux bouffants un diadème de perles posé comme le bonnet classique des tsarines de Moscovie.

A cette époque, le duc et la duchesse de Madrid se montraient beaucoup aux courses, au Théâtre-Italien, etc., et recevaient aimablement chez eux, rue de la Pompe, à Passy. Presque chaque semaine, on dansait le soir dans le grand salon, après avoir été frémir dans le cabinet du prince en regardant des drapeaux tachés de sang.

Nous sommes maintenant accoutumés aux rois en exil et, après trente-huit ans de République, tout à fait ignorants des grandes façons; mais, à cette époque, l'aîné des Bourbons et la petite-fille de Charles X vivant à Paris comme des particuliers causaient un extrême étonnement. Je me rappelle

la stupéfaction des vieux royalistes quand ils aperçurent pour la première fois la duchesse de Madrid sur le mail du marquis Ponce de Léon, carliste fidèle et très riche qui habitait aux Champs-Élysées l'ancien hôtel Haritoff.

Parfois aussi l'on avait la surprise de voir ensemble la duchesse de Madrid et la reine Isabelle. Quelques années auparavant, la grosse reine, ayant rencontré la frêle duchesse aux courses de Longchamp, était venue l'embrasser d'autorité, pour marquer une réconciliation... d'ailleurs sans conséquence, puisqu'elles étaient sans trône toutes deux. Depuis lors, les princesses se voyaient, et la bonne duchesse de Madrid, femme d'intérieur, mère de famille parfaite, uniquement occupée de son mari et de ses enfants, disait :

— Isabelle me recherche beaucoup. Naguère, nous n'avions pas le même genre; mais maintenant elle devient si pieuse qu'elle passe une grande partie du jour à dire son chapelet!

La reine Christine, mère de la reine Isabelle, s'était aussi réconciliée jadis avec la duchesse de Berry, sa sœur, aïeule de la duchesse de Madrid. Même un jour, comme la reine Marie-Amélie, veuve de Louis-Philippe et tante de la reine Chris-

tine, lui reprochait amèrement d'être allée voir Napoléon III et ajoutait :

— Comment avez-vous pu entrer aux Tuileries, dans mon palais d'où je fus chassée?

— Ma tante, riposta Christine, vous y aviez bien pris place dans des fauteuils encore chauds du séant de ma sœur Caroline (1)!

Et, dans un italien bravant l'honnêteté, ce n'est point séant que disait la reine d'Espagne.

Je me présentai à Saint-Cyr en 1878. La commission des examens oraux faisait le tour de la France, en finissant par Nancy. C'est là que j'obtins de passer l'oral, afin d'avoir plus de temps pour me préparer. Mes réponses plurent, et, après la dernière épreuve, l'examinateur d'allemand, M. Charles, m'annonça que je serais admis certainement. Ma tête se monta d'un plaisir que j'aurais volontiers crié dans les carrefours. Le théâtre jouait. J'y courus. On donnait : *Si j'étais roi*. Mme Gravière tenait le rôle de la princesse sauvée par le pêcheur mystérieux. Était-elle jeune ou vieille, laide ou jolie? chantait-elle juste ou faux?

(1) La duchesse de Berry.

Je ne saurais le dire. Mais mon âme ingénue, mon cœur gonflé de mille espérances, mes oreilles bourdonnantes de plaisir la jugèrent admirable. Au premier entr'acte, je me précipitai chez une fleuriste et lui fis porter un immense et anonyme bouquet.

Et ce fut tout?

Oui, ce fut tout!

Mme Gravière ne sut jamais le nom de son admirateur et ne devina certes point les causes de mon enthousiasme peu flatteur pour elle en toute vérité.

CHAPITRE VII

Saint-Cyr. — Origine de l'École. — Description. — Le grand carré. — Un souvenir du général Boulanger. — Les sorties. — Mme de Pourtalès. — La salle de danse. — Mon camarade Ghika. — Détails divers sur l'École. — Le tombeau de Mme de Maintenon. — Nos officiers. — Une soirée au ministère de la guerre. — Le général Cholleton. — Un peu de politique. — La messe de la Saint-Henri. — Le saint-cyrien d'Arbigny.

Déjà Mme de Maintenon reprochait à Mansard d'avoir bâti Saint-Cyr dans la froide vallée du Ru de Gally, tandis qu'à droite et à gauche se dressent de belles hauteurs boisées.

Assurément l'édifice nouveau faisait perspective au bout du parc de Versailles, et les filles nobles et pauvres élevées aux frais de Louis XIV avaient le privilège de vivre à l'ombre de la majesté souveraine. Mais l'air est plus sain sur les hauteurs, et le voisinage du Roi-Soleil eût également fourni l'occasion de quelque flatteuse hyperbole.

Depuis lors, le Roi-Soleil a passé; les dernières clartés irradiées de son orbe se sont diluées, sans

espoir de renaissance, dans le flot populaire; l'ombre déserte de Versailles, strictement proportionnée à la hauteur de ses murailles, favorise seulement la croissance des mousses et des plantes saxatiles qui verdissent les dalles ou disjoignent les pavés. Quant à Saint-Cyr, il reste humide et froid, sans compensation.

De grands murs claustraux et pénitenciers entourent les constructions massives, dont les intersections rectangulaires forment des cours moroses, à peine égayées par de grands arbres et des touffes languissantes de viornes, de lilas et de pompadouras.

Seul, un petit pavillon encastré dans les bâtiments voisins garde jolie apparence avec ses lignes architecturales très pures, ses larges fenêtres, son toit en terrasse orné de balustrades et de cassolettes dont les flammes de pierre, poussées par un vent immuable, s'inclinent du côté de Versailles.

Derrière l'École s'étend la cour Wagram, lieu de courtes récréations et de longs exercices. Elle est entourée par une allée de tilleuls, et sur l'une de ses faces s'ouvre un hangar surnommé « Zingo » à cause de sa toiture métallique. En

face du Zingo se trouvait l'usine à gaz, dont le foyer communiquant sa chaleur au mur de la cour faisait en hiver une petite Provence sous les tilleuls effeuillés. Avec quelle hâte nous courions pendant les pauses de l'exercice nous appuyer contre le « mur chaud », comme des oiseaux frileux serrés sur le barreau d'une cage!

A l'extérieur, la cour Wagram confronte d'un côté au terrain de manœuvre surnommé « Marchfeld », en souvenir de la plaine qui sépare Wagram du Danube; de l'autre, à une carrière boueuse où s'exercent les cavaliers. Entre le Marchfeld et la carrière s'étend un petit bois carré, reste de l'ancien parc. Plusieurs allées le sillonnent. Elles portent les noms de saint-cyriens devenus généraux et tués à l'ennemi. L'idée est noble mais sans utilité pratique, car le bois est trop exigu pour qu'on puisse s'y perdre et, à moins d'évoquer les âmes des anciens élèves, on ne saurait y donner le moindre rendez-vous. D'ailleurs, si quelqu'une revenait d'aventure à Saint-Cyr, elle aurait assez de surprises pour négliger la seule chose qui depuis Ève n'ait point changé.

A l'intérieur de l'École, la pièce par excellence, atrium, salle d'honneur, pilori, est le grand carré,

palier très vaste à la convergence de quatre salles d'étude. C'est là qu'on affiche dans de larges cadres grillagés les notes des saint-cyriens, les noms des heureux travailleurs autorisés à sortir le dimanche suivant et ceux des malheureux privés de sortie, les rapports journaliers, les décisions permanentes, et, d'une façon générale, les mille choses dont la connaissance importe au plaisir ou au déplaisir des élèves.

Ah! ces cadres grillagés, comme nous les regardions chaque samedi! Certains, sûrs d'eux-mêmes, conscients de leurs bonnes notes, vierges de punitions, n'y cherchaient qu'une confirmation de leurs droits acquis à la sortie du lendemain. D'autres, tout anxieux, s'en approchaient timidement avec le mince espoir que l'oubli d'une punition, l'erreur parfois volontaire d'un supérieur compatissant leur permettrait de sortir, à eux aussi. Hélas! les oublis ou les erreurs étaient rares; mais qu'importe, la moindre chance suffit pour entretenir l'espérance, la belle espérance dont nous vivons. J'ai vu de mes camarades commencer chaque semaine avec la conviction que la guerre serait déclarée avant le dimanche et qu'ils entendraient le prestigieux : « Officiers, en avant! » par lequel

Boulanger, alors capitaine, annonça leur nomination aux saint-cyriens de 1870.

Nous pouvions sortir chaque dimanche à condition de n'être pas punis, d'avoir de bonnes notes et de nous présenter en tenue parfaite à l'inspection précédant le départ, suprême épreuve au seuil de la liberté.

Aussi fallait-il nous voir, dans la dernière cour, bien rangés, bien alignés, raides, immobiles, haletant sous l'œil sévère de l'officier de service. C'est à peine si la foudre nous aurait fait bouger, et cependant Mme de Pourtalès, mère d'un de mes anciens, accomplit ce miracle.

Un jour, en attendant son fils, elle franchit la porte et s'avança un peu dans la cour. Quelqu'un la vit, murmura son nom, et aussitôt toutes les têtes se tournèrent pour la regarder. Notre admiration ne valait-elle pas celle des petits ramoneurs qui flattait si fort Mme Récamier?

Quant aux élèves retenus, ils usaient leur dimanche à des récréations trop longues en des cours trop étroites et des études sans courage pour travailler. Ce jour-là, mais ce jour-là seulement, un pâtissier du village avait le privilège de nous vendre des « friands » au hachis de porc et de

petits gâteaux. Des paris s'établissaient pour savoir qui en mangerait le plus, avec, comme double enjeu, l'honneur et le péril d'une indigestion. Pendant le reste de la semaine, nous pouvions seulement acheter du chocolat et quelques pâtes pectorales vendus par les sœurs de l'infirmerie : bonnes et saintes filles qui, sans rien savoir du monde, trouvaient dans leurs cœurs ingénus, dans leurs âmes candides, mille réconforts à nos chagrins d'enfants devenant des hommes.

A d'autres titres que le grand carré, une pièce célèbre de l'Ecole était la salle de danse. Chaque jour, après déjeuner, un maître à danser y venait de Versailles, portant sous le bras sa pochette aux sons grinçants et vinaigrés. Il était tout vieux, tout maigre, tout modeste, mais bien pris dans une redingote noire élimée. Dès l'entrée, sa bouche et ses yeux commençaient de sourire, ses bras s'agitaient en ailes de pigeon, ses jambes arrondies, tressaillantes, semblaient prêtes à s'élancer pour la gavotte ou le menuet. Puis, il tentait avec un bon vouloir nuancé de scepticisme de nous apprendre la valse à trois temps.

— Ta, a, a; ta, a, a, chantait la pochette.

— Allons, messieurs, en place! faisait le profes-

seur. Une — deux — trois. Élevez-vous avec grâce sur les pointes, et puis tournez en retombant.

Mais, baste ! c'est à peine s'il rassemblait quelques danseurs parmi les saint-cyriens frais émoulus de lointains lycées provinciaux et désireux d'atteindre aux belles manières. Le grand piano à queue, vigoureusement touché par un élève, étouffait les râles de la pochette, et nous partions dans la valse à deux temps.

Ah ! ce piano, il avait subi toutes les avanies, tous les avatars ; mais il conservait un accord tenace et des sons éclatants. Le meilleur valseur était Ghika, un Roumain, qui doit être maintenant général dans son pays. Comme ses compatriotes, il adorait danser et le faisait avec une grâce extrême, appuyée sur d'infatigables jarrets. Souvent j'ai pensé à lui en voyant des soldats roumains s'assembler chaque soir près d'un musicien, joueur de quelque instrument barbare dérivé soit de la flûte, soit de l'accordéon. Tantôt, ils unissent leurs mains pour enrouler des farandoles en méandres capricieux ; tantôt, l'un d'eux s'exerce à gambader de nerveux entrechats, sous le regard attentif de ses camarades prêts à lui applaudir au meilleur moment.

Les salles d'étude saint-cyriennes étaient immenses, avec de très grandes tables pour les simples élèves et des tables moindres pour les élèves gradés. Un officier ou un adjudant, chargé de la surveillance générale, exigeait un silence relatif et une ombre de tenue. On pouvait causer à voix basse, sous couleur de préparer en commun quelque travail, et dormir, à condition de dissimuler un peu cette occupation réparatrice.

De temps en temps passait un garçon maigre et hâve, surnommé Mithridate. Il détenait le privilège de nous vendre des plumes, des gommes, des crayons et jouissait à l'École d'une grande célébrité, de même que le coiffeur Bulle et M. Dubec, l'allumeur de gaz, auquel nous ménagions des geysers d'étincelles en bourrant ses becs de fusain râpé.

Rien à dire des réfectoires : on y mangeait vite une nourriture saine mais peu abondante. Un synchronisme culinaire, établi dès les origines de l'École, ramenait les mêmes plats aux mêmes jours de chaque semaine. C'étaient entre autres un ragoût, surnommé de la Jezabel par allusion aux « chairs meurtries et traînées dans la fange » de cette reine cruelle et défenestrée, des poulets

étiques connus sous le nom de casoars et un pâté fort dur appelé du biscaïen.

Nous avions la licence de parler et faisions grand vacarme, à moins que — chose très rare — les élèves ne « piquassent une muette », en signe de réprobation contre quelque chose ou contre quelqu'un. Notre seule manière de manifester une opinion était de nous taire. On la tenait à faute et, au lieu de laisser les élèves se fatiguer de leur propre silence, les officiers, toujours fort mécontents *d'entendre* piquer une muette, sévissaient en prenant au hasard quelques responsables.

Les dortoirs — les chambres, en langage militaire — contenaient nos petits lits, anguleux à force d'être bien faits. En outre, chaque élève avait un coffre nommé bahut et au-dessus de son lit une case, sorte de boîte ouverte par devant où il rangeait ses vêtements d'une façon spéciale, ménagère de l'espace, plaisante à l'œil et parfaitement incommode.

Des fenêtres nous voyions chaque soir miroiter sur les nuages ou le zénith sombre le clair reflet des lumières parisiennes. Bien des fois, incapable de sommeil pendant les chaudes nuits d'été, j'ai regardé ces reflets, debout près de la fenêtre, jus-

qu'au moment où le pas cadencé d'un adjudant faisant sa ronde m'avertissait de regagner mon lit. J'y restais à demi éveillé, entendant sonner la grosse horloge et savourant mon insomnie, tout heureux de savoir combien d'heures me restaient encore avant l'échéance du lendemain matin. De même, les soirs de congé, au retour de Paris, je demeurais dans un coin du wagon, sans parler, sans remuer, presque sans penser, tout occupé à ce que le temps me dure avant de rentrer à l'École.

La chapelle, froide et sévère, occupait un corps de l'ancien logis. De grands tableaux du dix-huitième siècle, beaux il me semble, habillaient solennellement la nudité vieillissante des murs.

Dans un réduit ouvert, occupé jadis par l'autel de Saint-Candide, un sarcophage de marbre noir renfermait les restes de Mme de Maintenon. La marquise avait d'abord reposé dans les caveaux de la chapelle, mais, en quatre-vingt-treize, on viola son cercueil, de même que ceux des rois. La dépouille de la nouvelle Esther, conservée dans les bandelettes et les aromates, fut traînée par les rues du village, la corde au cou; puis, avant de retrouver le calme d'une sépulture chrétienne, elle subit quarante années d'épreuves, dont la plus

étrange fut son séjour derrière les cartons verts d'une bibliothèque.

Chaque dimanche, les élèves de culte catholique allaient à la messe (1). Une garde de saint-cyriens entourait l'autel sous les ordres d'un élève gradé, et ce n'est pas sans émotion qu'au moment de quitter la chapelle après l'office, celui-ci lançait sous la voûte sonore un très long commandement, dernier souvenir de théories disparues.

Notre vieil aumônier, l'abbé Lanusse, était fort populaire. On le réputait pour un saint homme, ami discret de la réclame et toujours prêt à joindre quelques décorations nouvelles à celles qu'il avait très noblement gagnées sur les champs de bataille.

Le général Hanrion, commandant l'École, paraissait bon, méthodique et froid. Nous le voyions rarement. Le colonel, commandant en second, était un vieux brave, peu ingambe et assez bourru. Ses chevaux portaient, suivant les élèves, les noms symptomatiques de Sacré-Chameau et de Nom-de-Dieu; ce qui me dispense d'en dire plus long, comme on chante dans la *Belle Hélène*.

(1) On comptait alors comme catholiques tous les élèves qui ne professaient pas un autre culte bien défini.

Les autres officiers se distinguaient par beaucoup de mérites, et aussi quelques défauts que notre malignité soulignait. Sans faire de personnalités, sans rappeler les sobriquets dont nous les drapions à l'envi, j'ose dire qu'ils manquaient un peu d'envergure pour s'imposer aux élèves et d'élan pour leur inspirer l'amour enthousiaste du métier. Bien peu cherchaient à s'entretenir avec nous pour former nos cœurs et nos âmes de futurs chefs. Par un désir mal entendu de ne rien changer jusqu'au dernier jour à notre modeste situation saint-cyrienne, on nous laissait presque ignorer les grands devoirs qui, dès l'arrivée au régiment, allaient nous incomber. Parlait-on quelquefois de notre vie future? C'était pour dire nos obligations envers nos supérieurs et nos camarades plus âgés, indiquer le salaire mensuel des ordonnances, énumérer les tuniques, les pantalons, les culottes nécessaires à tout officier bien tenu, enfin exposer la façon d'éviter que les tuniques se brillantent, que les souliers s'éculent, que les pantalons prennent des genoux.

Quant aux adjudants, supérieurs de la veille, inférieurs du lendemain, ils nous devenaient fatalement odieux. Nous les stigmatisions du vocable de

« bas-off », et même, bien après Saint-Cyr, nous devions garder contre leur grade une instinctive répulsion.

Rien à dire des élèves gradés, car les conditions mêmes de leur autorité la rendaient tyrannique ou illusoire.

Les brimades, infligées aux nouveaux par les anciens, avaient perdu tout caractère mauvais et se bornaient à d'enfantines plaisanteries. Mais les anciens conservaient le privilège de dire aux nouveaux leurs vérités. Cette confession publique à l'envers était si bien admise qu'aucun n'osait s'en fâcher. Elle servit d'ailleurs à beaucoup pour leur gouverne à Saint-Cyr et même plus tard dans la vie.

Quoi qu'il en soit, les saint-cyriens arrivaient dans les régiments plus neufs et plus enfants que des caporaux.

Les meilleurs, peut-être les seuls bons souvenirs qui me restent de l'École, sont ceux de pure et simple vie militaire.

Je ne saurais penser sans émotion à mon étroit galon de premier soldat, — d'anspessade, suivant l'expression consacrée, — à nos services en campagne, à nos fugues subtiles vers quelque auberge

pour y manger une omelette au lard arrosée de vin bleu, aux jours de libre existence que nous passâmes à Fontainebleau pendant les écoles à feu.

Chaque année, quelques saint-cyriens se rendaient par groupes aux réceptions du président de la République et du ministre de la guerre. Je bénéficiai d'une invitation au ministère chez le général Farre. Mme Farre, qui se tenait à l'entrée du salon en robe de taffetas puce et peu décolletée, m'accueillit par ces mots :

— Que c'est aimable à un jeune homme qui dispose d'une soirée à Paris de la consacrer à une vieille femme comme moi !

Je me gardai de lui répondre qu'un de nos officiers était chez elle, avec mission de voir si nous y étions aussi.

Au milieu de ma seconde année, un grand souffle d'orage passa sur l'École. Tout le haut personnel fut changé pour des raisons moins militaires que politiques.

Le commandement de l'École échut au général Cholleton, homme aimable, plein d'entrain, accueillant, désireux de contenter tout le monde. Il arriva nanti de projets innombrables, et d'ailleurs justes

en soi, pour militariser la vie saint-cyrienne; mais il les appliqua sans mesure et pêle-mêle, comme un tabarin qui sort toute une série d'objets hétéroclites de sa boîte à surprises (1).

Les jours de sortie devinrent plus fréquents, et les élèves eurent la licence de les passer dans le village de Saint-Cyr jusqu'alors soigneusement consigné. Certains en profitèrent et, de cafés en cafés, finirent au bal des ordonnances. Ils y apprirent mille balivernes aussi réjouissantes que peu favorables au prestige de leurs chefs. Des histoires analogues courent dans tous les régiments; mais les soldats, gens du peuple accoutumés au respect des supériorités sociales et déjà rompus aux duretés de la vie, ont l'esprit moins sarcastique, le cœur plus indulgent et parfois aussi l'âme meilleure que les saint-cyriens.

Les punitions devenant moins sévères, nous prîmes l'usage de nous faire apporter par les hommes de troupe employés à l'École des bouteilles

(1) Il avait inauguré son commandement par un ordre du jour brillant, mais où se trouvait une phrase malheureuse et cocasse sur son désir de rendre l'École « uniquement nationale et spécialement militaire ». On lui reprocha durement et plus que de raison cette phrase qui n'était, à tout prendre, qu'un non-sens redondant.

de vin ou de punch, dont les débris jonchèrent le petit bois.

Je me souviens aussi d'une visite étrange et triomphale faite à Saint-Cyr par M. de Lesseps, le grand Français, alors dans toute l'intégrité de sa gloire. Il tira lui-même les verrous closant les salles de police, et l'on but en son honneur quelques bouteilles de champagne oubliées dans la cave depuis Napoléon III.

Tout cela finit mal. Le général inspecteur apprécia le nouveau jeu avec une sévérité que vint aiguiser certaine histoire de virement peu grave mais très ridicule. Le général Cholleton dut quitter le commandement de l'École, et son successeur rétablit l'inflexible discipline d'antan.

Pourtant, la tentative du général Cholleton, si gauchement échouée, méritait un sort meilleur, car elle partait d'idées vraies et méritoires en ce temps. L'application seule pécha.

La majorité des saint-cyriens appartenaient à des familles conservatrices ou même franchement royalistes. Nous rappelions avec fierté que les saint-cyriens, fidèles au malheur, avaient accompagné Charles X détrôné partant pour Rambouil-

let, tandis qu'à Paris les polytechniciens aidaient à faire des barricades.

La mort du prince impérial causa parmi nous une très vive impression. Les bonapartistes en parurent atterrés. Les royalistes, tout en regrettant personnellement cette effroyable catastrophe, pensèrent que la disparition du prince accroissait grandement les chances de restauration.

La démission du maréchal de Mac-Mahon quittant la présidence avait produit moins d'effet, bien que son troisième fils, Emmanuel, fût parmi nos camarades de Saint-Cyr; car, malgré sa gloire militaire, le maréchal semblait rabaissé par la campagne de plaisanteries continuelles faites sur son compte.

Pendant quelques années, on avait permis aux saint-cyriens de s'arrêter à Saint-Cloud pour faire une collation, au retour de la grande revue annuelle de Longchamp. La chaleur du soleil se joignant à celle des opinions, et le champagne venant à la rescousse, mes anciens ou mes grands-anciens avaient, dit-on, crié : « Vive le roi! » avec ferveur par les fenêtres de la Tête-Noire, puis conspué vivement un civil qui leur répondait : « Vive la République! » Il parut malaisé d'établir le fait, plus malaisé encore de trouver les coupables : l'autorité

ferma les yeux et supprima l'arrêt à Saint-Cloud.

Les temps ayant changé, mes recrues et mes « petits-recrues » eurent beaucoup moins de chance. Plusieurs s'étaient rendus en uniforme à la messe, célébrée dans une église parisienne, Saint-Germain-des-Prés autant qu'il m'en souvient, pour la Saint-Henri, fête du comte de Chambord. L'organisateur de la cérémonie commit l'imprudence de leur donner des places aussi en vue qu'honorables. Les journaux royalistes louangèrent la présence des saint-cyriens, et le général commandant l'École réussit par des moyens d'investigation discutables à connaître leurs noms. D'après les conditions mêmes de leur entrée à Saint-Cyr, ils étaient soldats. Le ministre de la guerre, usant de son droit strict, les renvoya dans des régiments. Ils rentrèrent ensuite à l'École mais n'en furent pas moins retardés d'un an. Par un oubli singulier, l'un d'eux, nommé d'Arbigny, n'avait signé aucun engagement. On s'en aperçut dès son arrivée au régiment, et, comme il se trouvait dispensé du service par quelque motif légal, toutes les mesures prises à son égard devinrent caduques. Il délaissa son uniforme et rentra chez lui ; j'ignore ce qu'il est devenu.

CHAPITRE VIII

Voyage en Italie et en Autriche. — Trieste. — Gratz. — La baronne de Schützenau. — Le comte Charles-Ferdinand de la Roche. — L'infant don Alphonse et l'infante doña Maria des Neiges. — Le maréchal Benedek.

Pendant les vacances, entre ma première et ma seconde année de Saint-Cyr, j'allai faire un rapide voyage en Italie et en Autriche.

Presque majeur et presque officier, je conservais cependant une apparence d'extrême jeunesse, et les vieilles touristes anglaises, me prenant pour un compatriote, me choyaient extrêmement.

Turin, Milan, Venise ne m'ont laissé que des souvenirs vagues et banaux.

En passant à Trieste, je vis plusieurs maisons que nous avions héritées des Frénilly. Le portier de l'une d'elles, nommé Francesco, se répandit en doléances sur ce que des juifs y habitaient. « Mais, termina-t-il, je me venge, je me venge, car je crache chaque fois que je leur ai tiré le cordon. »

Ma seule escale un peu longue fut à Gratz, où mes grands-parents s'étaient installés vers 1832 dans un provisoire qui dura près de trente ans. Le voisinage de Brunsée, résidence de la duchesse de Berry, le charme du pays, l'agrément d'une société autrichienne très aristocratique et très accueillante, la beauté du climat, la facilité de la vie matérielle avaient conduit à Gratz plusieurs familles françaises émigrées pendant la grande Révolution, ou venues en Autriche avec Charles X détrôné. Quelques-unes s'étaient germanisées, mais d'autres, récalcitrantes aux usages locaux, traitaient les poêles d'inventions barbares, et parlaient l'allemand à l'instar de la duchesse de Berry, dont le vocabulaire se réduisait au mot « *schmutzig* : sale ». On citait dans ce genre la comtesse A. de M..... A force d'entendre répéter dans les boutiques autrichiennes la formule : « Je vous baise la main », elle la retint, crut qu'elle voulait dire « merci » et s'en servit fort civilement à l'égard de personnes que le respect seul empêchait de pouffer.

En 1879, presque tous les amis de mes grands-parents avaient disparu; mais je retrouvai encore ma tante de Frénilly, remariée au baron de Schützenau-Trenck et le comte Charles-Ferdinand de la

Roche, camarade de régiment et ami intime de mon père.

Ma tante vivait près de Gratz, fort retirée du monde et même de ses plus proches parents. Au temps de son premier mariage, elle parlait merveilleusement français, ainsi qu'il était d'usage à cette époque dans l'aristocratie autrichienne; puis la prééminence de notre langue disparaissant peu à peu en Autriche comme ailleurs, elle en avait perdu, sinon l'habitude, du moins le tour élégant.

Quant au comte de la Roche, il fut pour moi le plus aimable et le plus complaisant des hôtes.

M. de la Roche était et est, car il vit encore, le représentant de toute une époque disparue, déjà passée dans l'histoire. Fils irrégulier du duc de Berry et réputé tel parmi l'entourage du comte de Chambord, il était toujours demeuré dans une pénombre volontaire et respectueuse. Mais subitement, il y a quelques années, une polémique visant d'autres descendants du duc de Berry révéla son nom au public toujours friand de révélations sur les petits côtés de l'histoire et les faiblesses des princes ou des rois. J'en puis donc parler librement. D'ailleurs, tout cela semble si loin, si loin!

A peine connue pendant sa liaison très discrète avec le duc de Berry, Mme de la Roche disparut complètement après l'assassinat du prince. Elle est morte à Versailles, dans un âge très avancé. On dit qu'elle habitait un petit appartement situé dans une aile retirée du palais, et dont elle conserva la jouissance malgré les changements de régime.

Le comte Charles-Ferdinand, son fils, d'abord élevé en France, devint ensuite officier dans l'armée autrichienne. Il quitta le service de bonne heure, épousa Mlle de Bachet d'une famille française émigrée, et s'établit à Gratz, dans un beau palais dont la longue façade borde la place des Carmélites. Plus tard, devenu veuf et n'ayant pas d'enfants, il prit l'habitude de partager son temps entre l'Autriche où le retiennent de précieux souvenirs et la France où de nombreux amis lui restent fidèles parmi les fils ou les petits-fils de ses contemporains.

La duchesse de Berry marqua toujours au comte de la Roche un intérêt que le temps rendit affectueux. Il fut le serviteur fidèle de ses dernières années, lorsque, veuve pour la seconde fois et très appauvrie, elle demeurait continuellement à Brunsée, fort recluse mais toujours vibrante d'espoir

en une future restauration. De même que le temps retire aux vins leur âpreté et développe leur arome, il dégage les souvenirs de leurs amertumes pour n'en conserver que la douceur : peut-être l'extrême ressemblance du comte de la Roche avec le duc de Berry avait-elle fini par devenir chère à la princesse qui, oubliant bien des choses, n'y voyait plus qu'un rappel de jours heureux très lointains.

Sans vouloir cacher son origine à ceux qui la connaissaient, M. de Roche n'en parlait qu'à demi-mot, et seulement lorsque le tour de la conversation l'y amenait.

Il possède une précieuse collection de souvenirs, de documents, de dessins faits par lui pour la plupart, qui évoquent tout un passé.

J'eus l'honneur d'aller, avec M. de la Roche, voir les infants don Alphonse et doña Marie des Neiges, née Bragance, frère et belle-sœur de don Carlos. L'infant avait joué un rôle très brillant pendant la guerre carliste, et une pointe audacieuse l'avait même conduit jusqu'aux portes de Madrid. L'infante accompagnait son mari partout et partageait ses dangers. Une fois l'alerte devint si vive qu'elle pensa tomber aux mains de coureurs adverses. Ne pouvant fuir, elle se jeta dans

un fossé, puis y demeura blottie tandis que sur la route voisine l'ennemi passait. Son chien l'avait rejointe, et elle serrait à pleines mains la gueule de la pauvre bête qui, entendant la marche des soldats, voulait leur aboyer.

Le maréchal Benedek habitait Gratz. On le rencontrait chaque jour, mélancolique et lent, très vieux, très courbé, promenant le petit chien de sa femme, et semblant porter sur ses épaules le poids de Sadowa. Presque tous les soldats le saluaient, et il répondait à leur salut par un mot cordial dit tristement. Au contraire de son mari, Mme Benedek semblait contente de vivre et aimait à paraître en toilettes voyantes, pour ne pas dire à parader. Tous deux étaient protestants, passaient pour libéraux et fréquentaient plutôt les fonctionnaires et la bourgeoisie que la vieille société aristocratique.

Benedek mourut en 1881. Il avait refusé tout honneur funèbre. On respecta son désir; mais, par ordre, la garnison de Gratz tout entière vint sans armes aux obsèques du chef malheureux.

CHAPITRE IX

Saumur. — L'École de cavalerie. — Gais souvenirs. — Notre uniforme. — Les képis élevés. — Les piquets du Chardonnet. — Les châteaux du voisinage. — La société saumuroise. — Les fournisseurs. — La quarantaine. — *Saumur-revue.* — Nos instructeurs. — Nos écuyers. — Le carrousel de Tours. — Le départ.

En sortant de Saint-Cyr, j'allai, comme tous mes camarades de la cavalerie, passer un an à Saumur.

Les divers cours de la grande et célèbre École comprenaient alors :

Des lieutenants près de passer capitaines, dits lieutenants d'instruction;

Des sous-lieutenants frais émoulus de Saint-Cyr, dits officiers-élèves;

Des sous-officiers aspirant à l'épaulette, dits élèves-officiers.

Tandis que mes souvenirs de Saint-Cyr restent embrumés de mélancolie, ceux de Saumur, au contraire, sont joyeux comme la mousse légère des petits vins que produisent les coteaux saumurois.

Nous avions beaucoup d'exercices extérieurs, peu de travail, quelque indépendance, et cela, joint à la première joie d'être officier, semblait faire un bonheur complet.

Nous étions au joli temps où l'on vit à la vanvole sans connaître les luttes pour l'avancement, les jalousies, les intrigues, les espoirs fuyants, les désillusions.

Si nous feuilletions l'*Annuaire*, c'était pour le seul plaisir de voir nos noms imprimés, et non pour calculer nos chances de carrière, supputer les années qui fuient, pointer les noms des camarades qui restent en arrière, les noms de ceux qui avancent, et commettre à leur encontre soit le péché d'orgueil, soit le péché d'envie.

Nous logions à l'École et devions rentrer à onze heures du soir; mais, par comparaison avec la vie claustrale de Saint-Cyr, cette liberté modeste nous enthousiasmait.

Nos chambres fort simples étaient garnies d'un mobilier sommaire et uniforme que nous pouvions seulement accroître d'un ou deux fauteuils. Les chaises longues avaient encouru des censures spéciales, car, au dire de nos chefs, elles favorisaient l'indolence des paresseux et décevaient le zèle des

travailleurs : on s'y étend pour apprendre le règlement, puis, cédant à leur mollesse et aux vertus spécifiques de la théorie, on s'endort peu à peu!

Nous avions un soldat-ordonnance pour deux et une femme de chambre pour trois. Lui, soignait les chevaux, nettoyait les harnachements, cirait les bottes. Elle, faisait les chambres, entretenait le linge, brossait les effets.

La moitié d'ordonnance gardait quelque docilité, mais le tiers de femme de chambre se montrait indomptable comme une cavale sans frein; car ces braves matrones, épouses ou veuves de cavaliers de manège, professaient la conviction profonde, et raisonnable peut-être, qu'elles connaissaient toutes choses infiniment mieux que nous. Même, quelques-unes, vieilles angevines catholiques, menaient de pair l'entretien du linge et l'enseignement de la morale.

Nous mangions au mess de l'École, comme les officiers du cadre et les lieutenants d'instruction célibataires. Il me semble que la nourriture valait celle de toutes les pensions; mais, tandis que les poulets servis aux autres tables jouissaient d'ailes sans nombre, ceux de nous autres, pauvres sous-lieutenants, étaient myriapodes et aptères.

Notre tenue, fort seyante, se composait d'un képi rouge à bande bleue, d'une tunique noire, d'une culotte noire ou d'un pantalon rouge, et d'une capote noire en hiver.

Pour le bel air, il fallait que la tunique parût courte comme un veston, la culotte large et bouffante comme une paire de manches à gigot, la capote longue comme une soutane.

Par une obscure loi de compensation, la suppression du petit bicorne légendaire avait amené une surélévation bizarre des képis. Certains semblaient vraiment prodigieux. Nous ne pouvions, à vrai dire, les porter qu'en permission, car le général des Roys, commandant l'École, fort indulgent pour les irrégularités de tenue justifiables par une raison de commodité ou d'usage, dardait toutes ses foudres sur les hauts képis.

Un de mes camarades, le sous-lieutenant L.... en avait commandé un vraiment admirable, plus haut qu'un hennin et plus souple qu'un gant. Comme le chapelier Ledain apportait cette merveille à découvert, moitié par difficulté de trouver une enveloppe adéquate à ses dimensions et moitié par plaisir d'en donner l'admiration aux passants, il rencontra le commandant de Bourdon.

— Qu'est cela? fit l'officier supérieur, avec un haut le corps que Ledain crut admiratif.

— Un képi que j'apporte à M. le sous-lieutenant L.... répliqua Ledain, en faisant tourner sur son poing gauche la haute coiffure qu'il caressait de la main droite et des yeux. Mais excusez-moi, mon commandant : M. L.... attend son képi pour partir en permission.

— En permission ! en permission! gronda le commandant suffoqué. Inutile de tant vous dépêcher.

Et, sans plus attendre, il mit le pauvre L.... aux arrêts pour un képi qu'il n'avait pas porté, qu'il n'avait pas même vu dans la splendeur de son achèvement.

Devant l'École s'étendait le Chardonnet, vaste carrière dont le sol a le singulier privilège géologique de paraître boueux et sableux à la fois.

Chaque jour, au début de l'année, nous y travaillions à cheval sur des rectangles limités par des piquets portatifs, sortes de hautes cannes amenuisées par le bout inférieur et fichées dans de petits billots de bois qui les maintenaient verticales.

Le travail achevé, nous rangions les piquets

dans un coin de la carrière jusqu'à l'exercice prochain.

Un beau soir, je ne sais en quelle année, des élèves facétieux, un peu émoustillés, jetèrent les piquets dans la Loire qui longe le Chardonnet à l'opposite de l'École. Le lendemain matin, surprise, remue-ménage, investigations vaines parmi les rires sous cape des coupables.

Puis, tandis que toute l'École s'entretenait de l'aventure et que le général perplexe en cherchait le fin mot, il reçut un télégramme ainsi conçu :

« Passons aux Ponts-de-Cé.

« *Les Piquets.* »

Les piquets télégraphièrent ensuite d'Ancenis, de Nantes, de Saint-Nazaire. Enfin, au bout d'un an, ils câblèrent comme dernières nouvelles :

« Poussés par le gulf-stream, abordons côte Islande.

« *Les Piquets.* »

Outre sa destination officielle de champ de manœuvre, le Chardonnet était le terrain de par-

cours ordinaire d'un meute hétéroclite venue des quatre coins de la ville. Les plus laids représentants de la race canine s'y réunissaient à plaisir, depuis le grand lévrier russe croisé de Saint-Bernard jusqu'au terrier mâtiné de havanais. Ces animaux vivaient dans une entente passable basée sur un communisme parfait. Ils couchaient à la belle étoile et trouvaient leur pâture quotidienne dans les ordures et les eaux grasses ; parfois aussi des officiers compatissants aumônaient l'abri d'une caisse béante à quelque chienne en gésine, et détournaient pour elle, après chaque repas, une provende d'os et de croquignoles. La joie de la meute était de courir sus aux chevaux échappés jusqu'à leur faire perdre le chemin de l'écurie ; et cette horde aboyante serait devenue véritablement dangereuse si le colonel Danloux, commandant en second, son ennemi implacable, ne l'eût fait décimer par des massacres périodiques.

Le Saumurois regorgeait de châteaux fort hospitaliers, tels que Brézé, au comte de Dreux-Brézé; le Loroux, Étiau, Grange-Marie, aux Maillé; le Bellai, à Xavier Feuillant; et, plus loin, Rochecotte, où tenait ses assises la marquise douairière de Castellane, née Talleyrand. Fille de la duchesse

de Dino et par conséquent petite-nièce du déplorable prince de Talleyrand, élevée dans la maison de celui-ci, sous ses yeux, Mlle de Talleyrand l'avait assisté pendant ses derniers jours. Grâce à elle et à l'abbé Dupanloup, l'évêque apostat finit sa vie pleine d'honneurs et d'opprobres sinon en immense pécheur repentant, du moins en homme de bonne compagnie. Ce fut une grande affaire dont la gloire, un peu disputée, rejaillit sur le prêtre et sur la jeune fille, sans que l'on pût établir la juste part qu'eurent les éloquentes objurgations de l'un et les douces supplications de l'autre dans la résipiscence du mourant (1).

(1) L'abbé Dupanloup, après avoir raconté la mort du prince de Talleyrand dans des termes empreints d'une extrême miséricorde, termine par ces mots : « Dieu voit le secret des cœurs; mais je lui demande de donner à ceux qui ont cru pouvoir douter de la sincérité de M. de Talleyrand, je demande pour eux, à l'heure de la mort, les sentiments que j'ai vus dans M. de Talleyrand mourant, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Je crois que la marquise de Castellane n'a laissé aucune relation de la mort de son oncle; mais son fils, le marquis de Castellane actuel, a écrit : « M. de Talleyrand avait pu être désarmé par la voix d'une jeune fille; il ne l'aurait pas été par le seul raisonnement; de sorte que l'on peut dire que c'est le charme bien plus que la foi qui le fit passer de ce monde-ci dans l'autre, appuyé sur les bras de la religion. »

Il ne m'appartient pas de discuter ces deux opinions; mais on peut supposer que la difficulté inélégante de mourir en excom-

Entre 1865 et 1880, Mme de Castellane avait compté à Paris parmi les mères de l'Église libérale, puis elle s'était retirée à Rochecotte d'où elle ne bougeait plus guère. Sa bonté, ses belles manières, la grande tenue de sa maison, son excellente cuisine lui donnaient une prééminence dans tous le pays saumurois, et nous la considérions comme la pierre angulaire d'une société, dont sa belle-fille, la marquise de Castellane, née Juigné, était l'étoile.

A Saumur même, sauf les Mayaud, grands fabricants de chapelets, et trois ou quatre familles accueillantes, nos ressources mondaines se bornaient à quelques clubmen d'âges, de conditions, de fortunes variés, mais tous hommes de sport et d'élégance, qui se réunissaient au cercle Saint-Hubert. On y jouait gros jeu, et les officiers ne fréquentaient guère le cercle, par ordre supérieur ou par raison.

D'ailleurs nous avions, sans le jouer, mille façons aisées de perdre notre argent.

munié et le souci des ennuis qu'une telle mort causerait aux siens, influencèrent surtout les décisions dernières de Talleyrand, car il aimait réellement et beaucoup sa nièce, la duchesse de Dino, et sa petite-nièce, la future marquise de Castellane.

Les marchands saumurois nous offraient tout à crédit, et notre modeste galon valait l'aval d'un puissant banquier. Dire que les règlements finaux se montraient toujours faciles serait un mensonge; mais les commerçants majoraient leurs prix en conséquence et, pour la plupart, gagnaient gros. Du reste, une des caractéristiques de Saumur était l'abondance des comptes ouverts aux officiers partout, même au guichet du pont à péage.

e revois parmi les fournisseurs très connus l'hôtelier-restaurateur Budan; les libraires Javaud et Milon, dont le premier passait pour réactionnaire et le second pour avancé; la belle horlogère, pour qui bien des cœurs imitaient le tic tac de ses pendules; le pâtissier Palu; Mme Carabine, la blanchisseuse, que le manque d'un Halévy laissa dans l'obscurité, tandis qu'elle aurait pu atteindre à toute la gloire de Mme Cardinal; l'étonnant fripier Jalembic, teinté de judaïsme et d'érudition. Il achetait tout, vendait tout, et étalait à sa devanture poussiéreuse une série d'objets disparates, depuis les bottes fatiguées de tel général contemporain jusqu'aux trompettes de Jéricho, en passant par le petit chapeau de Napoléon, la selle de la bourrique à Robespierre, la canne de Louis XIV

et la fronde de la duchesse de Longueville!

Le photographe Coué et un bijoutier que nous appellerons, si vous le voulez, Séraphin, étaient célèbres. C'est à dessein que je rapproche ici leurs noms. Séraphin possédait quatre filles, assez jolies, fort élégantes et singulièrement renchéries. Chaque jour elles se promenaient en file indienne, suivies de la grosse Mme Séraphin. Un officier dessina leur théorie, et ce dessin, photographié, parut en bonne place à la vitrine de Coué. Séraphin outré réclama, plaida, gagna, obtint la saisie de l'image injurieuse et des dommages-intérêts. Mais alors le dessinateur malin figura un nuage épais flottant à mi-mollet de quatre jambes bien faites, suivies par deux lourds poteaux dont les bas laineux tirebouchonnaient sur des souliers plats, éculés, bossués de cors et d'oignons. En haut pointaient quatre aigrettes au profil conquérant devant un marabout fumeux et défrisé comme un panache de corbillard. Séraphin n'osa recommencer l'instance, et cette représentation restreinte et symbolique de sa famille eut un succès prodigieux.

Le grand événement de mon cours à Saumur fut la mise en quarantaine de la ville par l'École. Vers la fin de 1880 ou le commencement de 1881,

le vieux commissaire de police, M. Ours, donna sa démission pour ne pas chasser des religieuses de leur couvent. C'était un excellent homme, plein de tact, sachant à merveille ouvrir l'œil et fermer les yeux. Mille témoignages de sympathie accompagnèrent son départ. Nous boursillâmes entre officiers pour lui donner un souvenir, et il emporta toute notre estime en même temps que tous nos regrets.

Son successeur trouva dès l'abord une situation malaisée qu'il rendit plus difficile encore par quelques impairs. Un soir, comme un sous-lieutenant faisait du bruit au théâtre, il voulut le prendre au collet au lieu d'en référer au capitaine de service. L'officier résista, soutenu par quelques civils qui couvrirent sa retraite, tandis qu'il avait le bon esprit de quitter le théâtre. L'affaire ne semblait pas grave et un peu d'adresse pouvait l'arranger : mais l'air bruissait de fluides électriques et des gaffes furent commises de part et d'autre. Finalement, les lieutenants d'instruction, les officiers-élèves et les élèves-officiers s'entendirent pour ne plus faire aucune dépense dans la ville jusqu'au départ du commissaire de police malencontreux. Ce fut un désespoir pour les fournisseurs. Budan

pleurait, Javaud gémissait, Palu s'arrachait tant de cheveux que ses crèmes en devenaient arborisées.

Nous tînmes bon quelques semaines, puis les choses finirent par s'arranger; mais le pli resta pris et nous continuâmes par habitude à peu dépenser dans la ville, au grand bénéfice de nos bourses et au grand dam du commerce saumurois.

Un de mes camarades, C. H. de C..... T....., conta cette histoire dans une revue fort amusante. La scène était chez Budan, et le couplet suivant revenait en *leitmotiv* sur un air nouveau quoique peu original :

C'est Budan, le restaurateur,
Chez qui l'on va faire bombance,
Accourez... ceux qui n'ont pas peur *(bis)*
De la dépen-ense.

Et voilà ce qu'était Saumur. « Mais, va-t-on me dire, vous n'avez pas parlé des cours théoriques et pratiques, des dressages si vantés, des courses, des carrousels, de tout ce qui faisait et fait encore l'universelle renommée de l'école de cavalerie. »

Eh! mon Dieu! si je n'en parle pas, c'est que je n'ai rien à en dire qui n'ait été dit cent fois.

Nos officiers instructeurs connaissaient les règlements de cavalerie dans leurs plus minimes détails,

leurs moindres colles. A force de les interpréter, d'en raisonner, ils avaient même fini par y trouver beaucoup de choses subtiles auxquelles les auteurs n'avaient certes pas pensé.

Un de mes chefs passait pour être l'homme du monde qui avait le mieux compris la théorie de cavalerie. Avouerai-je que cette appréciation me laissait rêveur et que j'osais me demander si les auteurs de cette théorie ne l'avaient pas comprise encore mieux?

Quant aux écuyers, ils montaient à ravir, suivant des méthodes habiles qui amenaient beaucoup de chevaux à un dressage admirable et quelques-uns à une prodigieuse rétivité. Mais, en éducation chevaline comme en éducation humaine, les meilleurs maîtres n'ont-ils pas des insuccès? Bossuet et le duc de Montausier manquèrent l'éducation du grand Dauphin, et Condillac ne réussit guère mieux celle de son prince de Parme.

Je me souviens que nous allâmes donner un carrousel à Tours au profit d'œuvres charitables. L'entrée coûtait cinq francs. Comme je suivais la rue Nationale en grande tenue, prêt à monter à cheval, j'entendis un ouvrier dire à sa femme :

— Tiens, regarde-moi cet officier qui a un si bel

uniforme. On ne dirait guère qu'il va monter à cheval pour cent sous.

Ce propos m'a dégoûté pour jamais des exhibitions militaires dans les fêtes payantes. Ajouterai-je qu'il m'est revenu à l'esprit, lorsque j'ai vu certains officiers galvauder leurs galons à de bien tristes besognes? D'eux aussi quelque homme du peuple aurait pu dire :

— Regardez ces beaux officiers!...

Le carrousel de Tours me rappelle aussi l'émotion de mon premier billet de logement. Il me conduisit chez le comte Russell-Killough, frère d'un voyageur célèbre que j'avais rencontré naguère à Pau. C'est là que je goûtai pour la première fois le charme du hasard qui vous guide chaque jour vers une demeure nouvelle et vous assied chaque soir en hôte et en ami près d'un foyer inconnu. Chez les pauvres comme chez les riches, le militaire trouve bon accueil. A lui toujours la meilleure place et parfois des attentions presque maternelles si le fils de la maison sert également. Quel plaisir lorsqu'un mot ouvre tout à coup des horizons communs entre le passant et ses hôtes! Alors les souvenirs abondent, les pensées volent, la causerie s'anime, devient confiante, et le militaire quitte

en ami ceux qu'il abordait la veille en étranger.

La dernière impression que j'emportai de Saumur se résume dans un tohu-bohu de caisses dont l'embâcle interceptait les corridors, un défilé de marchands apportant leurs notes, quelques réflexions classiques sur les régiments que nous venions de choisir par ordre de classement. Ceux qui bénéficiaient de bonnes garnisons se flattaient pour mille raisons que leurs régiments y resteraient toujours, et ceux qui en avaient de médiocres ou de mauvaises se flattaient pour tout autant de raisons que leurs régiments allaient les quitter. Ces deux espérances ne se pouvaient concilier; mais, peu importe : la jeunesse ne raisonne pas ses désirs et voit toujours le monde tourner sur l'orbe qui lui plaît.

CHAPITRE X

Arrivée à Gray, au 1er dragons. — Édouard Terré. — Premières impressions. — Le colonel de Serlay. — Les lieutenants et les sous-lieutenants : Champion, Guillaume de Rolland. — Une évasion pendant la guerre de 1870. — Description de Gray. — La ville haute, le port. — Les deux sociétés. — Mlle Brugnon. — La messe de onze heures. — Le sous-préfet et la sous-préfète.

Bien que les circonstances eussent pu me rendre le choix assez facile, j'avais porté mon dévolu modeste sur le 1er dragons, alors en garnison à Gray. On ne parlait pas plus du régiment que d'une fille honnête, et je n'y connaissais personne; mais, par un singulier retour d'âme, je me sentais invinciblement attiré vers la petite cité grayloise où j'étais arrivé, onze ans plus tôt, par un beau dimanche d'août, ayant vu les Prussiens entrer la veille à Joinville.

Aux derniers jours d'octobre 1881, je partis d'Échenay pour rejoindre mon régiment. Le temps était froid, le ciel gris, la bise âpre, constante et

mêlée de bruine. Comme je dépassais Langres, les gouttes lourdes d'une pluie neigeuse, annonciatrice de l'hiver, vinrent cingler les vitres de mon wagon, et j'arrivai transi dans ma nouvelle capitale. Nul passant n'animait les abords de la gare; le sol boueux devenait glissant sous le givre; le brouillard tombait si dense que la clarté des réverbères très espacés en faisait remarquer l'épaisseur plus qu'elle ne la perçait. Néanmoins, pris d'une curiosité hâtive, le cœur serré par l'appréhension de l'inconnu, je partis au hasard dans la ville, cherchant à deviner le quartier, la rue, la maison où j'élirais ma demeure. Mais, en arpentant la petitesse de Gray, je rencontrai bientôt Édouard Terré, l'un de mes camarades de Saumur, qui rejoignait comme moi le 1er dragons. Nous convînmes d'aller ensemble au quartier de cavalerie le lendemain matin, et il me quitta pour rentrer chez des amis de sa famille au faubourg d'Arc-lez-Gray.

La rencontre m'avait rendu courage et j'eus honte de mon trouble. Après un dîner hâtif, je m'endormis, la tête déjà pleine de beaux rêves, tandis que les lueurs vacillantes d'un feu près de s'éteindre faisaient danser sur le papier de mon alcôve une farandole de bergers et de bergères indéfiniment répétés.

Rien de semblable lorsque j'arrivai au 1er dragons. J'étais un enfant, un gamin, et plusieurs lieutenants, hommes faits par l'âge, semblaient presque vieux par les idées, l'expérience de la vie, le sentiment des responsabilités.

Il faut avoir connu cette époque pour savoir combien grandes apparaissaient alors l'importance et la dignité d'un président de table. Au 1er dragons, le lieutenant Champion exerçait ce sacerdoce avec une gravité calme et un sentiment très vif de ses droits, de ses devoirs, des services qu'il pouvait rendre à chacun.

Je le vois encore assis à la place d'honneur, avec son air placide, ses cheveux rares, ses yeux un peu myopes et très doux, sa serviette épinglée sur la poitrine à l'ancienne monde, et toute son apparence de bienveillante autorité. Instruit d'abord pour être prêtre chez un curé de ses parents, il gardait de sa jeunesse au presbytère des manières lentes, un parler persuasif, des mains de prélat, le goût des soupes épaisses à la mode campagnarde. Nous le surnommions mon oncle, ce qui le fâchait un peu et nous faisait rire; mais notre oncle était le gardien vigilant de l'esprit militaire. Nul ne savait comme lui guider un jeune officier man-

quant d'expérience, l'arrêter s'il se dévoyait et lui faire accepter d'utiles avis. Sans avoir vu beaucoup de choses ni connu beaucoup de gens, il avait l'intuition du monde, et ses conseils me servirent infiniment pendant toute ma vie militaire.

Après Champion venait par ancienneté un lieutenant qui ne lui ressemblait guère. C'était un cadet de Gascogne, Guillaume de Rolland, superbe cavalier, homme à succès, brelandier infatigable mais toujours beau joueur, ayant à son dire — et peut-être à la vérité — perdu puis regagné des fortunes. Ses manières à la d'Artagnan nous remplissaient d'une admiration respectueuse; et ses aventures très diverses étaient innombrables, mais je n'en citerai qu'une ici.

Rolland, alors sous-officier, avait été fait prisonnier en 1870 et interné dans une ville de l'Allemagne orientale, sise à huit ou dix marches de la frontière hollandaise. Trois de ses camarades et lui-même complotèrent une évasion, volèrent du drap au magasin militaire, s'en firent des vêtements, et, par une nuit que le vent soufflait en tempête, prirent la clef des champs. Les fugitifs, marchant la nuit, se cachant le jour, mendiaient à

l'aube ou au crépuscule un peu de nourriture dans les maisons écartées. Ils ignoraient l'allemand, n'avaient pas de carte et savaient seulement qu'ils devaient se guider sur le soleil qui décline pour atteindre les Pays-Bas.

Cependant les jours passaient et rien n'indiquait le changement de royaume. Les camarades de Rolland épuisés de froid et de misère, se croyant dévoyés, voulurent abandonner l'entreprise et renoncer à tout espoir de liberté pour une soupe chaude et un bon lit. Il les remonta et, moitié par prière, moitié par menaces, obtint qu'ils marchassent encore une nuit. C'était la suprême limite de leurs forces communes. Le lendemain matin, tous quatre, haletants, affamés, gagnèrent le premier village qu'ils aperçurent et entrèrent dans la première maison. Un vieillard les reçut et, devinant l'aventure, essaya de prononcer quelques mots dans notre langue afin de les rassurer; puis, pour se faire mieux comprendre, il leur montra un sabre français. O bonheur! ils avaient passé sans le savoir la frontière de Hollande. Leur hôte était un vétéran des armées napoléoniennes, qui les embarqua pour un port de France d'où ils rejoignirent nos armées.

Le vieux Gray s'étage sur la pente raide d'un plateau dominant la Saône. D'anciennes ruelles zigzaguantes et coupées d'escaliers grimpent au plus court la déclivité, tandis que les rues neuves infléchies à droite et à gauche atteignent le plateau par des courbes adoucies.

Les Graylois enthousiastes assurent que leur ville ressemble à Tolède. Je ne sais si c'est vrai, mais l'hôtel de ville, avec ses arcades basses retombant sur des colonnes de marbre rose, ses fenêtres carrées, son toit imbriqué de tuiles aux vernis chatoyants, rappelle le style espagnol.

De-ci de-là on remarque encore quelques fenêtres, dont les barreaux incurvés vers la base à la mode castillane permettent aux jolies dames d'avancer la tête pour voir les jolis messieurs qui passent dans la rue. Plusieurs habitants ont des noms à consonances ibériques, et beaucoup d'habitantes porteraient à ravir une mantille de dentelles sur leurs cheveux noirs. L'Espagne n'est pas oubliée. Naguère encore, les bateliers de la Saône, remontant dans leurs coutumes traditionnelles jusqu'au temps de Charles-Quint, disaient : *aller de réaume* ou *aller d'impire,* suivant qu'ils gouver-

naient vers la berge bourguignonne ou vers la berge comtoise de la rivière.

Au pied du vieux Gray, le long de la Saône, sur le port, pour employer l'expression consacrée, s'étend un quartier demi-neuf qui fut très prospère il y a cinquante ans, lorsque des communications fluviales faciles et le tracé des premiers chemins de fer désignaient Gray comme le meilleur entrepôt pour les échanges entre l'est et le midi de la France.

Depuis lors, les transports fluviaux ont décru, des voies ferrées nouvelles ont détourné les transits terriens. Peu à peu, le calme de la ville haute est tombé comme un brouillard sur la ville basse et sur le port où n'accostent plus que de rares bateaux. Lorsque j'arrivai, toute l'industrie se réduisait à d'obscures combinaisons chimiques qui faisaient sortir, sous couleur et peut-être goût de vin, des ingrédients versés dans d'énormes cuves, filles géantes du chaudron de Macbeth, sous forme d'eau, de raisins secs, de sucre et d'adjuvants divers non dénommés.

De même que Gray comprenait deux quartiers fort distincts, il comprenait aussi deux sociétés. L'une, de tendances républicaines, habitait les

quais et la ville basse, tandis que l'autre, éminemment réactionnaire, se cantonnait sur le plateau et les premières pentes descendantes. Une zone séparative fort apparente était déterminée par une rue pauvre et modestement commerçante qui longeait la base du glacis. Ce n'est point à dire que certaines gens appartenant moralement à la ville haute ne logeassent pas dans la ville basse, ou réciproquement; mais ils étaient pour leurs amis des égarés et pour leurs voisins des intrus.

Les deux sociétés avaient chacune leurs salons, leurs femmes élégantes, leurs hommes à succès. Sans frayer ensemble, elles se réunissaient cependant pour les bals : les fêtes, comme disaient les personnes pompeuses en parlant de modestes sauteries. Les danseurs manquaient, car beaucoup de jeunes Graylois avaient quitté la ville pour chercher ailleurs des carrières ou des occupations. Aussi les officiers possédaient-ils le privilège d'être également bien accueillis partout, à condition de rire aux éclats quand Mme X..., de la ville haute, appelait du bout des dents les élégantes de la ville basse : « Ces dames de la côte de Barbarie, » et de sourire finement lorsque M. Y..., de la ville basse, se gaussait pour la centième fois des an-

ciennes réceptions de la ville haute. On y servait pour seul rafraîchissement des verres d'eau à peine édulcorée par un très petit morceau de sucre, et, comme un jour d'orage l'eau s'était teintée d'ocre, tout le monde s'écria en voyant les verres : « Si maintenant on se met à passer des sirops, il n'y aura plus moyen de recevoir simplement. »

De mon temps encore, les fiacres étaient inconnus, les locatis très rares, les voitures de maîtres inexistantes, et presque toutes les dames arrivaient au bal chrysalidées de socles, de waterproofs et de parapluies.

S'il y avait peu de jeunes gens à Gray, en revanche, les vieilles filles abondaient; et parmi celles-ci s'en trouvait une que je ne saurais oublier. Elle s'appelait Mlle Gabrielle Brugnon et demeurait de l'autre côté de la Saône, au faubourg d'Arc-lez-Gray. Quel était son âge? Peut-être quarante, peut-être cinquante ans. Elle avait dû être charmante naguère,avec une figure intéressante, des traits arrondis, des yeux ingénus, des cheveux très noirs ondulants, les plus jolies petites mains du monde; mais elle boitait si bas qu'un perron lui semblait un obstacle et un escalier une barrière. Malgré cela, les prétendants ne lui manquèrent

pas; mais elle n'en eut jamais cure. Très bonne, très fine, fort instruite, d'un mysticisme doux et affectueux, elle consacrait toutes les forces de son intelligence, de son cœur, de son imagination ardente à son frère Stanislas, avocat parisien réputé. Elle était inquiète, émue, les jours qu'il devait plaider une affaire importante; elle le suivait de l'esprit, le regardait monter les marches du palais, revêtir sa toge, entrer dans le prétoire qu'elle n'avait peut-être jamais vu en réalité. Elle entendait le président dire : « La parole est à Me Brugnon », écoutait la plaidoirie de son frère, tressaillait à l'écho des murmures flatteurs et attendait anxieuse le prononcé du jugement.

Excellente Mlle Brugnon! Bien qu'elle vécût assez recluse, Terré m'avait conduit chez elle, et souvent je retournais la voir, grand enfant bercé par son affection, car elle était dévouée comme une mère et indulgente comme une sœur de charité.

Le dimanche, tout le beau monde graylois s'exhibait à la messe de onze heures, puis, après déjeuner, paradait à la musique sur le grand mail plein d'ombrages, avant d'aller goûter chez les pâtissières à la mode, Mme Rougy et Mme Bouvet.

Des gens qui ne s'amusaient guère étaient le

sous-préfet et sa femme. Lui, semblait un homme aimable, d'esprit conciliant; elle, une femme très élégante, avec des cheveux bruns admirables, de grands yeux étonnés, des traits fins rappelant ceux de Judic jeune et maigre, une taille souple, la plus jolie démarche. Étant riches, ils recevaient volontiers. Mais les gens de la ville basse leur semblaient des seigneurs de minime importance, et ceux de la ville haute boudaient le monde officiel, à tel point que certaines dames refusaient leur obole à la sous-préfète quand elle quêtait le dimanche à la messe de onze heures. Car elle allait à la messe et même elle y quêtait! Je la vois encore passant entre les chaises, vêtue d'une robe verte à reflets métalliques comme l'aile des cétoines, tendant sa bourse avec le joli geste un peu timide coutumier aux quêteuses parisiennes, et remerciant d'un sourire ou d'un mot. On la réputait femme d'esprit, et, comme certains officiers discutaient pour savoir s'ils iraient à l'un de ses bals, elle déclara tout net qu'elle n'avait jamais eu l'intention de les inviter.

Mon Dieu, que tout cela semble loin! Les gens de la société grayloise, qui m'apparaissent aujourd'hui comme des marionnettes un peu falotes,

mues par des fils trop gros, étaient gais, en train, aimables, ni plus malveillants, ni plus médisants que le commun des mortels, et faisaient cent fois mieux de dépenser leurs petites fortunes à s'amuser toute l'année chez eux qu'à passer quelques semaines à Paris.

CHAPITRE XI

Je suis chargé de l'instruction des recrues. — Le rôle des officiers. — L'âme des soldats.

Je fus chargé pour mes débuts de l'instruction complète des jeunes soldats : classes à pied, classes à cheval, théories. La besogne, quoique dure, réjouit mon fanatisme naissant. Malgré tout ce que j'avais appris, mes connaissances pratiques ne surpassaient guère celles de mes recrues. Nous mettions en commun nos inexpériences et nos bonnes volontés.

Dans la vie régimentaire seule l'officier peut se former réellement, prendre conscience de soi-même. J'ai vu tel de mes camarades, timide, embarrassé alors qu'il commandait ses pairs à Saint-Cyr, sous l'œil d'un supérieur prêt à le noter, devenir un brillant instructeur devant de vrais soldats.

Les recrues apportent au régiment l'apparence, l'âme, le cœur d'enfants. La plupart n'ont jamais

quitté l'égide de leurs parents, et ceux mêmes qui durent lutter seuls pour l'existence ont travaillé au jour le jour, sans prévoir l'avenir, sans penser au delà du service militaire qui allait faire une brisure dans leur vie. Si la vie de caserne les développe au physique et leur donne l'apparence virile, elle déclôt aussi leurs âmes peu à peu par un travail latent dont les résultats paraissent tout à coup au jour de la libération. Entrés à la caserne enfants, ils en sortent hommes faits. C'est pour cela que l'influence morale des officiers peut être si grande sur leurs soldats.

De temps à autre, un prurit d'éducation civique envahit l'armée. Il symptomatise que le gouvernement cherche à reprendre l'âme fuyante du pays; car les conférences patriotiques se ravalent le plus souvent à de simples plaidoyers électoraux, les théories morales s'égarent parmi de vaines considérations politiques, les entretiens historiques roulent sur des anecdotes tendancieuses dont le souvenir servile, irréfléchi, se classe dans la mémoire des hommes entre la momenclature du fusil et les devoirs des sentinelles. C'est par l'exemple dans la vie de chaque jour, l'intérêt constant, l'affection, que les chefs doivent conquérir, puis améliorer

l'âme de leurs soldats. La tâche est plus facile qu'on ne pourrait le croire. Tandis que le collégien, le saint-cyrien, le jeune homme des classes dirigeantes éprouvent dès l'abord une méfiance instinctive, irraisonnée, contre le professeur ou l'officier, supérieur du jour, égal ou peut-être inférieur du lendemain, le paysan, l'ouvrier, conscients de leur perpétuelle dépendance, donnent à l'officier leur âme tout entière, s'il apparaît comme un patron meilleur entre ceux qu'ils eurent et ceux qu'ils prévoient. Mais le chef doit aussi mériter sa prééminence et inculquer aux soldats la conviction de sa valeur. Cette conviction, fondue dans leurs cœurs simples avec l'idée du devoir, vaudra toutes les leçons d'une morale sans base chrétienne et d'un patriotisme sans désintéressement. Point n'est besoin pourtant que les officiers briguent des cimes de vertus inattingibles; il suffit qu'ils paraissent à l'ordinaire justes et bons, dans les simples limites où l'humaine nature le permet à chacun. D'ailleurs les hommes connaissent les officiers beaucoup mieux qu'on ne le suppose. Leurs intelligences ingénues s'attachent aux moindres détails, remarquent les moindres nuances, avec une attention aiguisée sans être hostile, et, s'ils

errent sur quelques points accessoires, on demeure surpris par la justesse de leurs jugements généraux. La droiture constante, la bonté sans phrases, sans étalage, sont d'autant plus nécessaires aux officiers modernes qu'ils ne peuvent plus comme jadis, au temps des guerres fréquentes, racheter les faiblesses ou même les erreurs de leur commandement journalier par leurs qualités en campagne, leur courage au feu.

Quant aux premiers propos à tenir aux soldats, les meilleurs concernent leurs parents, leurs métiers, leurs pays, car ils sont au début des exilés que réjouit le moindre souvenir de la patrie absente. Il faut voir la joie de l'humble recrue, lorsque le nom de sa ville ou de son village évoque quelques souvenirs, même bien indirects, bien lointains, chez son officier. Alors, il s'enhardit, cite le nom d'un gros propriétaire, d'un autre officier dont il connaît la famille, et la moindre réponse le rend tout joyeux. Son âme se livre, il sera désormais soumis à son chef militaire, de même qu'un fils à ses parents. Alors, mais alors seulement, l'officier pourra exercer sur l'esprit de l'homme une action réelle et prenante pour le bien, la justice, l'intérêt supérieur du pays.

En résumé, si la constitution des armées nouvelles où passe la nation entière a singulièrement élargi le rôle de l'officier, elle ne l'a changé ni dans sa forme ni dans ses devoirs. Aujourd'hui comme jadis, l'officier est un pasteur d'hommes, mais un pasteur héroïque, qui doit aimer son troupeau jusqu'à lui faire le sacrifice de sa propre vie, et trouverait néanmoins dans son âme déchirée l'effroyable courage de le sacrifier à l'intérêt supérieur de la patrie.

Que de fois j'ai pensé à tout cela en surveillant l'exercice, en promenant mes cavaliers effarés, puis confiants, sur les bords verts de la Saône si lente qu'on ne saurait dire le côté d'aval et le côté d'amont, en parcourant les forêts où l'âme, abusée par les apparences éternellement semblables de la terre, des arbres et du ciel, peut au gré de son rêve fuir le présent pour l'avenir ou le passé.

CHAPITRE XII

Inspection passée par le général Charlemagne. — Premières manœuvres. — Le château de Pesmes. — Dôle. — Calembours franco-latins. — Évocation des armées de jadis. — Biarne. — Brans. — Une ruse de guerre. — Le baron d'Alligny. — Lantenne et Vertière. — Souvenirs de la guerre franco-allemande. — Saint-Vit. — Dialogue d'inspection. — Les soldats de naguère et ceux d'aujourd'hui. — Audelange. — Revue finale passée par le général de Bouillé. — Retour à Gray.

L'inspection générale fut passée en 1882 par le général Charlemagne, neveu de M. Thiers. Il était un peu lourd, boitillant, et affligé d'une sorte de toux ronronnante et gutturale du plus singulier effet; du reste, excellent homme et très fin causeur sous sa grosse enveloppe. Il avait connu beaucoup de choses lorsque M. Thiers présidait la République, et il parlait avec une malice sans rancune des gens qui le courtisaient alors, puis, sans lui tourner le dos complètement, s'étaient placés devant lui dans un trois-quarts accentué.

En septembre, nous allâmes faire les grandes

manœuvres avec le 9e hussards et plusieurs régiments d'infanterie, sous la haute direction du général de Bouillé.

J'ai suivi bien des manœuvres depuis 1882, mais le souvenir s'en est effacé, tandis que je revois toujours mon peloton de dragons chevauchant derrière moi. Maintenant encore je retrouverais sans faute les routes, les chemins, les sentes que je parcourus alors. J'avais gardé dans mes papiers le récit de ces manœuvres, écrit au jour le jour dans le premier élan de mon enthousiasme, et je ne saurais mieux faire que de le reprendre sans y changer un mot.

Gray. — Dimanche 11 septembre. — Demain, nous partons pour les manœuvres. Depuis bien des jours, je ne pense qu'à cela. Quelle joie et en même temps quel tintouin! Toute la semaine dernière, j'ai fait et refait la situation des hommes et des chevaux de mon peloton, passé des revues d'effets et de harnachements, consulté des aide-mémoire, pris les conseils de mes camarades plus anciens, conféré avec mon ordonnance sur ce qu'il me faut emporter, enfin tassé dans ma cantine, étroite caisse en bois noir solide comme un coffre-

fort, plus de choses qu'elle n'en peut contenir raisonnablement. A force de patience et de pressions douces ou violentes, j'ai obtenu sur ce dernier point de merveilleux résultats. Pas un pouce ne demeure inutilisé. Ma cantine semble une caisse sans fond quand je la remplis, une corne d'abondance quand je la vide.

Dôle. — 12 septembre. — De Gray à Dôle, l'étape dépasse quarante kilomètres. La route traverse d'abord en ligne presque droite un pays triste et plat, puis elle s'ondule et s'accidente parmi les bois voisins de Pesmes. Au-dessus du vieux bourg, toujours entouré de quelques murailles, se dresse un énorme château féodal. Les Choiseul, ses anciens maîtres, l'ont délaissé depuis longtemps, et de nombreux propriétaires le découpent en tranches étroites pour y tailler des logis à leur mesure. Ils démantèlent les enceintes, éciment les tours, ébrasent les meurtrières, bouchent à demi les fenêtres à grands meneaux, appuient sur les mâchicoulis des balcons prosaïques ou des loggias utilitaires. Mais ils ne sauraient changer les hautes murailles de soutènement qui dominent l'Oignon, pittoresque rivière au nom

malencontreux. De-ci de-là, les roches vertes de mousses et de plantes saxatiles bombent entre les moellons striés de lierre, bouquetés de giroflées sauvages, panachés de capillaires, de ciguës et de grands feuillages qui oscillent au gré du vent.

Au delà de Pesmes, nous franchissons des coteaux fertiles et tourmentés. Leur enchevêtrement, qui s'abaisse à l'ouest vers les prés de la Saône, se tasse à l'est contre le gros massif de la Cère, dont les sommets boisés, ceints de pentes agrestes, font déjà prévoir la chaîne du Jura.

Les paysans, qui javellent des céréales tardives ou épamprent les vignes, accourent près de la route pour nous voir passer. Des gamins attendent le régiment à l'entrée des villages et l'escortent encore bien au delà. Sur le seuil des portes, les ménagères nous dévisagent et les filles nous regardent longuement. Beaucoup de cavaliers sont du pays. Il se redressent, se cambrent, tout fiers de leur uniforme, et saluent ceux ou celles qu'ils reconnaissent d'un nom jeté au vent ou d'un bonjour familier. Alors ce sont des éclats d'admiration naïve pour le petit gars devenu un beau soldat, des poignées de main rapides, des œillades, des sourires, l'offre d'un verre de vin lampé au passage.

Parfois un cavalier ralentit ou s'arrête, malgré la défense, pour échanger quelques mots avec une fille qui rougit. Je le gourmande, ma voix s'irrite, car mon capitaine n'est pas loin; mais je tressaille aux effluves que son bonheur rayonne et de tout mon cœur je l'envie.

Un de mes brigadiers, ancien colporteur, a déjà parcouru le pays. Il me conte son enfance, ses premières tournées avec son père qu'il accompagnait tout joyeux. Mais le père mourut, et il dut repartir sans attendre, seul et la balle sur le dos, car les pauvres n'ont point le loisir des larmes. La chance le servit. Bientôt il eut assez d'argent pour acheter une de ces voitures légères et basses dont la paroi s'abaisse pour former étalage. Maintenant son frère le remplace et le commerce va bien. Il se mariera dès sa libération, tiendra l'un des grands bazars de Besançon ou de Dôle, et, devenu un monsieur, aura des commis pour courir les marchés et les fêtes que hantent les forains. A mesure que nous marchons, il me compte les histoires de chacun. Ici loge un vieil huissier retiré des affaires après fortune mal faite. Il est dur au pauvre monde et on ne l'aime guère. Là-bas, à Dammartin, voici le château du vicomte de Broissia dont la « dame

est si charitable et le beau-frère général de cavalerie ». Plus loin demeure Mme de Boisdenemetz, « bien parlante pour chacun et bonne aux soldats. Ah! si, une fois, on pouvait loger chez elle, soupire le naïf causeur, tout le monde aurait de la bière, peut-être même un verre de vin vieux. » Dans le fond, derrière la colline, habite une meunière qui découvrit un trésor au pied d'un poirier. J'écoute ces simples histoires, indifférent d'abord, puis intéressé; car je rêve au plaisir que j'aurais à troquer mon dolman pour une blouse, et à courir les villages, comme le faisait mon brigadier.

A Dôle, mon peloton cantonne le long du Doubs, et je loge avec Terré chez une vieille amie de sa famille, Mlle Grappe, qui a laissé son appartement à notre disposition. Mille petits papiers indiquent en termes badins l'usage ou la place de chaque chose. Notre hôtesse érudite s'est même permis quelques calembours franco-latins. *Vide ceci*, étiquète une bouteille de vieux marc, et *Ave vous faim?* désigne une assiette de biscuits.

Dans l'après-midi, les chevaux de mon peloton vont boire à la rivière. Des enfants nous environnent. Une fillette explique à ses compagnes ébaubies que les soldats, en arrivant au service,

échangent leurs appellations habituelles contre des noms de guerre. « Ainsi, ajoute-t-elle gravement, papa, quand il était militaire, on ne l'appelait pas Pidancey. »

Oh! persistance des traditions populaires! Étrange ressouvenir des armées d'autrefois! Je remonte tout à coup au temps de Louis XV! Je pense au sergent Lajeunesse, le héros des hontes de Rosbach, que voulait faire anoblir Mme de Pompadour et dont l'histoire ingrate garde seulement le surnom. Mes petits dragons s'appellent Beau-Soleil, Francœur, Va-toujours, Comtois, Marseille, Lorraine, Alsace. Mais Louis XVI a remplacé Louis XV, la monarchie va finir, et des yeux je cherche celui qui sera Hoche ou Marceau.

Cependant mes chevaux désaltérés relèvent la tête et s'ébrouent; d'autres pelotons attendent derrière l'abreuvoir étroit; leurs chevaux regardent avidement la rivière, hennissent, s'impatientent en frappant du pied. Il faut partir. Lentement je remonte la berge : un siècle a passé.

Le soir, j'ai connu par expérience toute l'étendue d'un phénomène appelé par les sapeurs « foisonnement » et qui consiste dans l'accroissement de volume des terres remuées. Mes effets sortis

de ma cantine ont foisonné. Impossible de les y remettre. Il me faudra en dissimuler une partie dans un sac que mon ordonnance glissera en tapinois dans quelque coin du fourgon.

Biarne. — 13 septembre. — L'ennemi avait cantonné aux environs d'Auxonne, et il a fallu combattre ce matin. Dès la première pointe du jour, je suis parti en reconnaissance avec quelques cavaliers vers le mont Férit. D'abord, je prends la grande route; puis, comme des patrouilles ennemies se montrent, nous filons par un petit chemin et gagnons sur la hauteur un moulin ruiné qui me servira d'observatoire. Le poste est excellent, et, par surcroît, un vieux hangar tout en décrépitude prête à nos chevaux l'abri de sa toiture ébréchée. Je regarde, j'écoute, je scrute l'horizon sous la brume que le soleil dissipe. Pas le moindre uniforme en vue. Des paysans travaillent près de nous. Leur voix perce le silence. Là-bas, sur la route, passe un cabriolet rustique dont la ferraille gémit. Le cheval amble ou traquenarde, et ses sabots frappant la terre font un bruit tout décadencé. Des ouvriers italiens marchent en chantant, à la mode de leur pays.

Un simple calcul d'heures, de lieux, de distances me prouve que les colonnes ennemies ne sauraient apparaître encore et que je les verrai sûrement. Néanmoins, je m'impatiente et deviens tout anxieux, par crainte de m'être mépris.

Mais un escadron de hussards apparaît vers Biarne. Derrière lui, l'infanterie adverse débouche à l'orée des bois. Voilà tout un régiment. En hâte, j'envoie la nouvelle au colonel de Serlay. Le canon tonne. Des groupes se déploient et tirent lentement, puis plus vite. Toute la campagne, si calme tout à l'heure, s'anime et se pointille de rouge. Ma position devient périlleuse. Il faut fuir par un long détour pour rejoindre mon escadron. — A cheval! — Une sente creuse, qu'ombragent des ronces et resserrent des épines, nous mène dans un vallon étroit, animé par une source dont l'eau coule entre les racines d'un vieux peuplier tout couvert de gui.

Chaque herbe a une fleur, et chaque fleur une goutte de rosée. Mille papillons légers tournoient en agitant des ailes brunes barrées de jaune, bleues glacées de gris perle, fauves pointillées de noir, rouges cendrées d'or; puis, tout à coup, leur essaim s'élance vers un bouquet de mûres sauvages déjà

blettes, dont le jus s'épanche et la pourpre se ternit. Sur le sol apparaissent les traces de fers à cheval. Elle sont si fraîches qu'on distingue encore les gouttes d'eau sorties de la glaise moite sous une pression lourde et rapide. Pourtant, je ne vois rien et les bruits du combat me viennent comme un murmure indifférent. A la vraie guerre, sur les vrais champs de bataille, il y aura probablement aussi des vallons tranquilles, et il faudra un grand cœur à de simples cavaliers, batteurs d'estrade, pour se dérober à leur passagère protection. Le fantassin qui marche parmi ses camarades, le canonnier qui sert sa pièce, le cavalier que la charge emporte risquent un péril certain ; mais l'exemple des chefs, le coude à coude des camarades, l'élan de tous les excitent et les soutiennent. Leur bravoure sera grande sans doute, mais combien plus grande devra être celle du cavalier qui traverse seul la campagne pour recueillir ou rapporter un renseignement! En froide analyse, il ne court pas d'immenses dangers. Un homme bien monté est difficile à prendre et les balles l'atteignent rarement; mais chaque lisière boisée, chaque arbre touffu, chaque buisson, chaque fossé, chaque haie, chaque demeure peuvent lui devenir ennemis. Son péril

est fait d'incertitudes plus angoissantes que des réalités. S'il remplit tout son devoir, son unique récompense sera la satisfaction de ce devoir accompli; et si le cœur lui manque, s'il se dérobe à sa tâche, Dieu seul le saura.

Cependant, un de mes dragons qui se tient en vedette fait signe. Les hussards viennent. Détalons au galop. D'autres ennemis semblent prêts à nous couper la route. Prenons à travers champs. Un ruisselet se présente. Mes chevaux sautent franchement, ceux des hussards hésitent : nous sommes sauvés. Je ralentis l'allure et, retourné sur ma selle, je salue de la main nos adversaires dépités.

Mon escadron gîte à Biarne, pauvre village tout entouré de collines et de bois. Le temps a fait défaut pour préparer le cantonnement; mais les habitants n'ont pas logé de soldats depuis 1870 et mettraient volontiers les tables devant les portes pour nous héberger. Le fils d'un gros bonnet du pays sert comme cavalier au régiment. Bien qu'il soit chétif et d'apparence timide, le voilà tout à coup redressé. Il prend assurance, donne des ordres, indique les logements, quérit de l'avoine et gourmande l'instituteur trop lent à son gré.

Je demeure chez un paysan aux allures cha-

fouines. Il s'informe de ce que je gagne. Mes appointements modestes lui semblent une fortune, et, comparant son existence à la mienne, il ajoute avec envie : « Quel beau métier tout de même ! Si je m'étais engagé, je serais peut-être maintenant capitaine. C'est là que j'en gagnerais des mille et des cents ! »

Brans. — 24 septembre. — Je n'ai pas quitté mon escadron, dont le rôle s'est restreint à protéger une aile de l'infanterie, puis à se tenir en embuscade au coin d'un bois. Entre temps, nous avons été victimes d'une amusante ruse de guerre. Notre embuscade avoisinait le bourg d'Offlanges occupé par l'ennemi. Vers midi, « comme il faisait faim », nous chargeâmes un vieux bonhomme d'aller à la meilleure auberge nous chercher quelques victuailles. Bientôt après, un jeune paysan à l'air fûté revint porteur d'un panier bien garni. Nous voulons le payer, mais il fait le salut militaire et remet à mon capitaine une carte ainsi conçue : « Les hussards d'Offlanges offrent aux dragons du coin du bois une part de leur déjeuner, et les prient en revanche de ne pas traiter le porteur avec toutes les rigueurs de la guerre. »

Le paysan malin était un hussard travesti!

Nous cantonnons à Brans. Je devais loger à l'auberge, mais mon nom, vu sur une liste affichée devant l'école, a frappé le baron d'Alligny, possesseur du château, qui m'offre une chambre dans sa demeure déjà fort encombrée.

Il a servi naguère avec un de mes grands-oncles sous Charles X, me parle de ce temps-là comme d'hier ou d'avant-hier tout au plus, semble chercher sur mon visage quelque lointaine ressemblance et s'attriste, de même qu'à l'annonce d'une mauvaise nouvelle, en apprenant que mon grand-oncle est mort depuis bien des ans.

Lantenne et Vertière. — 15 septembre. — Les souvenirs de 1870 demeurent très présents dans ce pays, et il s'y ajoute par malheur l'idée de la toute-puissance et de l'omniscience des Allemands. Ce matin, je causais avec des paysans d'Étrabonne qui regardaient ma carte, curieux d'y trouver le nom de leur village. Comme je constatais l'omission très vénielle d'un infime ruisselet et en faisais la remarque, l'un d'eux se prit à dire d'un air capable : « Bien sûr qu'il est tout de même inscrit sur les cartes allemandes. On y voit toutes

les maisons avec les noms des propriétaires! »

Je n'ai rien compris aux opérations de la journée. Il a plu sans relâche et, le mauvais temps aidant, tout le monde s'est chamaillé sans but, sans raison, par seul désir de passer sur quelque autre sa méchante humeur. A l'auberge, dîner exécrable éclairé par un quinquet fumeux et des bougies fichées dans des bouteilles.

J'ai passé la nuit chez de braves paysans. Ils m'ont donné leur meilleur lit, détestable à mon gré, car je m'engloutissais parmi des plumes qui fleuraient la volaille et dont les tigelles pointues, traversant la toile, me piquaient à chaque mouvement.

Saint-Vit. — 16 septembre. — Marche en retraite classique par échelons, sans imprévu, sans incidents. L'opération se déroule très visible de tous, comme un schéma. Je cause avec mes cavaliers et leur explique ce que nous faisons. Tous comprennent et plusieurs m'étonnent par la justesse de leurs remarques, leur simple bon sens. Quelques jours de manœuvres en apprennent plus aux hommes que toutes les théories de quartier, tous les services en campagne indéfiniment répétés sur

les mêmes terrains, et dont la monotonie légendaire rappelle le dialogue si connu du général inspecteur et de la vedette :

— Êtes-vous bien ainsi?

— Oui, mon général.

— C'est vrai, mon ami, mais pourquoi? Expliquez-le-moi.

— Parce que je suis sur la pierre blanche!

Depuis des années on faisait le même service, et toute l'instruction se bornait à placer une vedette sur la pierre blanche, une autre sous le gros hêtre, une troisième près de la haie verte et la dernière au coin du bois.

Lorsque nous arrivons à Saint-Vit, la nuit tombe et les rougeurs qui vacillent au sommet de lointaines cheminées d'usine, semblent les feux de bivouacs ennemis.

Je suis hébergé chez le curé. Quand je rentre après dîner, il m'offre des liqueurs du pays : cassis de Dijon, génépi, amère gentiane, sans voir que je tombe de sommeil. Mes yeux se ferment comme naguère quand le marchand de sable avait passé, et je me dérobe au second verre pour gagner mon lit. Le bon curé se console en faisant boire mon ordonnance qui vient de souper avec sa servante.

La vieille femme a été conquise par les jolies manières du dragon et — sentiment maternel ou lointain ressouvenir — elle ne cesse d'en parler. De mon lit, à dix heures passées, je l'entends encore disant à son maître : « Ah! monsieur le curé! les soldats d'aujourd'hui ne sont plus comme ceux de jadis; il n'y a pas à les craindre. Celui-là est joli comme un enfant de chœur et mie plus déluré que nos demoiselles de la confrérie qui suivent la procession en robe blanche. »

Je veux bien le croire, tout en espérant pour l'honneur particulier des jeunes filles de Saint-Vit et l'honneur général de la confrérie qu'elles sont encore moins « délurées » que le joli dragon.

Audelange. — 17 septembre. — Mon escadron cantonne à Audelange, et tous les officiers logent chez l'aimable M. de Toytot.

Il est dimanche, nous avons repos. La revue finale est annoncée pour demain. Les dragons astiquent, bouchonnent, nettoient. Le colonel doit passer à quatre heures dans le cantonnement.

Mes hommes ont « fanatisé », tout est « fiscal ». Les mors reluisent et bleuissent comme de l'argent poli au brunissoir, les fourreaux de sabre brillent,

les casques étincellent. Dans chaque logement, les armes s'étalent en panoplies et en trophées. A trois heures quarante-cinq, je jette un dernier coup d'œil, et, très satisfait, je m'avance jusqu'à l'entrée de la petite rue où gîte mon peloton.

Le colonel arrive; il a l'air préoccupé :

— C'est ici votre peloton?

— Oui, mon colonel.

— Tout est propre?

— Oui, mon colonel.

— C'est bien, c'est très bien.

Et il passe rapidement. Par une malchance singulière, les supérieurs voient très souvent ce qu'on veut leur cacher et très rarement ce qu'on leur montre.

19 septembre. — Revue dans une grande plaine, entre Authume et Chatenois.

Les troupes arrivent et se forment dans la brume qui miroite au soleil, prête à se dissiper. Malgré les fanions indicateurs disposés à l'avance, le placement des corps semble un peu long. Les régiments avancent, reculent, oscillent, avant de s'arrêter tout à fait. Des gendarmes se hâtent

pesamment sur leurs gros chevaux inhabitués aux allures vives et font ranger les curieux.

Tout est prêt.

Bientôt un adjudant, placé en éclaireur au tournant d'une route, annonce la venue du général de Bouillé, qui va passer la revue. Les tambours battent, les clairons sonnent, les musiques jouent une marche rythmée par le bourdon des grosses caisses. Le temps s'est découvert, et un rayon de soleil nimbe le général au galop. Il salue, sourit, semble heureux de vivre, de commander. Mais je songe que la limite d'âge le talonne. C'est peut-être sa dernière revue. Bientôt il adressera aux troupes un ordre d'adieu. Les officiers lui offriront un punch, quelques-uns l'accompagneront à la gare, et tout sera dit.

Lui est riche et porte un grand nom; il retrouvera une vie large, une situation brillante, tandis que beaucoup de généraux réduits à une retraite minime tombent dans une demi-gêne que voile une complète obscurité. Encore je parle d'officiers favorisés par la chance! Mais les autres, ceux qui ont supporté le poids de la vie dans les grades subalternes, sans avoir pu connaître une heure de gloire ou d'autorité, que leur reste-t-il

en échange de leur jeunesse et de leur âge mûr donnés à la patrie?

Les troupes ont défilé. La revue est finie. Nous regagnons lentement Audelange. Demain, en une seule étape, nous retournerons à Gray.

Gray. — 19 septembre. — Ah! combien le retour m'a paru maussade! Les arbres ne se défeuillaient point encore, mais dans l'air fraîchissant flottait déjà quelque senteur charbonnée, dolente, annonciatrice de l'automne, dont mon âme triste s'imprégnait. Tandis que mes camarades étaient heureux de retrouver leur « home », la régularité calme de leur vie, moi j'avais les yeux gros de larmes, de même qu'un enfant dont les vacances s'achèvent; je pensais à la tristesse des retours à Saint-Cyr, le soir des dimanches passés à Paris. J'aurais voulu que l'étape fût sans terme et m'irritais contre mon cheval qui, sentant l'écurie proche, hennissait tout joyeux en chauvissant les oreilles.

CHAPITRE XIII

Mort du comte de Chambord. — Les officiers étrangers invités aux manœuvres de 1883. — En souvenir d'un jeune seigneur russe. — Le général de Wartensleben. — Besançon; la société bisontine; les Veil-Picard; le comte de Soultrait. — Le général et Mme Wolff. — Départ de Gray.

Le comte de Chambord mourut au mois d'août 1883. Sa mort fit moins d'impression dans le gros public et dans l'armée qu'on ne pourrait le croire. Les soldats ne savaient même plus qui ce pouvait être. On a prétendu qu'au déclin de sa vie, le prince, trouvant des enthousiasmes qu'avait ignorés sa jeunesse, ne demandait qu'à monter à cheval pour quelque aventure à peine supérieure aux échauffourées de Strasbourg et de Boulogne. Je ne sais si c'est vrai.

D'ailleurs, toute occasion favorable était passée.

On fit à Gray un service auquel j'assistai en civil, de même que plusieurs camarades, sans que personne y redît.

La même année, Gray fut choisi pour recevoir

les officiers de nationalités diverses, invités aux manœuvres des 7e et 8e corps par le gouvernement français. La position de la ville au centre des manœuvres, plutôt que les facilités de l'installation, en avait décidé. Mais ce devait être pour Gray un honneur en même temps qu'une distraction : tout le monde s'en occupa sous l'aimable direction du capitaine Leddet, et nous pûmes caser nos hôtes convenablement.

Il y avait alors à Gray une très vieille dame, petite et tremblotante, que l'on nommait Mme Dornier. Elle habitait au chevet de l'église une ancienne et belle maison héritée de ses parents, gens fort considérables du pays. J'allai lui demander si elle voudrait bien loger un de nos hôtes, et si elle avait quelque préférence de nationalité. Son visage s'anima, ses yeux brillèrent, et elle me répondit avec élan :

— Je voudrais bien loger un jeune seigneur russe!

On parlait d'amitié certaine, peut-être d'alliance entre la France et la Russie. Le désir de Mme Dornier me parut la marque d'un patriotisme averti. Mais, hésitante, émue, semblant revenir d'un rêve instantané, elle ajouta :

— Nous en avons déjà logé un en 1815.

Pour le coup, je la regardai, stupéfait, de même que si elle m'eût parlé de la prise de Gray sous Louis XIV. Cependant, elle n'hésitait plus et poursuivit d'abondance :

— Il souffrait de plusieurs blessures et resta longtemps à la maison, soigné par mes parents. J'étais enfant, mais je ne l'oublie pas. Je le vois encore très pâle sur son lit, puis essayant de faire quelques pas dans notre jardin. Si je logeais un officier russe, je croirais que c'est encore lui.

Je marquai chez Mme Dornier le logement du prince Troubetskoy. Il reçut un accueil admirable et, venu sur le déclin du siècle en ami, bénéficia des souvenirs laissés par un ennemi venu au commencement.

Le vieux général Dragomiroff, doyen des missions étrangères, descendit à la sous-préfecture. Tout le monde le regardait, et l'admiration populaire, ignorante de sa gloire, allait surtout à sa jovialité.

Nous avions installé les officiers allemands dans les hôtels de la ville plutôt que chez des particuliers, car les souvenirs laissés par les envahisseurs de 1870 ne valaient pas ceux du jeune sei-

gneur russe; bien loin de là. Par une fatalité singulière, le général de Wartensleben, chef de la mission allemande, était venu à Gray pendant la guerre franco-allemande, et, qui plus est, son logement se trouva marqué dans le même hôtel et dans la même chambre qu'il avait alors habités. L'aubergiste le reconnut et retrouva même une affiche très dure pour les Graylois signée de son nom. Il eut le tact de n'en rien dire sur le moment, évitant ainsi pour le général une avanie possible et pour nous une anxiété certaine.

Après les manœuvres, je partis pour Besançon, où les pelotons du régiment, relayés de trois en trois mois, fournissaient l'escorte du général commandant le 7e corps d'armée.

Je ne décrirai ni la ville ni ses environs fort pittoresques et fort connus. Quant à la société bisontine, elle était nombreuse, aristocratique et composée surtout de familles parlementaires ralliées à Louis XIV dès la conquête. La plupart possédaient encore de grands hôtels dans les vieux quartiers de la ville et de beaux châteaux en Franche-Comté. Je retrouve parmi mes souvenirs les noms des Terrier, des Pirey, des Suremain, des Lenoncourt, des Lisa-Châteaubrun, du comte d'Olonne

dont les fils ont acquis de la notoriété, l'un comme explorateur et l'autre comme musicien. Celui-ci, tout enfant, composait déjà comme un petit Mozart.

Les grands élégants du pays étaient des israélites, les Veil-Picard toujours en mal de piaffe et d'esbrouffe. On ne les voyait guère dans la vieille société, car leurs allures contrastaient fort avec celles des tranquilles Bisontins. Elles ne contrastaient pas moins avec celles de feu leur père, que chacun avait connu très simple malgré sa grosse fortune, très charitable pour tous et fort donnant aux églises. Sans accepter, naturellement, le Christ pour le Messie, il le tenait, dit-on, dans la plus haute estime et se confondait en regrets que les Juifs l'eussent crucifié.

Parmi le monde officiel, je retrouve seulement le nom du comte de Soultrait, receveur général. Il avait un bel état de maison, était curieux de toutes choses artistiques et littéraires, aimait les livres rares, les faïences, les bibelots anciens, et réalisait à merveille le type des hauts financiers d'autrefois.

Le général Wolff, mon chef, successeur immédiat du duc d'Aumale, avait trouvé en arrivant une situation rendue malaisée par les souvenirs

d'amabilité souveraine et de royale largesse laissés par son prédécesseur. Il s'en était bien tiré, sans imitation, concurrence ni impossible surenchère, et recevait agréablement avec simplicité. C'était d'ailleurs, en outre de ses qualités militaires, un habile homme. Comme on lui reprochait de négliger la république dans les discours qu'il prononçait à l'occasion avec un vrai talent d'orateur, il conclut l'un d'eux par une phrase sourde finie sur quelques mots lancés à grande volée et qui semblèrent à tous le cri de : « Vive la république! » L'enthousiasme déborda. Mais le lendemain, à la lecture, on vit que le discours finissait simplement par ces mots « ... et c'est à cela, messieurs, que nous emploierons toutes les forces vives de la république. »

Mme Wolff, avec ses cheveux très blancs, son teint rosé, son léger embonpoint, semblait une aimable aïeule en rupture de vertugadins et de robes à panier. Issue d'une famille aristocratique, elle avait épousé par inclination le capitaine Wolff, s'était dévouée pour lui et remplissait à ravir son rôle de générale. Nulle ne savait mieux qu'elle ménager le loup, la chèvre et le chou. La politique, du reste, troublait fort les relations mon-

daines, et aux motifs généraux de zizanie s'ajoutait, en Franche-Comté, la querelle du marquis de Moustiers, candidat républicain et heureux à je ne sais quelle élection, contre son concurrent réactionnaire, M. Estignard, autant qu'il m'en souvient. Craignant que ses soirées ne devinssent des champs clos, Mme Wolff se rabattait sur les grands dîners par séries concordantes. Son jour de réception seul demeurait critique; mais, attentive comme un capitaine au banc de quart, un veilleur sur la tour de guet, un pompier de service, elle savait fuir les écueils, discerner les premières lueurs de l'incendie, courir au feu et l'éteindre. En dehors des grosses alertes, elle se cantonnait dans son rôle de maîtresse de maison indulgente qui mouchette les moindres pointes et ouate la conversation générale de parfaite banalité.

A la fin de 1884, je fus nommé lieutenant au 3e chasseurs qui avait pour garnisons Abbeville et Amiens. Pendant la semaine qui précéda mon départ, je parcourus le quartier de cavalerie dans tous les sens, j'arpentai Gray, je chevauchai par la campagne, voulant tout revoir une dernière fois. Chaque chose évoquait un souvenir, et pour-

tant je n'avais passé que trois ans à Gray; mais, si les années de campagne comptent double pour la retraite, les premières années de garnison comptent triple dans la vie.

Le dernier jour, je fis appeler les hommes de mon peloton et dis adieu à chacun. Mon émotion était grande : pour un peu, j'aurais pleuré. Pauvres gens, modestes compagnons, amis obscurs vus pour la dernière fois! J'ai commandé d'autres soldats, je me suis attaché à eux comme à vous par la confraternité du devoir, lien mystérieux qui nous unit tous, amants du même idéal, serviteurs de la même patrie. Mais vous, mes dragons, vous avez incarné ma jeunesse, mon premier rêve d'officier. Avec vous, j'ai pour la première fois espéré que j'entendrais sonner la diane au bord du Rhin. Avec vous, au gré de mon imagination vagabonde, j'ai galopé en songe parmi les guérets d'Alsace. Avec vous, tantôt j'ai espéré des hasards étranges qui glorifient au delà de toute mesure le rôle d'un modeste officier; tantôt je me suis vu mourir tristement, abandonné dans un sillon de quelque obscur champ de bataille, et sur moi-même j'ai pleuré!

CHAPITRE XIV

Mon mariage. — Le 3e chasseurs. — Le colonel Magnan. — Mme Bazaine et la tireuse de cartes. — Départ du colonel Magnan. — Le colonel et Mme de Roquefeuil. — La société picarde. — Le comte Léon de Chassepot. — Le boulangisme. — Les adieux du comte de Paris, à Eu. — Les élections de 1889. — Entrée à l'École de guerre. — Nos professeurs. — Les colonels Maillard, Langlois, Niox et Thiroux. — Les commandants de Liedekerke, Cherfils, Bonnal et Picquart. — Le duc d'Orléans à Paris; son incarcération. — Loyalisme des officiers à l'égard du gouvernement républicain.

En janvier 1885, j'épousai Mlle de Mercy-Argenteau, fille unique du comte Karl de Mercy-Argenteau et arrière-petite-nièce du célèbre ambassadeur de Marie-Thérèse.

Les Argenteau, originaires du pays de Liège, avaient formé de très nombreuses branches. Toutes s'éteignirent avant le dix-neuvième siècle dans les Mérode, les Corsvarem, les Mercy, etc., sauf la branche des Argenteau d'Ochain, devenus Mercy-Argenteau-Chrisgnée, et plus simplement Mercy-Argenteau tout court, par une double adoption. Mon beau-père, veuf de Mlle de Choiseul-

Praslin, habitait généralement Ochain, en Belgique; mais sa fille avait fait de nombreux séjours à Paris chez une grand'tante, la baronne F. de Schickler.

J'allai après mon mariage rejoindre les escadrons d'Abbeville du 3e chasseurs (1). Le régiment semblait plus brillant que le 1er dragons, sans viser à l'élégance tapageuse qui distinguait alors certains régiments de cavalerie légère. Notre colonel, fils du maréchal Magnan, était l'homme le plus intelligent, le mieux doué, le plus charmeur que l'on pût voir. Il avait une extrême facilité de travail et, sans être orateur au sens précis du mot, il savait parler en public avec un mélange d'élan et d'onction particulier à lui seul. Sa femme, Mlle Haritoff, conservait toute sa grâce et toute sa beauté, si admirées naguère à la cour de Napoléon III. Elle recevait beaucoup, entourée de sa fille Vera, devenue plus tard la baronne Double de Saint-Lambert, et de ses trois fils.

Le colonel Magnan avait servi près du maréchal Bazaine, à Metz, et lui demeurait fidèle dans le

(1) Le 3e chasseurs avait alors deux escadrons actifs à Abbeville et deux à Amiens. Le colonel et le dépôt étaient à Abbeville.

malheur. Je me souviens même à ce sujet d'une curieuse anecdote qu'il se plaisait à raconter.

Après la guerre, au moment où l'opinion publique réclamait la mise en accusation du maréchal, Mme Bazaine se trouvait en Suisse avec Magnan. Elle voulut consulter une devineresse sur l'issue du procès et pria Magnan de l'accompagner. Il finit par céder fort à contre-cœur, et tous deux se rendirent chez la pythonisse, non sans que Mme Bazaine eût dissimulé sa figure sous un voile et sa taille sous un grand manteau. La femme disposa les tarots suivant les règles de son art, mais, après plusieurs passes, elle éconduisit la maréchale sans lui vouloir rien dire; car, de même que dans le trio de *Carmen*, la carte de la mort revenait fatalement sous ses doigts.

Le colonel Magnan devint général en 1889, et son départ fut un deuil dans le régiment. Quelques jours auparavant, il avait invité tous les sous-officiers chez lui pour ses adieux. Quand il eut parlé de la revanche comme on savait encore le faire à cette époque, Mme Magnan, radieuse de bonheur et de beauté, versa du champagne à ses hôtes modestes. Les sous-officiers le burent avec enthousiasme. A voir la scène, on eût dit Marie-

Antoinette au banquet du régiment de Flandre, ou Catherine II soulevant les régiments de la garde pour qu'il la proclamassent impératrice.

Hélas! un vent d'orage vint bientôt disperser la famille Magnan alors si heureuse, et la faux hâtive de la Mort frappa le père et le fils aîné.

Après un assez long intérim fait par le lieutenant-colonel Ozenne, le colonel de Roquefeuil vint prendre le commandement du 3e chasseurs. C'était un officier de haute valeur et de belle allure en même temps qu'un excellent homme et un grand chrétien. Mme de Roquefeuil le secondait en mille choses et semblait toujours prête à broder un étendard pour le régiment. Devenue veuve, elle consacre maintenant sa vie aux bonnes œuvres, et je sais qu'elle va presque chaque jour panser les cancéreuses de la rue de Lourmel. Un ancien cavalier du 3e chasseurs, pauvre et chargé de famille, demeurait ces temps derniers tout contre l'hôpital. Parfois, Mme de Roquefeuil, après avoir rempli sa tâche d'infirmière, s'arrêtait un moment chez lui en visite charitable, puis, émue de souvenirs, s'attardait un peu.

— Ça lui fait quelque chose à Mme la vicomtesse de soigner les cancéreuses, me disait un jour

l'ancien soldat. Elle est pâle en arrivant; mais moi je lui parle de mon colonel, du régiment, d'Abbeville; alors, ça la remonte pour rentrer chez elle.

Je suis sûr que l'homme ne se trompait pas!

Dans la société picarde, accueillante et nombreuse, je revois d'abord mes cousins de Chassepot de Pissy : le vieux marquis, ancien gentilhomme du comte de Chambord; son fils; son aimable belle-fille, née Clermont-Tonnerre; puis le comte et la comtesse Léon de Chassepot. Tous sont morts aujourd'hui, et une génération nouvelle les remplace. Le comte Léon de Chassepot, ancien officier démissionnaire en 1830, était un homme spirituel et fort particulier. Il avait été maire d'Amiens en 1867, à l'époque du terrible choléra, et l'était encore, je crois, en 1870. En tout cas, il se trouvait à l'hôtel de ville en posture de personnage, lorsqu'un tout jeune officier allemand, issu d'une grande famille française, le comte A. de T.....-P....., s'y présenta pour une question de service.

— Jeune homme, lui dit M. de Chassepot avec une superbe que n'eût point désavouée le président de Harlay apostrophant le duc de Guise, jeune homme, ne vous semble-t-il rien de votre présence

ici? Il vous siérait mieux de sortir par la ville, car vous y trouveriez une place qui porte votre nom.

Et, variant sur ce thème, M. de Chassepot fit entendre au comte de T.....-P..... les plus pénibles vérités.

Un jour, à propos de quelque affaire, le général Lewal dit assez gauchement à M. de Chassepot :

— Savez-vous lire notre carte d'état-major?

— Si je sais la lire?... Je l'ai faite, repartit péremptoirement l'ancien officier, qui avait collaboré jadis aux débuts de ce grand travail.

Je revois encore près d'Amiens, à Cagny, M. et Mme de Latapie, morts tous deux; plus loin, au château d'Avelesges, M. et Mme des Varennes et leur fille Jeanne qui allait devenir la comtesse Philippe de Beaumont : de cette famille, Mme de Beaumont reste seule aujourd'hui!

Mais arrêtons-nous, car je semble tourner les feuillets d'un registre obituaire.

Le boulangisme, qui remua la France et enthousiasma une partie de l'armée, fit peu ou point d'adeptes au 3e chasseurs. Les officiers, appartenant pour la plupart à des familles attachées aux anciens partis, n'en étaient pas encore à ce dégoût qui ferait accepter toute solution pour jeter

bas un gouvernement odieux. Quant aux sous-officiers et aux soldats, ils ne parlaient guère politique. Ceux du pays demeuraient cordialement attachés au souvenir du comte de Paris, très aimé dans la région avoisinant Eu et dont l'exil avait fait une impression profonde, même parmi les républicains. Une foule énorme était allée saluer le prince lors de son départ, et je me souviens que notre cafetier d'Abbeville, républicain notoire, revint d'Eu en tenant sur son cœur une rose que la comtesse de Paris avait frôlée au moment des adieux.

En septembre 1889, lorsque les premiers résultats des élections législatives firent espérer un succès des conservateurs, mon escadron revenant des manœuvres cantonnait dans un village entre Abbeville et Eu. L'enthousiasme fut extrême, et bientôt un bruit mystérieux commença de se propager. Le comte de Paris allait débarquer au Tréport la nuit même, et l'escadron était commandé pour le recevoir. Beaucoup y crurent, les uns par simplicité, les autres par désir; et, bien des mois après, certains soldats parlaient encore à mi-voix de cette affaire, persuadés qu'il y avait eu là plus et mieux qu'un simple bruit. Ai-je besoin d'ajouter

qu'ils se trompaient? Et d'ailleurs le comte de Paris ne semblait guère fait pour de pareilles aventures. Malgré sa taille haute et très noble, sa grande intelligence, son brillant courage si vanté pendant la guerre de Sécession, il avait l'aspect terne, les manières réservées, l'abord très courtois mais un peu décevant. Il parlait poliment, lentement, froidement, avec une connaissance étendue des situations électorales de chaque province et une espérance peu communicative dans sa politique aidée par la grâce de Dieu. Il n'avait ni la roublardise d'Henri IV et de Louis XVIII, ni la grande foi du comte de Chambord, mais la demi-tristesse d'un lévite plus fidèle que croyant.

Entre temps, j'avais été reçu à l'École de guerre, après m'y être préparé sous l'aimable égide du capitaine d'état-major Arrivet.

De mes examens écrits passés à Amiens je me souviens surtout qu'ils durèrent longtemps et me donnèrent une affreuse migraine.

Quant aux examens oraux, ils se passent à Paris, devant des aréopages de généraux très solennels qui revoient ainsi des connaissances oubliées. Leur rôle ordinaire se borne à sanctionner les appréciations des professeurs de l'École chargés des inter-

rogations, et parfois à tendre une perche plus secourable qu'adroite aux candidats qui s'enlizent.

Très appréciée et très dépréciée au début, l'École de guerre avait peu à peu conquis une place brillante parmi nos institutions militaires; et, si quelques-uns battaient toujours en brèche ses superstructures, nul ne minait plus ses fondations. On n'y distribue point en tablettes la panacée de victoire, mais tous les officiers qui en sortent ont travaillé à un âge où les efforts d'intelligence et même de simple mémoire semblent particulièrement méritoires et fructueux. A l'École, ils se sont imprégnés d'une même doctrine et l'enseignement général a créé parmi eux des courants d'idées communes, des analogies de jugement, des similitudes d'expressions nécessaires pour la bonne conduite des grandes unités. En outre, les officiers des différentes armes ont appris dans une vie commune à se connaître, à s'apprécier, à s'aimer. C'est là que j'ai trouvé mes meilleurs camarades, mes plus chers amis, et l'émotion me gagne en y pensant. Si d'aventure ces pages leur tombent sous les yeux, qu'ils se remémorent nos années d'École de guerre déjà lointaines, les promenades, les voyages où nous devisions joyeusement, hommes

faits tout rajeunis par la vie scolaire, et qu'ils sachent aussi que mon âme reste avec eux.

Le général de Dionne, commandant de l'École, était un homme aimable, bienveillant, d'apparence fine et sceptique. Il se montrait peu et parlait encore moins.

Parmi nos maîtres, les plus marquants étaient le colonel Maillard, professeur d'art militaire, le colonel Langlois, professeur d'artillerie, et le colonel Niox, professeur de géographie.

Le colonel Maillard avait la tournure épaisse, la démarche lourde, l'extérieur commun, une figure forte, ingrate, lentilleuse, éclairée par des yeux hautement intelligents, mais louches à en paraître distors. Ils lui réservaient, au dire des mauvais plaisants, le privilège de pouvoir surveiller sans tourner la tête une attaque simultanée de front et de flanc.

Sa parole sourde, sans éloquence ni agrément, était autoritaire, limpide, méthodique, et il savait mettre en relief sous une forme saisissante certaines idées essentielles, certaines « directives », que ses prédécesseurs, sans les méconnaître, avaient embrumées de considérations adventices. Son grand mérite était d'avoir si bien élucidé

quelques principes fondamentaux de la guerre moderne qu'en les entendant énoncer par lui tout le monde pensait : « J'en aurais dit autant! » Et nul cependant n'avait su le dire aussi nettement avant lui. Par contre, il se pliait mal aux circonstances, manquait d'à-propos sur le terrain, et une certaine vulgarité de culture première le rendait tellement sensible aux compliments qu'il agréait comme pur encens de l'Inde les plus grossiers benjoins. Nous le savions et tirions avantage de ce petit travers sans que jamais il s'en doutât. En résumé, le colonel Maillard était plus professeur que chef, plus pédagogue que conférencier, plus homme de cabinet qu'homme d'action, plus apte à former des élèves de sa doctrine que des disciples de sa pensée, mieux fait pour préparer de futurs généraux que pour exercer lui-même de grands commandements.

Tout à l'opposé, le colonel Langlois, grand, maigre, sec, désinvolte, semblant toujours courir à la victoire ou à la mort avec des bottes de sept lieues, se montrait plus remueur d'idées que débiteur de principes, plus homme d'action et de cœur qu'homme de bureau, plus chef que professeur, mais chef parlant avec une vive facilité, une science lumineuse, une conviction communicative, un pa-

triotisme ardent, et se haussant jusqu'à l'éloquence parfois. Il s'intéressait fort à ses élèves, leur inspirait confiance et, toujours prêt à supporter une objection, même une discussion courtoise, savait tirer de chacun le meilleur parti. Je crois qu'il a laissé parmi eux plus de traces de sa personnalité même que de son enseignement, et mieux éveillé leurs libres intelligences qu'imbu leurs esprits de sa doctrine.

Quant au colonel Niox, il était aimé de tous pour son abord sympathique, son âme haute, son cœur chaud, son esprit fin. Ses nombreux ouvrages géographiques, sa grande réputation qui avait franchi depuis longtemps les murs de l'École, sa connaissance parfaite de la politique mondiale, son usage de la parole devant des auditoires très divers lui donnaient une place à part dans le cénacle de nos professeurs. Il faisait son cours avec un charme prenant, une érudition élégante, un sentiment profond, et même de véritables envolées oratoires malgré qu'il semblât toujours causer dans un salon. Niox est le seul professeur que j'aie vu achever sa leçon et même la prolonger au delà de l'heure réglementaire, sans que le silence d'abord attentif devînt frémissant et que tous les yeux se tournas-

sent vers la pendule. Très différent de Maillard, il raillait agréablement sa solennité sentencieuse qui ramenait les causes de chaque victoire comme de chaque défaite à l'observance ou à l'oubli de certains principes, sans jamais tenir compte du rôle immense joué par la fortune dans la destinée des humains.

Parmi les autres professeurs moins en vue, je citerai le colonel Thiroux, chargé du cours d'histoire militaire, les commandants de Liedekerke et Cherfils qui faisaient le cours de cavalerie, le commandant Bonnal et le commandant Picquart.

Le colonel Thiroux était surtout remarquable lors des visites de champs de bataille. Il rappelait chaque phase de la lutte avec tant de simplicité, de clarté, de minutie dans les détails et en même temps d'émotion, qu'il semblait y avoir pris part, et atteignait ainsi sans recherche ni artifice une puissance d'évocation singulière.

Fort appréciés tous deux mais infiniment dissemblables, le commandant Bonnal et le commandant Picquart ont eu des sorts bien différents.

Le commandant Bonnal, sous-directeur des études, faisait avec un débit inégal et un accent rocailleux des conférences très intéressantes, très

substantielles, d'une grande puissance déductive et d'une belle philosophie, mais abstruses, touffues, compliquées de raisonnements métaphysiques. Néanmoins on sentait en lui une supériorité conquérant sa maîtrise et, bien qu'une gangue de brusquerie le fît un peu craindre, l'opinion générale lui demeurait très favorable dans le présage de hautes destinées.

Le commandant Picquart, professeur de topographie, semblait l'antithèse vivante du commandant Bonnal. Sa science aimable et modeste, affinée par un goût artistique subtil, son humeur accorte, son urbanité mitigée de scepticisme discret, son désir constant d'obliger le rendaient sympathique à tous et semblaient lui promettre une carrière calme, brillante, heureuse avec uniformité. On lui prêtait en politique et en religion des opinions extrêmement avancées, — certains disaient alors abracadabrantes, — mais il n'en parlait jamais et, l'eût-il fait, son usage de bien dire les auraient atténuées, adoucies, rendues, sinon acceptables, du moins entendables pour tous sans émoi.

On sait comment Picquart est devenu général et ministre de la guerre après les plus étonnantes alternatives, et aussi comment Bonnal, arrêté

dans sa carrière au grade de brigadier, exerce maintenant par sa plume une influence qu'il semblait devoir exercer par son commandement.

C'est pendant mon séjour à l'École de guerre que le duc d'Orléans eut la crânerie de venir réclamer son inscription sur les listes du recrutement parisien. Ce geste, que ses amis tenaient à honneur et ses adversaires à dérision, occupa la France entière. Le prince conquit un jour de grande popularité que les circonstances laissèrent sans lendemain, mais dont le souvenir durable jette un reflet sur son nom.

Après l'incarcération du royal conscrit dans les vieilles tours de la Conciergerie, beaucoup de fidèles allèrent longer le quai aux Fleurs, devant l'étroite fenêtre d'où Philippe de France pouvait apercevoir un petit morceau de Paris. Je me souviens que j'y passai moi-même, à cheval et en uniforme. Vis-je le prince? en fus-je vu? Je l'ignore, car le sol glissait atrocement et le souci de ne point choir absorbait toute mon attention.

Nous ne faisions cependant pas de politique à l'École de guerre. Si quelques officiers et moi-même demeurions attachés aux anciens partis, c'était par tradition familiale, souvenir, habitude,

plutôt que par conviction raisonnée. Le sentiment général à l'égard de la République était à cette époque un loyalisme sans arrière-pensée, sinon sans regrets, et il aurait suffi de ne pas heurter les croyances religieuses de la plupart des officiers pour transformer peu à peu ce loyalisme en fidèle attachement.

CHAPITRE XV

Je suis employé à l'état-major de la 1re division de cavalerie. — Le général Baillod. — Le général Saussier. — Le prince Ferdinand de Bulgarie. — L'exposition de Philippopoli. — Stambouloff.

En quittant l'École de guerre, j'allai faire avec ma femme un long voyage en Orient, tristement interrompu par la mort de mon beau-père. J'ai déjà raconté ce voyage (1) et n'y reviendrai pas.

De retour à Paris, j'entrai comme stagiaire à l'état-major de la première division de cavalerie, dont les bureaux occupaient quelques pièces de l'École militaire.

Le général Baillod commandait la division. Au physique il se serait apparié le mieux du monde avec le colonel Langlois, mais ce n'est certainement pas lui qui aurait dirigé l'attelage. Par ailleurs on le réputait excellent homme, plein d'honneur, de loyalisme, de bonté, criant comme un

(1) Dans : *De Goritz à Sofia.*

aigle et galopant à tombeau ouvert. Tout le monde l'a vu, depuis sa retraite, arpentant les concours hippiques de pas colossaux et affairés. Cette allure surprenante désespérait naguère les officiers appelés à le suivre, surtout un officier supérieur qui souffrait toujours d'oignons comprimés par des bottes trop étroites et, suivant le dire des sous-lieutenants, « harpait comme une poule atteinte d'éparvins secs ».

Au gouvernement de Paris, le général Saussier arborait son panache de généralissime. En dépit d'un embonpoint croissant et mou, de traits tombants, d'un teint blême et cireux, d'une démarche lourde, il conservait un air d'autorité, je dirai presque d'omnipotence, auquel nul autre général ne put atteindre après lui. Dans le service d'ensemble, il se montrait affable et courtois pour les jeunes officiers, avec des manières nobles qu'un grand seigneur n'eût point désavouées. Néanmoins son prestige et le respect presque superstitieux des fonctions immenses qui lui seraient incombées en cas de guerre, le faisaient craindre plus encore qu'on ne saurait l'imaginer. Un jour il vint à l'École militaire (au quartier des cuirassiers), seul et en civil, pour demander une adresse ou quelque

renseignement analogue. A l'aspect du généralissime le sous-officier de garde devint stupide, et tous les gradés qui rôdaient dans les cours s'enfuirent, chacun voulant chercher l'abri d'un plus galonné que soi.

Depuis lors nous avons eu d'autres généralissimes moins prestigieux, et l'on s'est blasé sur leur majesté.

On prétend que le général Saussier, si calme en apparence, se montrait parfois nerveux avec les officiers de son entourage immédiat, et que son cœur demeurait toujours jeune en dépit des ans. J'ignore la vérité sur ces deux points.

J'avais trouvé si bon accueil à la cour de Sofia pendant mon voyage d'Orient, que je ne pus résister au désir d'aller voir, en juillet 1892, l'exposition organisée par le gouvernement bulgare à Philippopoli.

Après des luttes rappelant, avec moins d'élégance mais tout autant de cruelle âpreté, les dissensions fameuses des républiques italiennes, la Bulgarie trouvait enfin un calme relatif sous la souveraineté habile du prince Ferdinand de Cobourg et le ministère dur, violent, sauvage, sans merci ni

pardon, mais ardemment patriote du fameux Stambouloff.

Le prince semblait hors des premières traverses et l'avenir lui souriait. Après avoir traité son entreprise d'équipée, les gouvernements d'Europe s'étonnaient de lui voir l'âme d'un roi, l'audace d'un coureur d'aventures, la finesse d'un vieux routier de politique et de diplomatie. Sans le reconnaître encore comme souverain légitime, ils comptaient avec lui. Certains lui marquaient de l'amitié, d'autres de la haine, nul de l'indifférence. Quant au prince, confiant sans défaillance dans l'avenir, il se prenait chaque jour d'une affection meilleure pour ceux qui l'avaient choisi comme maître, et cette union profonde du souverain et du peuple était pour la Bulgarie un gage d'avenir plus sûr que tous les traités.

Comme symbole d'apaisement, gage d'intentions pacifiques, signe d'espérance, le gouvernement avait organisé une exposition modestement universelle à Philippopoli.

Sur la route monotone de Paris à Constantinople, on éprouve en descendant vers Philippopoli après le haut seuil de Vakarel l'impression très nette d'un pays nouveau. C'est l'Orient qui

commence, avec sa lumière crue, ses couleurs criardes, ses blancs minarets, son bruit discordant où l'orgue de Barbarie se mêle à la guzla, son odeur spéciale de friture et d'eau de rose.

La ville s'élève dans une plaine fertile, au sommet d'une immense dépression triangulaire qui s'épanouit vers la mer de l'Archipel et la mer Noire, entre le Rhodope et les Balkans. Sept mamelons rocheux, sortis de terre comme des clous à l'envers d'une cloison trop mince, semblent avoir commandé son emplacement. Dès les premiers temps, avant l'histoire, avant même la légende, ces éminences servirent de refuge aux habitants de la plaine et l'on trouve sur leurs escarpements la trace de tous les maîtres du pays. Tour à tour les Macédoniens, les Bessiens, les Odryses, les Romains, les Goths, les Huns, les Bulgares, les Byzantins, les Croisés d'Occident, les Turcs possédèrent Philippopoli. Après la guerre turco-russe, la ville aux sept rochers devint la capitale de la Roumélie orientale organisée en province autonome sous la suzeraineté de la Porte. Mais bientôt, sacrifiant sa prééminence aux aspirations nationales des Rouméliotes, elle chassa son vice-roi venu de Constantinople et, par

l'union consommée des Rouméliotes aux Bulgares, descendit au rang de simple chef-lieu provincial. Mais, tandis que Sofia, la ville triste et froide bâtie sur un immense plateau dénudé, restait la capitale officielle, Philippopoli devenait la métropole intellectuelle, le grand centre commercial, le plus riant séjour, la cité par excellence de la Bulgarie. Nulle muraille ne l'enserre et ses maisons pittoresques s'élèvent parmi de beaux jardins ou s'accrochent aux étroits ressauts des pentes rocheuses. Une promenade paisible et fréquentée s'enroule autour du plus haut mamelon, le Bounardjick-Tépé, d'où les guetteurs virent tant de fois poindre l'ennemi.

Je mentirais en disant que l'exposition se pouvait comparer aux foires gigantesques qui infestent Paris tous les dix ans, car son emplacement surpassait à peine l'aire du parc Monceau. Mais elle était charmante, originale et fort curieuse dans son imprévu. Les visiteurs y admiraient de pittoresques galeries et de jolis pavillons faits avec les beaux bois que produisent les Balkans et qu'ouvragent si bien les charpentiers indigènes, deux lacs, une grotte sous une cascade, un jet d'eau alimenté par les sources pures du Rhodope que des

aqueducs renouvelés de la domination romaine amenaient à la ville depuis peu.

Un jardinier savoyard, ancien serviteur des pachas rouméliotes, avait planté le jardin ambiant d'une façon charmante parmi d'anciennes rizières au sol humide et fécond. D'énormes ricins palmés de vert ou de pourpre aspiraient à devenir des arbres, et d'invisibles treillages portaient à des hauteurs inattendues la floraison chatoyante des volubilis.

Près de la porte principale, deux blocs dorés, représentant la valeur annuelle des importations et des exportations du pays, montraient aux Bulgares combien il leur fallait travailler encore pour équilibrer la balance de leur commerce avec l'étranger.

Les Austro-Hongrois avaient exposé des meubles sans grâce de Budapest ou de Vienne; les Anglais et les Américains, des machines agricoles; les Turcs, des gazes, des soies, des bijoux ornés de charmants rubis étoilés qui semblent des grains de radium enrobés dans des gouttes de vin. Tout le monde admirait la monture de ces bijoux de pur goût oriental, sans soupçonner que la plupart se fabriquent à la grosse, rue Saint-Denis ou rue Turbigo.

Mais, naturellement, on s'attardait surtout à regarder les produits du pays bulgare, encore si neuf et si mal connu. Vidin avait envoyé des bijoux en filigrane d'argent, et de lourdes parures rehaussées d'émail comme celles des anciennes impératrices de Bulgarie; Roustchouk, des vases d'argile noire incrustée d'argent; Gabrovo, Sevlievo, Travna, des draps et des lainages; Varna, Plewna, la ferme-école de Sadowo, des vins blancs déjà renommés; Kezanlik, la précieuse essence de rose qui vaut son poids d'or. De-ci de-là provenaient des objets de bois aux formes originales; des tapis faits de petits carrés de toile bizarrement brodés, puis rapetassés les uns aux autres dans un ensemble harmonieux; des gazes jaunes ou blanches, vierges de teintures et pékinées de bandes plus épaisses, où des arabesques rouges flamboyaient; enfin, des eaux-de-vie de prune et des confitures de cornouille.

Comme le mauvais goût garde sous tous les cieux des droits imprescriptibles, les bustes en savon du prince et de M. Stambouloff servaient de réclame à un parfumeur, et un marchand de tapis avait tendu en belle place parmi de jolis tissus orientaux une horrible carpette profilant des dromadaires sur un ciel très bleu.

Chaque jour des paysans venus de tous les cantons de la principauté arrivaient à Philippopoli sous la conduite de leurs popes et de leurs maires, qui en chemin de fer, qui en voiture, qui à cheval ou à pied. D'abord, ils s'arrêtaient devant la villa du prince pour lui présenter des vœux. Le souverain répondait en bulgare à leurs compliments, et c'était plaisir de les voir tout heureux de l'entendre s'exprimer ainsi. Parfois la princesse Clémentine d'Orléans, veuve du duc Auguste de Saxe-Cobourg et mère du prince, accompagnait son fils et l'écoutait, ou plutôt, car elle était fort sourde, le regardait parler avec une admirative affection. Ensuite les visiteurs parcouraient l'exposition, et leurs âmes naïves, leurs yeux éblouis accordaient aux moindres choses des admirations ou des étonnements.

La nuit venue, l'exposition s'embrasait de feux de Bengale; mille fusées sillonnaient l'air de lumineuses paraboles; le bassin semblait un lac, la grotte une caverne, le jet d'eau un jet d'argent. Dans tous les restaurants, dans toutes les guinguettes éclataient de bizarres musiques dominées tantôt par une plaintive mélopée orientale, tantôt par la fanfare cuivrée des orchestrions. Les pay-

sans dansaient l'interminable serpentine du choro national et les citadins s'essayaient à valser.

Un soir le prince voulut bien m'inviter à dîner dans le jardin de l'ancien konak turc, au bord de la Maritza. La nuit était sans lune mais claire par les étoiles. Le suave parfum des violettes écloses en tardiveté, la senteur pure des lis, l'arome citronné des gardénias, l'encens capiteux des tubéreuses embaumaient la brise lourde et chaude, balancée doucement comme l'air d'un éventail. Des musiciens venus de Roumanie jouaient sur des flûtes très longues un vieil air guttural et tressaillant. Lorsqu'ils se taisaient, le cri des muezzins aux balcons des antiques minarets, les bruits éloignés de la ville en fête, le murmure du vent parmi les saules de la rive, le clapotis de l'eau rapide brisée par les piles d'un pont, le frissonnement des cigales, le bourdonnement des mouches, le frou-frou des scarabées au vol lourd attirés par les lumières de la table, la plainte monotone et lente des crapauds se fondaient en un murmure arpégé très doux, tel celui que lamentent les instruments à cordes au troisième acte d'*Aïda* pour bercer l'impatience de l'esclave éthiopienne, attendant au bord du Nil Rhadamès son fiancé.

Dans ce cadre d'Orient, il était singulier d'entendre le prince Ferdinand rappeler mille souvenirs de Paris et la princesse Clémentine parler de la cour de France; mais il était plus singulier encore de penser que le vieux palais turc appartenait au prince, qu'il s'y trouvait chez lui, en possesseur et en maître. A le voir ainsi, la pensée lointaine se reportait au temps des croisades, alors qu'un duc venu de Flandre régnait sur Philippopoli par investiture de l'empereur Baudouin.

Un autre jour, le prince alla déjeuner au restaurant de l'exposition. Les Bulgares naïfs s'empressaient autour de lui et l'admiraient bouche bée, de même que jadis les Parisiens venus à Versailles pour voir manger Louis XIV. Mais à l'attrait du spectacle se joignait pour les Bulgares une curiosité très forte de discerner les plats servis sur la table souveraine, et un étonnement profond de la manière dont le prince et ses convives mangeaient.

Pendant l'exposition, la politique chômait, du moins en apparence, bien que le mécontentement contre Stambouloff allât chaque jour grandissant. C'était un homme étrange, à la face plate et dure, au nez court, aux pommettes épaisses, dont le type sauvage évoquait les premiers Bulgares, com-

pagnons effroyables des Vendes et des Huns. Jusqu'à quelque vingt-cinq ans, il avait hésité s'il deviendrait honnête homme ou brigand, et bien qu'il eût, à son dire et à la vérité, choisi la première alternative, la seconde lui aurait, semble-t-il, également convenu. Mais il ne faut pas oublier que Stambouloff avait assumé le pouvoir au milieu d'embarras prodigieux et que les Bulgares, soumis depuis quatre siècles au joug ottoman, ne concevaient encore d'autre état social que l'extrême licence ou la plus dure tyrannie.

Les gens de la cour reprochaient au premier ministre son défaut de culture, ses brigues particulières, son autoritarisme, sa violence, son désir de s'arroger des droits et des honneurs souverains; le peuple haïssait son implacable dureté; tous avaient en horreur son système de suspicion, de délation, d'espionnage. Tandis que le prince et sa mère passaient dans les villes sans escorte, d'extrêmes précautions assuraient continuellement la sauvegarde du ministre tout-puissant. Il ne sortait point sans qu'une véritable horde de cosaques entourât sa voiture. L'idée que Stambouloff finirait tragiquement lorsque ces précautions deviendraient moindres était ancrée partout. Les paysans

contaient même qu'il tenait toujours préparés un attelage dans son écurie, une locomotive dans la gare de Sofia, pour l'emporter à la frontière serbe le jour qu'il perdrait le pouvoir. Le fait était inexact en soi, mais sa créance générale indiquait une situation vraie.

En ces temps soupçonneux, on examinait avec grande attention les gens qui entraient en Bulgarie, et plus d'attention encore ceux qui en sortaient, par crainte de voir certains proscrits éluder en fuyant la vindicte de Stambouloff. Un jour que je quittais Sofia pour regagner la France avec un domestique de forte carrure dont mon passeport indiquait la présence sans en donner le signalement, l'employé de la police douanière qui visitait le train me dit avec un air futé :

— Vous êtes en règle, monsieur, mais — et il prenait l'air de plus en plus futé — celui qui vous accompagne n'est pas un domestique.

— Et pourquoi donc? fis-je, stupéfait.

— Monsieur, on ne saurait m'y prendre : il est trop gros pour cela.

Cependant le serviteur qui suivait ordinairement la voiture du prince Ferdinand, en costume macédonien, était encore plus gros, car son as-

sise énorme débordait le siège et écrasait la lanterne!

Mais cette ampleur admirée des Bulgares leur semblait probablement un privilège réservé aux gens des souverains.

CHAPITRE XVI

Nouveau voyage dans les Balkans. — Belgrade. — M. et Mme Blajo Petrowitch. — Anecdotes diverses sur les princes Miloch et Michel de Serbie, le roi Milan, la reine Nathalie. — Varna et le château princier d'Euxinograd. — La princesse Marie-Louise de Bulgarie. — La princesse Clémentine d'Orléans. — Plewna. — La passe de Chipka. — La vallée des roses et Kézanlick. — Le fabricant d'essence de rose Papazoglo. — Issar-banya. — Retour en France par Gratz. — Mort du prince Alexandre de Battenberg.

L'année suivante, en 1893, je fis au commencement de l'automne un nouveau voyage en Bulgarie, dont l'étape préparatoire fut Belgrade.

De même que certains fils de familles illustres déchues de la grandeur ancestrale semblent moindres encore lorsqu'on repasse les gloires de leurs aïeux, Belgrade, la ville antique au nom très célèbre, la cité longuement disputée, héroïquement défendue, glorieusement conquise, la forteresse superbe nommée par les Turcs : *Porte de la guerre sainte*, me sembla d'autant plus déplaisante et mesquine que j'en avais mieux attendu.

C'est un gros bourg vulgaire aux rues mal pavées. Seule la citadelle garde belle apparence, malgré ses murailles effritées, ses poternes croulantes, ses sentinelles aux allures paresseuses, aux vêtements défraîchis, qui n'ont ni la tenue correcte de nos soldats ni le débraillé superbe des soldats turcs, sauvages et magnifiques sous leurs haillons comme s'ils revenaient d'une grande guerre. Au sud s'étend l'esplanade de Kalimegdan d'où la vue, franchissant les eaux réunies du Danube et de la Save, plane sur d'immenses pâtures coupées d'étroites saulaies. Parmi les herbes hautes on devine, sous l'apparence de légers flocons blancs, des moutons paisibles, et, sous l'apparence de puces, des cochons bruns demi-sauvages qui bondissent à l'appel du porcher. Aujourd'hui Kalimegdan sert de promenade. On voit passer de jolies dames le long du parapet sur lequel jadis, au temps des guerres sans merci et des effroyables représailles, les Hongrois, maîtres de l'autre rive, aperçurent tant de fois les corps pantelants de chrétiens suppliciés.

Le palais royal est une bâtisse lourde, très ornée, très décorée, où des cariatides grecques baissent les yeux sous le regard indiscret d'amours Louis XV.

La façade rappelle un peu celle de l'Opéra de Paris. Quant à l'intérieur, il me parut arrangé avec un luxe impersonnel de casino ou d'hôtel suisse. Dans les salons, la galerie, le hall central, s'alignait un mobilier cossu et clinquant, premier choix du Bon Marché ou du Louvre, sans qu'un seul objet de valeur indiscutable en rompît la banalité. Dans la bibliothèque je vis, posés sur un meuble comme s'ils venaient d'être lus, un traité d'équitation du baron de Vaux, quelques romans français et les Maximes de guerre du général Pierron.

J'avais connu en 1892, à Cettigné, M. Blajo Petrowitch, cousin du prince de Monténégro, qui avait épousé une nièce de la princesse. Malgré ces parentés, les Blajo Petrowitch étaient médiocrement en cour, et je ne fus pas autrement surpris de les trouver installés à Belgrade. Ils y connaissaient tout le monde et semblaient intarissables sur l'histoire et les histoires du pays.

Parmi les anecdotes qu'ils me contèrent, je transcris les plus intéressantes au courant de la plume et sans liaison.

— Le premier prince de Serbie, Miloch Obrenovitch, donnait en voyage de très minces pourboires tandis que son fils Michel avait toujours la

main ouverte. Comme on s'en étonnait, le vieux Miloch riposta : « Mais c'est tout simple! Michel n'est-il pas le fils d'un prince tandis que je suis, moi, le fils d'un gardeur de pourceaux? »

— Le futur roi Milan se trouvait à Paris, au lycée, quand l'assassinat de son oncle Michel le fit prince souverain. Un télégramme arrive. On l'appelle, il quitte la classe. En même temps entre le proviseur pour lire un classement où Milan est dernier. Le pédagogue donne les places puis, semblant continuer sa lecture, ajoute en manière de correctif : « Mais si Obrenovitch tient ici la dernière place, il paraît qu'il est maintenant le premier chez lui, car son oncle vient de mourir en lui laissant la couronne. »

— La reine Nathalie avait coutume de gémir — non sans motifs d'ailleurs — sur les tristesses de son ménage et s'étonnait que les femmes serbes ne fussent point empressées à la plaindre : « Eh! mon Dieu! calmez-vous, finit par lui dire une vieille parente grondeuse des Obrenovitch. Votre mari vous bat, vous trompe, se grise, mais vous avez un fils, vous êtes belle et vous êtes reine. Tous nos maris ne valent guère mieux que le vôtre, plusieurs d'entre nous n'ont pas d'enfants, beau-

coup ne sont pas belles, aucune n'est reine. Cependant nous allons sans rien dire et, pour ne pas trop voir, savons mettre nos mains sur nos visages et regarder seulement entre nos doigts. »

Le jeune roi Alexandre passait pour aimable, simple, économe. Il voyageait beaucoup dans le pays, ne buvait pas, ne jouait pas, fumait peu et ne voyait guère que ses ministres. « Mais, disait prophétiquement M. Blajo Petrowitch, la situation demeure toujours précaire dans ce pays où la vie humaine, et surtout celle des souverains, tient à si peu de chose. »

Comme les Bulgares craignaient fort le choléra qui régnait en Hongrie, j'eus la déconvenue en arrivant à Tsaribrod, station frontière bulgare, de subir une quarantaine de deux jours. Le lazaret se composait de baraques minables et, comme j'émettais un doute sur la propreté de mes draps, le tenancier me répondit d'un air tout rebiffé :

— Oh! monsieur, si on peut dire! Personne n'y a couché depuis le ministre de Serbie!

Il est vrai que le brave homme me voulait absolument prendre pour le ministre d'Italie et pensait probablement qu'entre collègues!...

A Sofia, je trouvai un domestique-interprète bulgare que M. Stancioff, secrétaire intime du prince, avait bien voulu retenir à mon intention. Il se nommait Petko, paraissait jovial, complaisant, honnête, se targuait d'avoir fait son service militaire dans le régiment de la Princesse, ce qui lui semblait spécialement glorieux, et savait dire en beaucoup de langues : bifteck aux pommes, côtelette de veau, œufs sur le plat et quelques mots analogues.

Je gagnai en chemin de fer Bourgas, d'où un petit bateau, cabotant sur la mer Noire, me conduisit à Varna : ville triste, bâtie au débouché de grands marécages et connue par les pertes immenses que le choléra, le typhus, les fièvres pernicieuses y infligèrent à nos troupes avant l'expédition de Crimée. Des milliers de Français reposaient au nord de Varna dans un grand cimetière oublié. Un obélisque entouré de canons demi-enterrés, sans une croix, sans un nom, rappelait leur souvenir. Mais les frimas et les brises marines rongeaient la pierre; les murs closant cette nécropole si populeuse perdaient leur crépi; les piliers de la grille, déviés de leur aplomb, ne permettaient plus la fermeture des vantaux; le gardien oublieux

n'arrachait l'herbe par places que pour planter de la vigne.

A quelques kilomètres de Varna, le château princier d'Euxinograd domine la mer Noire, dont les eaux toujours ondulantes répètent sa silhouette en images incertaines et amplifiées. C'est une grande villa, qui s'appuie au nord contre un donjon et se prolonge au sud par une haute terrasse d'où la vue s'étend jusqu'à se perdre sur le flot sombre du Pont-Euxin. Les constructions furent entreprises par le prince Alexandre et appelées en son honneur Sandrowo; mais, hélas, il aurait pu écrire sur la porte, comme les premiers constructeurs du palais Labia de Venise : « *Non nobis, non nobis, Domine!* » Le prince Ferdinand acheva l'œuvre entreprise par son prédécesseur et lui donna le nom pompeux mais impersonnel d'Euxinograd (château du Pont-Euxin). L'intérieur est joliment meublé dans un style anglais clair et confortable. L'ensemble rappelle Miramar et l'Achilléion de Corfou, mais avec plus de majesté sauvage dans le cadre, plus d'antithèse entre l'œuvre des hommes et l'œuvre de Dieu.

Le prince Ferdinand venait d'épouser la princesse Marie-Louise de Bourbon de Parme et la

jeune souveraine charmait tout le monde par un mélange de gaieté presque enfantine, de grâce aimable, de royale majesté, qui faisait penser à son aïeule la duchesse de Berry et à sa grande aïeule l'impératrice Marie-Thérèse. Sans paraître régulièrement belle ni même vraiment jolie, elle avait des traits fins, des yeux de turquoise, un regard clair et limpide, le plus gracieux sourire, un profil de médaille byzantine, une taille mince, un port altier.

Dès son arrivée dans le pays, les Bulgares s'étaient plu à combler de naïfs et pieux hommages cette frêle princesse issue de la plus grande race d'Occident, qui venait assurer l'avenir de leur dynastie. Quand elle traversait les villages, on lui apportait en hommage des fleurs, des fruits, des oiseaux. A Kezanlick, dans la vallée des roses, tant de pétales embaumés jonchaient la terre sur son passage qu'elle semblait marcher sur une neige légère et mouvante rougie par les feux pourpres du soleil couchant.

Le matin, quand la souveraine allait prier ou visiter les pauvres, on aurait dit sainte Élisabeth de Hongrie; et le soir, quand elle apparaissait dans tout l'éclat de sa parure étincelante de lourds bi-

joux, on aurait dit une impératrice de Byzance, prête à mirer dans le Bosphore la finesse hiératique de son visage ingénu. Ah! comme ils étaient beaux! combien elle les aimait ces bijoux, précieux gages d'affection familiale et de vénération populaire. Je me souviens de sa couronne souveraine aux branches légères, que surmontait une boule de saphir sommée d'une croix en diamant; de son diadème fleurdelisé, hommage du peuple bulgare; de son grand peigne d'or offert par les habitants de Tirnowo; de sa grosse émeraude, premier cadeau du prince, qu'elle mettait chaque jour, car, suivant les croyances orientales, la pierre verte emblématise la puissance et assure la fidélité.

La princesse Clémentine se trouvait également à Euxinograd, bonne, imposante et politique comme à son ordinaire. Malgré une surdité croissante, elle restait au courant de tout, grâce à de nombreuses lectures et à un cornet dont le pavillon recueillait à merveille ce qu'elle désirait entendre et laissait échapper ce qu'elle préférait n'avoir pas entendu. Le duc d'Aumale, qui s'y connaissait, appelait sa sœur « Clémentine de Médicis », et vraiment, sans avoir les défauts de la

fameuse reine Catherine, la princesse en avait l'intelligence de toutes choses, le sens politique et l'esprit subtil.

De Varna je partis pour Plewna, par Choumla et Tirnowo. Il n'existait de ce côté ni voie ferrée ni service de poste régulier pour les voyageurs, qui devaient louer des voitures d'étape en étape ou faire marché pour plusieurs jours avec un voiturier appelé vulgairement *paétondji* (1). J'employai d'abord le premier système, puis le second plus simple mais moins rapide à cause de la constante fatigue des chevaux. Les pauvres bêtes ne se montrent cependant guère difficiles et marchent tant qu'elles peuvent aux vertes allures. De distance en distance, le conducteur les arrête net près d'un puits, leur arrose la tête, les fait boire et, aussitôt après, les relance à fond de train sur des chemins semés d'ornières entre lesquelles il faut sans cesse cartayer.

La route de Plewna, relativement bonne, traversait un pays pittoresque et fertile rappelant certains aspects du Périgord ou de l'Auvergne.

Les hôtelleries urbaines étaient suffisantes. On

(1) Du mot paéton ou phaéton, qui désigne en Orient toute voiture légère pour le transport des personnes.

y trouvait pour le menu peuple de simples nattes, pour les gens aisés des lits de camp recouverts de matelas, enfin pour les voyageurs notables des chambres à deux ou trois lits, dont le mobilier s'accroissait de pantoufles, de peignes, de brosses, de savons offerts en banalité à chacun.

Dans les villages et même aux principaux carrefours se rencontraient de petits cafés nommés hans, pourvus de simples bancs à l'usage des chrétiens et de larges tréteaux pour les musulmans coutumiers de s'asseoir *en tailleur* à la mode orientale.

Les maisons campagnardes, soigneusement blanchies à la chaux, n'avaient pas l'air pauvre et d'énormes chapelets de piments rouges, de maïs, d'oignons, pendus sous le saillant des toits, leur donnaient quelque ressemblance avec les habitations de nos paysans lorrains. Toutes ces maisons étaient entourées de petits clos, bien cultivés et fleuris; car les Bulgares, surtout ceux d'Elena, sont des jardiniers émérites. Pendant la bonne saison, beaucoup s'en vont travailler comme maraîchers en Roumanie et ailleurs, puis ils rentrent chez eux à l'hiver, comme faisaient naguère en France les maçons renommés du Limousin.

Partout je rencontrais des gens aimables; mais les Bulgares, accoutumés à ne voir pendant plusieurs siècles que des tyrans ou des égaux, étaient dès l'abord très craintifs ou très familiers, d'ailleurs sympathiques, « gemüthlich » comme disent les Allemands, et tout prêts à changer leurs façons naïves contre des us plus raffinés. En sortant de Tirnowo, je vis un sergent qui allait par étapes en permission chez ses parents. Les grosses chaussures réglementaires avaient blessé ses chevilles accoutumées au souple opanka national et, depuis un jour ou deux, il marchait nu-pieds sur le bord des routes en portant ses souliers à la main. Je le fis monter en voiture avec moi; puis, comme il semblait très pauvre, je l'invitai à dîner en arrivant au gîte. Après deux signes de croix, solennels et très amples comme toutes les manifestations extérieures des cultes orientaux, il s'assit loin de la table et commença de manger. D'abord il prenait les morceaux avec ses doigts et les assaisonnait en les posant à même dans la salière ou le poivrier avant de les porter à sa bouche. Mais, sa première faim assouvie, il me regarda faire et se mit à manger correctement, sauf qu'il disposa sur la nappe, comme dans une panoplie funè-

bre, quelques os de poulet très soigneusement rongés.

Nul champ de bataille, à ma connaissance, ne produit un effet comparable à celui de Plewna. Il semble infini.

En 1893 on distinguait encore nettement, malgré seize années révolues, les ouvrages turcs, grosses redoutes à hauts profils, coupées d'énormes traverses, et les tranchées russes qui formaient des lignes étendues à faible relief.

Une ou deux chapelles, des monuments nombreux et des croix élevés par les Russes, les Roumains, les Bulgares, jalonnent le terrain et rappellent mille combats, mais la mémoire glorieuse des vaincus n'est jamais associée à celle des vainqueurs. Je n'ai même pas retrouvé d'une façon certaine la masure où l'héroïque Osman-pacha rendit son épée, après tout espoir perdu.

Sur certains points, le socle des charrues fendant la terre mettait continuellement à jour des ossements, que les laboureurs entassaient au pied des monuments voisins. La vue de ces débris émouvait le voyageur, et cependant les événements qu'ils rappelaient semblaient déjà très lointains.

Chrétiens et musulmans vivaient dans les meilleurs termes. Un vieux Bulgare, auquel je parlais des atrocités commises naguère par les Turcs, résuma ainsi la situation :

— Avant la guerre les Turcs prenaient les vaches des Bulgares. Pendant la guerre les Russes ont pris les vaches de tout le monde. Après la guerre les Bulgares ont pris les vaches des Turcs. Maintenant chrétiens et musulmans vivent en paix, et nul ne prend plus les vaches d'autrui.

Les costumes des habitants de Plewna sont les plus pittoresques de la Bulgarie. Les femmes portent une chemisette blanche à manches bouffantes et brodées, une sorte de figaro brun ou noir soutaché de galons voyants, un jupon blanc que recouvrent par devant un tablier à raies horizontales jaunes et rouges et par derrière une demi-jupe plissée à raies verticales rouges et bleues. Elles se coiffent d'un foulard, orné sur le dessus d'une grosse floche de laine rouge et sur les côtés de menues monnaies enfilées, dont les grappes cachant les oreilles rappellent la coiffure portée par Sarah Bernhardt dans Gismonda.

Les hommes ont une toque fourrée, une veste blanche ouverte et ample à manches courtes, un

gilet à manches longues, rayé de rouge sur fond noir, une culotte brune et une longue camisole blanche, dont les pans flottent comme une fustanelle ou, plus prosaïquement, comme une chemise en rupture de pantalon.

On achevait les vendanges et des vignerons en habits de fête rapportaient à la ville les dernières grappes sur des chariots guirlandés de pampres, précédés par des joueurs de flûte ou de tambourin. Tel un tableau italien de Léopold Robert.

J'allai ensuite à Gabrowo, puis au col de Chipka. Dans cette région la chaîne balkanique s'élève par des coteaux progressifs et arrondis, couverts de belles cultures, de frais bosquets, d'admirables hêtrées. Plus haut bombent quelques mamelons tapissés d'une herbe courte que de grosses roches percent çà et là. Des hommes isolés, même de petits groupes passeraient partout, et l'on dirait plutôt de très hautes collines que de véritables montagnes.

C'est une des parties les plus intéressantes de la Bulgarie. Jadis on y trouvait à peine quelques sentiers : aussi les Turcs n'y venaient guère et, moyennant certaines redevances, laissaient les habitants chrétiens fort tranquilles.

Dans les Balkans comme ailleurs, leur but était

plutôt l'exploitation du pays que sa conquête et son occupation effective. Ils négligeaient les régions qu'ils jugeaient trop pauvres ou d'un abord malaisé, de même qu'un fermier, après avoir prévu ses frais et ses bénéfices, laisse en perpétuelle jachère des champs mauvais ou mal situés. Il s'ensuit que les cantons bulgares les plus pauvres et les plus isolés sont justement ceux où l'on retrouve les meilleures traces de l'ancienne civilisation du pays, les gens les plus policés et les plus instruits. Au bourg de Triavna par exemple fleurit une école de peintres, de sculpteurs sur bois, d'orfèvres, de brodeurs qui gardent les traditions du style byzantin et, sans être de vrais artistes, sont des ouvriers d'art merveilleux.

Je me souviens aussi d'avoir visité dans ces parages un couvent de femmes, sorte de béguinage aux règles peu sévères, et un monastère où de bons moines contemplatifs et très doux attendaient le ciel sans hâte parmi la fumée des encens et l'or éclatant des iconostases.

Une bonne route conduit à la passe de Chipka, mais les pentes sont si dures que des bœufs attelés remplacent ordinairement les chevaux pour une partie du trajet.

Après le col le terrain dévale en pentes raides, ravinées, pierreuses, parsemées d'éboulis, mais sans précipices ni grands escarpements. Au pied s'étend la plaine de Kezanlick, dont le sol drapé de cultures diverses imite à la vue un tapis d'Orient. On nomme cette plaine la vallée des roses et j'y croyais trouver des roses à perte de vue. Mais, hélas! elles ne forment sur la terre sableuse si favorable à leur culture que des champs disséminés, comme ceux des maraîchers aux abords des grandes villes ou, plus exactement, ceux des rosiéristes à Grisy-Suisnes dans la toute prosaïque Brie.

Depuis 1878, le commerce de l'essence de rose s'est développé à Kezanlick au détriment de Constantinople. C'est là maintenant que sept ou huit négociants, tous parents entre eux et vrais magnats des roses, contrôlent les cours, font la hausse et la baisse sur le précieux parfum dont le kilo se vend à l'ordinaire plus de mille francs.

L'eau de rose forme dans le monde entier la base de presque toutes les odeurs fines. Quant à l'essence initiale, c'est une gélatine huileuse de senteur imprévue, tenace et un peu écœurante, qui ne laisse pas soupçonner l'arome délicieux

qu'exhalent ses moindres molécules dès qu'elles sont séparées.

Je trouvai excellent accueil chez un grand marchand d'essence de rose, nommé Papazoglo, que je connaissais depuis l'exposition de Philippopoli. C'était un homme aimable et conciliant. Je me rappelle qu'après avoir gémi sur la lutte, toujours acerbe en Orient, des Grecs et des Latins, il conclut à sa vanité par ce raisonnement inattendu :

— Si le Grand Dieu est au ciel, il y est aussi bien pour les Grecs que pour les Latins et, s'il n'y est pas, qu'importe de suivre l'une ou l'autre religion?

Je devais continuer ma route vers Philippopoli, en passant par les thermes romains d'Issar-banya, mais je m'expliquai mal et mon cocher turc, Ahmed, saisissant seulement le mot banya qui veut dire bain en bulgare, se dévoya vers je ne sais quel banya imprévu. Je m'aperçus tard de l'erreur et, pour regagner Issar-banya, nous nous anuitâmes parmi d'affreuses traverses, tant et si bien qu'à onze heures du soir passées, nous étions obscurément arrêtés dans un carrefour sauvage entre des chemins douteux et infréquentés. Quoique ayant servi dans le régiment de la Princesse, Petko avait grand'peur du loup-garou. Quant à moi, sans

redouter un péril, je craignais une sotte aventure et grondais vivement Ahmed, tandis que le pauvre garçon, tout persuadé que je l'accusais de m'induire dans un guet-apens, jurait de son innocence et embrassait mes genoux en invoquant Allah. Par chance, un Bulgare attardé survint dans l'occurrence et nous remit sur le juste chemin.

Les thermes d'Issar-banya passent pour curieux et l'on me fit tout voir, même le bain des dames..... occupé. Au moment où j'y entrais, tout à fait ignorant de son contenu, les baigneuses poussèrent des cris redoutables, mais, d'un mot dit sur un ton doctement autoritaire, mon conducteur les apaisa :

— N'ayez crainte, ce n'est qu'un antiquaire!

Et elles se turent rassurées.

D'ailleurs pour les musulmanes, le grave est de montrer leur face. La face vue, le reste passe sans ambages, par-dessus le marché. A Issar-banya le marché eût été détestable, car, si j'avais figure d'antiquaire, ces dames avaient figure et ainsi de suite d'antiquailles, à croire qu'elles étaient plus vieilles que le bain.

Mon voyage s'acheva sans autres incidents et c'est avec un grand regret que je quittai la Bulgarie encore si primitive et si mal connue.

Les Bulgares sont plus intelligents et plus travailleurs que les Serbes, moins faiseurs que les Grecs, moins dépensiers que les Roumains et d'une moralité généralement supérieure à celle de tous leurs voisins.

Ils représentent le meilleur élément parmi les populations chrétiennes des Balkans. Quant à leur avenir, Dieu seul peut le connaître. Mais la situation topographique de la Bulgarie actuelle en façade sur la mer Noire, et la prépondérance de l'élément bulgare dans la province limitrophe et encore turque de Macédoine qui prend jour sur la mer de l'Archipel, mettent les Bulgares au premier rang pour gagner à la ruine de l'Empire ottoman d'Europe. Si j'osais emprunter une comparaison triviale au jeu du bouchon, je dirais que, sans être probablement en mesure de faire eux-mêmes choir l'enjeu, ils se trouvent mieux placés que tous autres pour en profiter quand le bouchon tombera.

Chose singulière, les hommes marquants du pays, ceux qui en paraissent les chefs véritables par leur intelligence, leur sens pratique, leur force de volonté, conservent pour la plupart un type asiatique et sauvage. Tels on se représente les premiers Bulgares, dont les hordes désolatrices surgirent

de steppes lointains vers la fin du cinquième siècle pour donner au vieux monde un frisson nouveau. Par contre, les hommes dont les types évoquent des ascendances grecques, latines ou slaves, bien qu'ayant à l'ordinaire les mœurs plus policées, les manières plus douces, l'esprit plus fin, semblent mieux faits pour obéir que pour commander.

Après la guerre turco-russe on crut qu'il n'y avait dans le pays libéré que des paysans, pauvres ou à peine aisés, mais depuis lors les situations s'inégalisent et l'on voit poindre aussi certaines fortunes soigneusement dissimulées naguère à la rapacité des Turcs. Quant à ces derniers, ils disparaissent peu à peu malgré les liens de vassalité officielle qui unissent encore la Bulgarie à l'Empire ottoman. Leur exode se justifie par un désir patent de mourir en terre musulmane et une incompatibilité mystérieuse à vivre en pays chrétiens. Bientôt, ils seront aussi oubliés à Sofia qu'à Belgrade et à Budapest, où le petit mausolée de Gul-Baba, le saint derviche père des roses, rappelle seul leur domination qui dura cependant de 1641 à 1686.

Je regagnai la France par Gratz où ma femme m'attendait. Je m'y trouvai dans le moment que mourait le premier souverain bulgare Alexandre

de Battenberg, devenu comte Hartenau, mari morganatique d'une ancienne actrice et général autrichien.

Je vis ses belles obsèques; mais j'ignore s'il repose à Gratz ou bien en Bulgarie parmi les souvenirs de son règne éphémère, de ses rêves brillants et de sa glorieuse victoire de Slivnitza.

CHAPITRE XVII

Je suis attaché au deuxième bureau de l'état-major de l'armée. — Son organisation. — La section de statistique. — L'affaire Dreyfus; Picquart et du Paty. — L'ambassade d'Allemagne et Esterhazy. — A propos des officiers de l'état-major de l'armée.

En 1894, après mon stage à l'état-major de la 1re division de cavalerie, j'entrai à l'état-major de l'armée pour faire le service au deuxième bureau, qui se composait alors de deux groupes très distincts :

1° Le deuxième bureau proprement dit, comprenant six sections. Ces sections, affectées chacune à l'étude d'un ou de plusieurs pays étrangers, s'occupaient fort ouvertement de tout ce qui concernait les armées de ces pays (organisation, instruction, armement, campagnes, correspondances avec nos attachés militaires à l'étranger et les attachés militaires étrangers accrédités en France, etc.);

2° La section de statistique, dont le rôle était analogue mais occulte, et qui surveillait en

quelque façon l'envers d'une trame dont les autres sections regardaient l'endroit. Son chef était le feu colonel Sandherr.

Malgré leur union apparente les deux groupes du deuxième bureau étaient absolument distincts et n'avaient d'autre lien que leur dépendance commune de l'un des sous-chefs d'état-major de l'armée, le général Gonse. Ils contribuaient à la même friture sans jamais pêcher dans les mêmes eaux.

La séparation s'étendait à tout, car le deuxième bureau occupait le second étage dans l'aile du ministère de la guerre longeant la rue Solférino, tandis que la section de statistique gîtait au premier étage d'une ancienne maison particulière, située rue de l'Université entre la grande façade du ministère sur le boulevard Saint-Germain et le jardin particulier du ministre. Pour aller du deuxième bureau à la section de statistique, il fallait entreprendre un voyage parmi des escaliers, des pas d'une ou deux marches, des corridors tortueux. En outre l'huis était continuellement clos et gardé par un turco d'allures rébarbatives qui inspectait chaque venant des pieds à la tête et lui disait : « Qui qui ti veux, toi? » Il semblait prêt à occire congrûment qui-

conque eût voulu des choses illicites à ses yeux et appartenait à la race des Arabes auxquels on ne doit jamais confier un prisonnier en les autorisant à tirer dessus s'il s'échappe, à moins qu'on ne souhaite formellement la mort de ce prisonnier.

Enfin, si la section de statistique fournissait des éléments de travail au deuxième bureau de même qu'aux autres services du ministère, les officiers de cette section étaient toujours seuls à connaître l'origine primordiale des documents. Le colonel Sandherr y tenait la main, estimant avec raison qu'aucune affaire d'espionnage ou de contre-espionnage ne doit parvenir à la connaissance de gens même fort sûrs, à moins qu'ils ne se trouvent liés par le secret professionnel le plus étroit.

En fait, la majorité des officiers du ministère appelaient la section de statistique « section du contre-espionnage », sans en savoir plus long, et beaucoup connaissaient à peine son emplacement topographique exact parmi les bâtiments, les cours, les arrière-cours et les jardins du ministère qui forment une véritable petite ville entre la rue Saint-Dominique, la rue Solférino, le boulevard Saint-Germain et la rue de l'Université.

Au moment où j'arrivai au deuxième bureau, le

capitaine Dreyfus, sorti récemment de l'École de guerre, y faisait le service comme stagiaire après avoir passé au même titre par un ou deux autres bureaux de l'état-major de l'armée.

A la fin de son stage, il devait être attaché comme titulaire, soit à l'un des services du ministère, soit à tout autre état-major, ou bien encore aller faire du service de troupe dans un régiment. Je connaissais les stagiaires du deuxième bureau, mais sans pouvoir les distinguer les uns des autres et mettre exactement leurs noms sur leurs figures. Plus tard, en voyant la photographie de Dreyfus, je me souvins qu'il venait quelquefois me demander des revues anglaises dont ma section se trouvait toujours abondamment pourvue. C'était, disait-il, pour ses enfants qui apprenaient l'anglais. Rien de plus naturel en soi. Mais je dois ajouter que les façons de ce stagiaire m'avaient paru peu agréables, très peu discrètes et, pour tout dire, peu adéquates à notre milieu, sans que j'y attachasse d'importance cependant.

J'étais en permission lors de son arrestation et restai complètement étranger au procès.

Un des documents énoncés au fameux bordereau — la note sur Madagascar — faisait partie des

pièces très nombreuses entreposées dans la section où je travaillais. Cette note était plutôt une étude géographique intéressante et semi-confidentielle qu'un document secret, car, si elle indiquait les ressources du pays et surtout les chemins d'accès à Tananarive, elle ne pouvait, en raison même de sa date antérieure, dévoiler notre plan de campagne.

Il me semble qu'elle avait été rédigée d'après des renseignements provenant pour la plupart du lieutenant-colonel de Beylié. Dans tous les cas, je la connaissais fort bien, et nous en avions même fait faire une copie par le caporal Bernollin au moment où l'on commençait de projeter une expédition à Madagascar. Cette copie était destinée au général de N....., qui désireux probablement d'obtenir le commandement de l'expédition, avait hâte de se documenter. On a beaucoup discuté sur l'importance de cette note lors du premier procès, sans que les officiers chargés de l'instruction ou faisant partie du conseil eussent eu l'idée, pourtant bien simple, d'en demander communication. Plus tard, lors du procès de Rennes, le général Mercier a déclaré qu'il s'agissait d'une autre note beaucoup plus importante, rédigée après que l'expédition eut été résolue.

Plusieurs de mes camarades déposèrent au procès, mais ils en connurent seulement quelques bribes plus propres à grandir les curiosités qu'à les satisfaire. Pour eux comme pour nous tous, l'affaire gardait un côté mystérieux et leur conviction de la culpabilité de Dreyfus provenait surtout du fait qu'il avait été condamné. L'opinion commune était d'ailleurs qu'il eût mieux valu différer encore pour prendre Dreyfus sur le fait ou au moins pour déterminer nettement les motifs de sa trahison. C'est même l'incertitude de ces motifs qui semblait alors le côté faible du procès.

Quoi qu'il en soit, l'affaire Dreyfus, qui devait passionner l'Europe et bouleverser la France, ne produisit guère plus d'effet à son début que le récent procès du traître Ullmo.

J'ignore si l'on découvrira jamais un document capable de clore toute polémique au sujet de cette déplorable affaire, ou bien si elle restera l'une des énigmes de l'Histoire. Dans tous les cas elle sera étudiée un jour par des écrivains sinon exempts de passions, du moins exempts des passions actuelles. Ils s'apercevront alors que ses débuts ont été dominés par un sentiment unique, la rivalité de Picquart et de du Paty. Tous deux

étaient attachés au troisième bureau, le plus prisé entre les quatre bureaux de l'état-major de l'armée. Tous deux étaient également intelligents, instruits, brillants, ambitieux. Tous deux avaient eu des carrières analogues et devaient arriver en même temps aux mêmes portes, à une époque où le nombre des concurrents décroît et où l'âge qui avance exaspère les désirs. Tous deux aimaient la littérature, la musique, les raisonnements subtils, les choses raffinées. Sans avoir les mêmes atavismes, ils se rencontraient souvent, dit-on, dans les mêmes compagnies, d'ailleurs fort bonnes, et y tenaient également bien leur place. Picquart paraissait plus fin, plus aimable, plus sympathique, plus complet et mieux équilibré dans toutes ses facultés; du Paty passait pour avoir plus de spontanéité, plus de variété, plus d'ouverture dans l'esprit et peut-être aussi plus d'étendue dans l'intelligence. Enfin ils joignaient à des dissemblances d'âme et de caractère très apparentes certaines anologies latentes de cœur et d'esprit. Le général de Boisdeffre semblait préférer du Paty, mais les suffrages d'autres généraux très en vue allaient à Picquart.

Picquart et du Paty étaient-ils jaloux l'un de

l'autre? Il ne m'appartient pas de le dire, mais ils étaient rivaux.

Le fait que Boisdeffre avait chargé du Paty d'instruire l'affaire Dreyfus, bien que rien ne le désignât spécialement pour une tâche semblable, inquiéta Picquart. Le fait que du Paty inclinait à croire Dreyfus coupable disposa Picquart à le croire innocent, quoiqu'il le connût à peine et n'eût pas, je crois, de sympathies personnelles à son égard.

Les deux anciens camarades du troisième bureau vivent encore, dans des situations très différentes. Si d'aventure ces pages tombent sous leurs yeux, ils éprouveront une grande surprise de mon opinion et chacun pensera que je m'abuse grossièrement. Mais qu'ils veuillent bien réfléchir. L'homme, déjà peu qualifié pour se juger soi-même, l'est bien moins encore pour se comparer à autrui. Les meilleurs psychologues y deviennent inhabiles : tel un campagnard qui ne s'est jamais regardé que de face dans un petit miroir et qui voudrait tout à coup se reconnaître de dos ou seulement de profil dans un grand jeu de glaces.

Ces souvenirs m'en rappellent un autre.

Deux ou trois ans avant l'Affaire, je rencontrais

quelquefois le capitaine de S....., second attaché militaire allemand, qui montait à cheval dans la Galerie des machines, de même que le faisaient alors beaucoup de civils et beaucoup d'officiers. Son compagnon habituel était un tout jeune diplomate allemand, le baron de R....., dont je connaissais la famille. De temps en temps, je causais avec eux. Un jour S..... amena l'entretien sur les alliances assez nombreuses entre la noblesse française et la noblesse autrichienne, après quoi il me demanda quelle était l'origine d'un officier français nommé Esterhazy. J'eus l'impression qu'Esterhazy avait fait des avances purement mondaines à l'ambassade d'Allemagne et que l'ambassadeur, fort courtois à son ordinaire, hésitait en face de cet officier français portant un très grand nom autrichien et ayant néanmoins figure d'intrigant. Dans les autres pays, les diplomates se renseignent aisément auprès des fonctionnaires de la cour ou des membres du gouvernement; mais en France il n'y a pas de cour et les gens au pouvoir ignorent l'ancien monde, de telle manière que les diplomates se trouvent souvent perplexes en présence de gens sans position avérée. La question du capitaine de S..... ne m'étonna donc pas et je lui dis le peu

que je savais sur l'origine d'Esterhazy. C'était plutôt du mal que du bien.

Malgré ce qu'on a prétendu depuis, nous ne faisions pas de politique à l'état-major de l'armée. Les officiers de cet important service se recrutaient en principe parmi les brevetés — relativement peu nombreux — sortis de l'École de guerre avec la mention : *très bien*, ce qui constituait une première et très équitable sélection. Pour le reste, j'ai parfois entendu s'informer des garanties de moralité, d'éducation, de tenue qu'un candidat présentait, jamais de ses idées politiques ou religieuses. Certes il est indéniable que beaucoup d'officiers comptant à l'état-major de l'armée appartenaient à des familles d'opinions modérées et de convictions catholiques; mais ces mêmes familles, adonnées par tradition comme par goût au métier des armes, formaient depuis longtemps une pépinière d'officiers et rien n'eût justifié un subit ostracisme contre les meilleurs de leurs enfants, qui joignaient au mérite d'une forte instruction militaire l'amour héréditaire du métier.

D'ailleurs — et je ne saurais trop y insister — tous les officiers que j'ai connus à cette époque étaient d'une correction et d'un loyalisme parfaits.

Pour eux, le boulangisme était oublié, les anciens partis monarchiques réduits à l'état de souvenirs. Ils désiraient uniquement servir la France et son gouvernement légal, sous la seule réserve qu'on respectât leurs sentiments intimes et qu'on n'exigeât d'eux aucun acte pouvant, selon l'expression chinoise, leur faire perdre la face.

Le gouvernement actuel a beaucoup demandé aux officiers et en a infiniment obtenu, mais ces hommes qui lui ont sacrifié tant de choses ne seraient-ils pas disposés à le sacrifier lui-même à l'occasion, s'ils y voyaient leur intérêt? Et peut-on sans péril apprendre à une armée, fleur de l'honneur national, certaines légèretés de cœur et certains oublis?

CHAPITRE XVIII

Voyage en Roumanie. — Bucharest. — Mlle Vacaresco. — Le château royal de Sinaïa. — Le roi et la reine de Roumanie. — Jassy. — Mme Horn. — Les cochers de fiacre de Bucharest.

Entre temps, j'avais fait avec ma femme un voyage en Roumanie.

Bucharest était alors une ville singulière, où d'immenses faubourgs misérables et pouilleux, des terrains vagues, des jardins entouraient quelques rues neuves bordées de très belles maisons. Presque au sortir de la superbe rue des Victoires, on tombait dans des ruelles propices aux ébats de cochons faméliques et d'enfants demi-nus. Certains hôtels luxueux adhéraient par derrière à des masures couvertes de chaume, à des cours cloacales, à de libres tas de fumier. Nulle part je n'ai vu mélange si complet de fortune et de pauvreté, sauf dans quelques maisons du très vieux Paris, où le riche bourgeois Dupont ou Durand du premier étage coudoyait sur l'escalier commun le

pauvre ouvrier Durand ou Dupont logé sous les toits.

A Bucharest ces promiscuités rappelaient l'ancien état social du pays, sorte de féodalité agricole sous la suzeraineté tantôt placide et fainéante, tantôt sanguinaire, de la Turquie. Autrefois les seigneurs ou boïards, possesseurs de la terre, vivaient parmi les paysans qui la cultivaient; la classe moyenne n'existait pas; l'industrie était nulle; le commerce se limitait aux transactions indispensables de la vie courante. Les rivalités de quelques familles puissantes, telles que les Mavrocordato, les Stirbey, les Bibesco, les Brancovan, etc., formaient toute la politique intérieure du pays. C'est d'ailleurs pour clore ces rivalités que les Roumains appelèrent au trône en 1866 un étranger, le prince Charles de Hohenzollern. C'est pour cela aussi que le projet d'union entre le prince héritier Ferdinand, neveu du roi, et une Roumaine, Mlle Vacaresco, souleva de si violentes oppositions. Les Roumains de haut parage, après avoir sacrifié à la paix commune leurs espérances de pouvoir personnel, ne voulaient pas laisser tout à coup émerger au-dessus d'eux par une alliance souveraine les Vacaresco, très anciens, très nobles,

honorés de glorieux souvenirs, mais assez déchus et mal alliés.

Aujourd'hui la Roumanie possède une constitution très libérale, et les boïards ont perdu tous privilèges sociaux. Ils occupent des positions singulièrement diverses, et beaucoup recherchent des fonctions administratives ou des mandats électoraux. Néanmoins ils n'oublient pas leur noblesse et peuvent aisément se croire tous de très haut parage; car, en Roumanie, les archives familiales n'existent guère et de courtes ascendances suffisent pour gagner la nuit des temps.

Les Roumains, descendants de colons envoyés en Dacie par Trajan, ont un idiome d'origine latine et gardent l'empreinte de leurs ancêtres plus ou moins modifiée par les idées, les coutumes et les mœurs d'Orient.

Ceux de la classe élevée paraissent intelligents, aimables, en train, accueillants, peu laborieux, d'esprit fin, de manières distinguées, sans convictions profondes ni excès de principes gênants. La fréquence des divorces complique beaucoup les familles et expose les gens qui reviennent dans le pays après une longue absence à d'étranges surprises et de singuliers quiproquos. Du reste, tandis

que les autres cérémonies des églises orientales paraissent très majestueuses et très belles, celles du mariage n'ont ni le pieux recueillement ni l'impressionnante solennité des mariages latins. On dirait plutôt de joyeuses fiançailles ou même la consécration païenne de serments fragiles que la bénédiction d'une sainte et perpétuelle union. On raconte que l'Église roumaine limite à un chiffre déjà satisfaisant le nombre des divorces permis à chacun, mais les mauvaises langues ajoutent qu'il est toujours loisible d'accroître quelque peu ce nombre en retrouvant parmi les unions précédentes certains cas de nullité.

Les paysans, bons, doux, serviables, rêveurs, aiment à cultiver la terre que cultivèrent leurs aïeux. Ils bricolent aussi volontiers, mais haïssent les labeurs fixes et machinaux de l'industrie moderne.

Les gens de toutes les classes sont flâneurs, prodigues, imprévoyants, emprunteurs, procéduriers, plus aimables que sensibles, plus superstitieux que croyants, plus attachés aux pratiques extérieures de la religion chrétienne que respectueux de ses commandements, amateurs de plaisirs, de spectacles et de fêtes, enclins à se laisser

séduire par les choses à effet, les couleurs éclatantes, les paroles fallacieuses. Enfin, si les questions de personnes sont moins âpres que naguère, elles dominent cependant toujours la politique intérieure du pays.

Nous eûmes l'honneur de déjeuner chez le roi et la reine, à Sinaïa.

Le château royal, bâti sur un contrefort des Karpathes, au bord d'un torrent, à l'entrée d'immenses forêts de sapins et de hêtres, semble un chalet colossal où le bois se mélange à la pierre grise du pays. On dirait le rêve réalisé de quelque imagier allemand du quinzième siècle, au retour d'un voyage en Suisse et d'un pèlerinage en Palestine.

A l'intérieur abondent les souvenirs glorieux de la guerre de 1877 et les souvenirs touchants de la petite princesse Marie, l'enfant unique perdue depuis longtemps. Elle dort son doux sommeil de chérubin dans le parc royal de Cotroceni, à l'ombre d'un frêne pleureur, au parfum innocent des roses de Bengale, au plaintif murmure d'un ruisseau et, suivant une pieuse coutume de l'Église grecque, à la douce lueur d'une lampe toujours entretenue comme la sainte lumière de nos tabernacles.

Le roi, très alerte, très droit, un peu raide et sanglé dans son uniforme, gardait la tournure d'un jeune homme malgré ses cinquante-cinq ans.

Trop dissemblable à ses sujets pour devenir très populaire, il inspire le respect par son attachement aux devoirs souverains, ses vertus familiales, l'habileté stratégique et l'impassible courage qu'il montra pendant la guerre de 1877, d'abord comme chef de l'armée roumaine, puis comme généralissime de toutes les troupes réunies sous les murs de Plewna. On le dit calme, froid, rangé, méthodique, économe; il aime l'agriculture, les entreprises financières et fait d'excellentes affaires grâce à son esprit d'ordre et à ses gros capitaux. Très industrieux lui-même, il cherche à développer parmi ses sujets l'industrie grande et petite, dont l'absence presque totale mettait naguère la fortune du pays et l'équilibre du budget à la merci d'une récolte inférieure ou de la mévente des blés. Nul ne connaît mieux que lui les choses et les gens de Roumanie, et il en fait toujours le meilleur emploi, dans les limites de son rôle constitutionnel.

La reine Élisabeth, née princesse de Wied, a conquis une célébrité littéraire universelle sous le pseudonyme de Carmen Sylva. Elle est, pour em-

ployer une expression surannée, juste cependant si l'on parle d'elle, une des femmes qui honorent le plus leur sexe, car elle possède toutes les vertus, toutes les qualités, tous les talents que l'on puisse souhaiter à une femme sans sortir de l'idéal féminin. Nous la vîmes vêtue de noir, auréolée de cheveux blancs précoces et très belle avec son regard profond, son doux sourire, ses attitudes souveraines, son air de grâce extrême et de parfaite bonté.

Les souverains recevaient en châtelains avec beaucoup de politesse, un grand souci d'amabilité, fort peu d'étiquette. Leur cour était plus élégante que solennelle et je garde le souvenir d'un surtout de table très simple mais charmant, garni de capillaires et de selaginelles sauvages qu'emperlait un petit jet d'eau.

Le roi parla de son armée, puis, sachant que je connaissais Plewna, il loua le courage des Turcs et conta diverses particularités dont une surtout me frappa. Très peu de jours après la capitulation de la place, un cyclone de neige battante et tourbillonnante se déferla sur tout le pays. Si les assiégés avaient tenu jusqu'alors, les Russes, sommairement établis sous des abris médiocres, auraient dû lever

le siège et attendre le printemps prochain pour reprendre une campagne nouvelle.

La reine évoqua les souvenirs de Paris où ses parents possédaient un hôtel (1). La future Majesté suivait des cours rue Bonaparte, et s'en allait parfois le dimanche dans le vieux quartier du Marais. Elle y visitait la famille du pasteur Monod, qui habitait, rue Pavée, une maison antique agrémentée d'un jardin auquel on accédait par la cave. Sans prévoir alors son brillant destin, elle se voyait toujours, parmi ses rêves de jeunesse, unissant l'Occident à l'Orient.

D'autres ont dit le grand talent de la reine comme prosateur et comme poète, vanté le charme intime, profond, mais triste et parfois même décevant de ses livres, la hauteur philosophique de ses pensées. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'elle est très musicienne, brode comme une fée familiale, peint la nature comme elle la décrit et enlumine à miracle. J'ai pu voir à Bucharest, dans le trésor de la cathédrale, un évangéliaire dont elle orna chaque page, en associant toutes les ressources de l'art moderne au traditionnel style byzantin sans en

(1) Je crois que cet hôtel était situé rue de Berry. Il a été détruit ou tellement modifié qu'on ne saurait le reconnaître.

amoindrir l'opulence et la hiératique pureté. Partout les traits des anges rappellent ceux de sa fille, et les fonds d'or pur se jonchent de fleurs sauvages cueillies au premier matin dans les prés, dans les bois, près des torrents, au faîte des montagnes qui avoisinent Sinaïa.

La reine se plaît à mettre quelquefois le gracieux costume des paysannes roumaines, et encourage leurs menus travaux dont les plus jolis spécimens se voient à Bucharest dans un magasin charitable à l'enseigne de la Fourmi. Si vous désirez faire votre meilleure cour à la souveraine, ne louez pas ses talents, mais vantez les broderies roumaines aux tons éclatants et les gazes de laine brune, vierge de teinture, que tissent les béguines de Passarea; car, malgré ses devoirs augustes, ses occupations littéraires ou artistiques, seul le souci d'œuvres bonnes et utiles réconforte son âme toujours douloureuse et pensante au petit tombeau de Cotroceni.

Dans un de ses contes légendaires (1), Carmen Sylva rapporte qu'en Roumanie les clochettes bleues des campanules sonnent au lever du jour

(1) *La Servitude de Pelesch*, conte très long, *très long*, pour le prince Henri XXXII de Reuss.

quand va naître un enfant. Ensuite elle dit les angoisses d'une mère qui, depuis la mort de son enfant unique, quitte la maison à chaque aube et gagne la campagne avec l'espoir, toujours déçu, d'entendre sonner les campanules. Rien n'est plus touchant que cette légende mélancolique, et jamais la reine ne trouva inspiration plus haute qu'en peignant le chagrin maternel dont son cœur reste brisé.

Après le déjeuner quelques personnes de la cour nous firent voir le château et, tout en marchant, nous parlèrent avec grande curiosité du prince et de la princesse de Bulgarie. Nul rapport officiel n'existait entre le roi Carol et le prince Ferdinand, mais ils étaient unis par des liens familiaux. Pour la cour de Bucharest, celle de Sofia était la maison d'en face dont, sans faire semblant de rien, on guigne les nouveaux habitants d'un regard inquisiteur glissé derrière le rideau.

Quelques jours plus tard, nous vîmes le roi et la reine traverser Bucharest en grand apparat, le jour de leurs noces d'argent. Tandis que la calèche royale suivait très lentement la rue des Victoires, le peuple, assez froid d'ordinaire dans les cérémonies officielles, se répandait en acclamations en-

thousiastes et jetait autour des souverains une pluie de petits bouquets tels qu'on en lance aux mariés dans les églises orientales. La reine, belle, émue, radieuse, s'inclinait, saluait, envoyait des baisers, souriait avec une grâce si grande que, parmi cette foule de tout un peuple, elle semblait reconnaître chacun et sourire pour lui seul. Derrière les souverains, dans la capote de leur voiture, se becquetaient deux colombes, naïf et symbolique hommage de populaire affection.

De Bucharest nous fîmes quelques excursions, notamment aux puits pétrolifères de Doftana et aux salines de Telega; à Giurgevo et à Sitov, où les Russes franchirent le Danube en 1877; au charmant monastère de Passarea, situé près d'un étang couvert de roseaux et d'iris qui se perdent sur l'autre rive dans une futaie de vieux chênes; à la petite mais charmante église de Curtea-de-Arges, merveille du style byzantin. S'il faut en croire la légende, elle fut construite par l'architecte Manol qui sacrifia la vie de sa propre femme pour en garantir la solidité (1).

(1) On raconte qu'une puissance mystérieuse détruisait chaque nuit les murs de l'église à mesure qu'ils s'élevaient de terre. Manol, obéissant à un songe, jura d'emmurer la première

Nous visitâmes ensuite Jassy, ancienne capitale de la Moldavie. La ville ne présentait point l'aspect luxueux et sordide de Bucharest, mais plutôt une apparence de pauvreté générale, malgré quelques belles églises et les palais déshabités d'anciens seigneurs moldaves qui vivent à Bucharest ou en pays étranger. Les rues pavées ou macadamisées étaient fort rares, et des lampes fumeuses assuraient tout l'éclairage urbain.

Sur quatre-vingt mille habitants, on comptait au moins cinquante mille israélites attirés par l'indolence des Roumains, leur inaptitude aux affaires commerciales et leur coutume des emprunts. Il n'existe, je crois, nulle part gens d'apparence plus piteuse que les juifs de Jassy, avec leurs bonnets pointus, leurs longs manteaux élimés, leurs cheveux gras tirebouchonnants sur les tempes et leur parler étrange où tous les dialectes s'écorchent et se confondent dans une sorte de patois à dissonances germaniques.

femme qu'il verrait pour conjurer le maléfice. Ce fut la sienne et, le cœur déchiré, il accomplit son abominable serment. L'idée que toute grande œuvre doit être assurée par le sacrifice d'une vie humaine se retrouve dans la plupart des anciennes civilisations. Je me souviens même qu'une histoire analogue à celle de Manol me fut contée au Japon.

Bien mieux que le dimanche, le samedi semblait jour de fête et c'est à peine si l'on apercevait une boutique entr'ouverte par ci par là. Naguère presque toutes les enseignes s'étalaient en caractères hébraïques, mais leur nombre décroît depuis que le gouvernement roumain frappe d'un impôt très élevé les enseignes en langues étrangères.

Le traité de Berlin a imposé aux Roumains la liberté des cultes et l'égalité politique pour tous les citoyens, mais les étrangers ne peuvent pas posséder de biens ruraux en Roumanie et les naturalisations sont très difficiles. Or, si quelques familles israélites, fugitives d'Espagne ou de Portugal au seizième siècle, font corps depuis longtemps avec la population, l'immense majorité des juifs, venus à la curée de pays divers, restent étrangers et s'en vont sous des cieux moins inhospitaliers à leur race dès qu'il ont réalisé quelque argent. D'autres prennent leur place et ainsi de suite, de telle manière que si la Roumanie ne devient pas la proie immédiate des grands juifs, elle demeure le terrain de parcours où tondent les petits.

Et pourtant, en Roumanie comme en Pologne, en Galicie, en Algérie, comme chez tous les peuples insouciants, paresseux, dépensiers, inaptes aux

affaires, les juifs semblent un élément — un ferment — indispensable à la vie active du pays. Ils sont avisés, travailleurs, économes, polis, complaisants, insinuants, tenaces, attentifs aux moindres affaires et, ce qui leur assure une énorme supériorité en pays de gens endettés, de terres hypothéquées, de blés vendus en herbe, ils possèdent seuls de l'argent comptant. En Roumanie, c'est à eux, toujours à eux, que recourt le paysan qui veut passer un beau dimanche au cabaret, le citadin qui souhaite de paraître, le seigneur qui désire briller à Londres ou à Paris. Toutes les restrictions visant les juifs, toutes les entraves barrant leurs progrès ne sont que des solutions précaires, des atermoiements. La solution définitive de la question juive ne saurait venir que d'une transformation profonde du peuple roumain.

Je me ferais un reproche de quitter la Roumanie sans remercier le capitaine et Mme Valeano, le docteur et Mme Romniciano qui furent pour nous des hôtes aussi complaisants qu'aimablement affectueux.

Enfin je mentionnerai, pour clore ce chapitre, deux curiosités de genres très dissemblables :

Mme Horn qui tenait à Bucharest l'hôtel du Boulevard et les fiacres de toute la Roumanie.

Tandis que la plupart des hôtels roumains paraissent fort mauvais et souvent fort louches, le brillant hôtel du Boulevard échappait à ces défauts. Mme Horn le tenait avec une majesté gracieuse, et c'était merveille de la voir aux heures des repas voltiger de table en table d'un élan un peu lourd pour faire la causette avec chacun. Sa fille, Mlle Horn, instruite, jolie, distinguée, passait pour riche héritière. On lui prédisait une brillante union et je crois que l'horoscope n'a point failli.

Quant aux fiacres roumains, ce sont les meilleurs, les plus élégants, les mieux attelés, les plus adroitement et poliment conduits de l'univers entier. Beaucoup appartiennent à des Lipovans, gens gras, roses, imberbes, fort doux, fort polis, ignorant les jurons, ayant taille épaisse sur des hanches élargies, aspect débonnaire, voix de soprano. Ils portent, comme les cochers moscovites, le petit chapeau haute-forme évasé vers le sommet, la houppelande de velours noir, la chemise de soie claire, la ceinture rouge, à la différence que ces effets, fort négligés d'ordinaire pour les autres

automédons, semblent toujours pour eux d'une impeccable propreté.

Persécutés en Russie, leur pays d'origine, les Lipovans trouvent en Roumanie un asile et la liberté d'exercer leur culte. L'imagination populaire les entoure d'étranges histoires, prétend que leur communauté recèle d'immenses trésors, qu'ils immolent leurs propres prêtres dans une messe noire sanglante, etc. Quoi qu'il en soit, les Lipovans, très honnêtes dans leur existence publique, demeurent pour le reste entourés de mystères dont le plus certain et le plus troublant est, à coup sûr, leur mode de recrutement.

CHAPITRE XIX

La vie au deuxième bureau de l'état-major de l'armée. — Étude de la guerre sino-japonaise. — Le général de Boisdeffre. — Les officiers de l'état-major de l'armée. — M. Cavaignac devient ministre de la guerre. — Le capitaine Vidal est nommé attaché militaire en Chine. — Rétablissement du poste d'attaché militaire au Japon; je suis désigné pour le remplir. — Le capitaine Bougouën; son procès; sa condamnation; sa mort. — Souvenir des officiers français instructeurs de l'armée japonaise. — Les attachés militaires; leur rôle. — Hommage à M. Harmand, ministre de France au Japon; à M. Pichon, ministre de France en Chine; au comte de Pourtalès-Gorgier, premier secrétaire de la légation de France à Tokio.

En revenant de Roumanie, je repris mon service au deuxième bureau de l'état-major de l'armée. La section dont je faisais partie était alors fort occupée à suivre les péripéties de la guerre sino-japonaise. Le capitaine d'artillerie Vidal, chef de section, racontait chaque mois les événements dans la *Revue militaire de l'étranger*, et nous rédigions de petits bulletins hebdomadaires accompagnés de cartes, pour renseigner sur les opérations courantes le général de Boisdeffre, chef d'état-major général, le

ministre de la guerre et même le président Félix Faure que les choses d'Extrême-Orient intéressaient.

Nulle époque de ma vie militaire ne m'a laissé de meilleurs souvenirs et il me semble que nous faisions sans bruit d'excellente besogne, sous la direction du colonel Colard, chef du deuxième bureau, et de son adjoint, le lieutenant-colonel Meunier.

Quant au général de Boisdeffre, c'était un homme aimable, bienveillant, d'esprit ouvert et de conception très rapide. Sans contester la hauteur de son intelligence, quelques-uns lui reprochaient de la disséminer un peu en dehors des choses militaires proprement dites. En réalité, les gens au pouvoir, après avoir apprécié la très haute valeur, les relations faciles, l'allure aisée, l'esprit conciliant du général, commençaient à craindre sa popularité, sa finesse diplomatique, son entregent et lui jetaient les pierres qu'ils avaient d'abord préparées pour hausser son piédestal.

On l'accusait de transformer l'état-major en « jésuitière ». Ai-je besoin de réfuter cette sottise? La vérité est que le général de Boisdeffre, comme ses prédécesseurs, comme ses successeurs, comme tous les chefs d'état-major passés, présents, futurs,

cherchait des collaborateurs donnant par leurs services et leur instruction des garanties de travail intelligent, par leur moralité, leur tenue, leur manière de vivre des garanties d'honneur et de discrétion. Quant aux opinions intimes de chacun, nul n'en avait cure. D'ailleurs, l'époque des : « Vive le roi ! » et des messes de la Saint-Henri était passée. La mort du comte de Chambord, celle du comte de Paris, l'effacement des princes Bonaparte, le temps abolisseur de toutes choses, l'indifférence particulière à notre époque avaient réduit les opinions politiques des officiers à quelques bienséances et de simples souvenirs. Parmi mes camarades intimes, il s'en trouvait plusieurs dont je n'avais jamais inféré les opinions que de leurs antécédents familiaux. Quant à leurs convictions religieuses, j'ignorais si elles dépassaient l'habitude d'aller à la messe le dimanche ou seulement l'usage mondain de ne point se poser comme n'y allant pas.

Le gouvernement, n'importe quel gouvernement, pouvait compter sur tous les officiers, à la réserve de ne point trop leur demander. Mais les gens qui tyrannisent actuellement la France ont voulu plus que cela. Après avoir frappé, après avoir avili l'ar-

mée de toutes manières, ils ont voulu en faire leur complice. Ils ont espéré que les officiers mêlés aux inventaires et aux expulsions religieuses deviendraient leurs âmes damnées pour avoir communié avec eux dans le même calice sacrilège. Ont-ils réussi? Je ne le crois guère. Si beaucoup d'officiers obéirent sans protester, même sans laisser percer aucun sentiment, leurs cœurs gardent une ulcère profonde dont la sanie, distillée goutte à goutte par de cuisants regrets, lève et bouillonne en ferment de haine. Arrive la réaction que de toute mon âme je désire, et l'on verra que les violences morales appellent plus de vengeances que les pires sévices!

A la fin de l'été 1895, M. Cavaignac devint ministre de la guerre. Il faisait alors l'effet de Croquemitaine et nous crûmes qu'il allait tout chambarder. Néanmoins, il forma son cabinet particulier en dehors des préoccupations politiques et se montra parfaitement aimable pour chacun, même pour tel officier dont un parent très proche avait compté parmi les pires ennemis du général Cavaignac en 1852.

L'intendant Mojon, père de Mme Cavaignac et

ancien aide de camp du général de Goyon, avait connu mes parents à Rome : M. et Mme Cavaignac voulurent bien s'en souvenir et j'eus grandement à me louer de leur aimable bonté.

Le nouveau ministre, établi depuis longtemps rue de Verneuil dans l'ancien hôtel de la célèbre duchesse d'Abrantès, n'abandonna pas son logis. Chaque soir il retournait dîner chez lui, quitte à revenir ensuite travailler dans son cabinet du ministère; mais alors, pour abréger la route, il entrait par la petite porte du jardin qui donne sur la rue de l'Université en face de la rue de Courty. Un soir la sentinelle placée vers le fond du jardin déclara qu'elle avait vu surgir parmi les arbres un homme d'allures furtives. A son approche, l'homme avait disparu derrière un massif et s'était dilué sans laisser de trace. Le lendemain on rendit compte à M. Cavaignac de l'incident, et l'on apprit que le mystérieux fantôme n'était autre que le ministre lui-même en chair et en os.

Vers cette époque, Vidal quitta le deuxième bureau pour devenir attaché militaire en Chine. Peu après notre gouvernement rétablit le poste d'attaché au Japon, et j'en fus moi-même pourvu. Ce poste, créé pendant qu'une mission française

instruisait l'armée nippone, avait été supprimé en 1890, lorsque la venue d'instructeurs allemands et les difficultés qui s'ensuivirent avaient amené le rappel de nos officiers (1).

Le capitaine Bougouën, ancien instructeur devenu ensuite attaché militaire, rentra en France au commencement de 1891. Mais un proverbe américain dit : « Ceux qui vécurent en Extrême-Orient y pensent toujours. » Bougouën le justifia. Ne pouvant s'accoutumer à la triste vie de garnison, il obtint sa mise en non-activité, noua des relations avec diverses grandes sociétés industrielles françaises et reparut au Japon en 1893 comme leur représentant.

Les Japonais le tenaient en haute estime et le souvenir de sa situation diplomatiqne le mettait en vedette dans la petite colonie française de Tokio

(1) Les Japonais auraient désiré, semble-t-il, garder simultanément les instructeurs français et les instructeurs allemands en leur confiant des emplois nettement distincts. Mais le partage était d'autant plus malaisé que la venue des premiers instructeurs français remontait à quelque vingt ans et que leur influence s'était exercée sur toutes les branches de l'instruction et de l'organisation militaires. Quoi qu'il en soit, l'entente ne put se faire et la France rappela ses officiers avec plus de dignité peut-être que d'adresse politique.

et de Yokohama. Bientôt même la croix d'officier de la Légion d'honneur et celle de commandeur du Trésor sacré japonais vinrent affirmer sa situation. Malheureusement ses ressources financières demeuraient incertaines, et il était toujours mieux accommodé d'honneurs que d'argent, soit que les Japonais déprisassent notre industrie, soit qu'il ne fût point favorisé par la chance.

Au moment de la guerre russo-japonaise, Bougouën accepta de correspondre avec *le Petit Parisien*. En même temps il renseignait en France diverses personnes par des lettres mises dans notre valise diplomatique ou adressées à un certain C....., de Shanghaï, qui en télégraphiait l'analyse à Paris.

On prétend que ces informations aboutirent aux Russes, et furent découvertes par les Japonais dans quelque cantine d'état-major perdue sur un champ de bataille. J'ignore si c'est exact.

Quoi qu'il en soit, l'officier français devenu agent industriel fut accusé d'avoir violé la loi sur la protection des secrets militaires; la police japonaise perquisitionna chez lui et s'empara d'un copie-de-lettres qui servit de base au procès.

Les débats, conduits à huis clos, parurent odieux, en même temps que lamentables pour notre in-

fluence, notre dignité, le souvenir de nos instructeurs. Bougouën, sacrifié d'avance, put à peine se défendre et fut condamné à dix ans de réclusion majeure (1).

(1) Voici quelques passages du jugement :

« L'accusé Bougouën a été autrefois au service du gouvernement impérial comme instructeur. Il fut ensuite attaché militaire à la légation de France au Japon. A la cessation de ses fonctions d'attaché militaire, il rentra en France, puis il revint au Japon en 1893. Depuis lors, il exerçait la profession d'agent commercial et industriel.

« Or, pendant la période commençant environ en août 1904 et allant jusqu'au 5 mai 1905, dans le lieu susindiqué de sa résidence, il a poursuivi, avec une intention continue et dans le but de communication à autrui, les recherches sur les faits ci-après mentionnés qui constituent pour notre pays des secrets militaires durant la présente guerre.

(Suit l'énoncé de ces faits.)

« Il communiqua ces nouvelles à Paris à une personne telle que le capitaine de....., par une lettre datée du 10 février 1905 et mise dans la valise de la légation de France au Japon.

« Vers le mois d'août 1904, il s'enquit de la composition de divers équipages d'artillerie du corps d'investissement de Port-Arthur ainsi que du modèle et du nombre des pièces dont ils disposaient, et il envoya le résultat de ses recherches à une personne telle que le capitaine de....., le 19 janvier 1905, par les moyens indiqués au paragraphe précédent...

. . . . . .

. . . . . .

« Vers le 26 du même mois, il s'enquit du passage à Tsoushima, le 19 avril 1905, de trente transports japonais allant vers le Nord. Le même jour, il envoya par lettre, à C....., à Shanghaï ce renseignement et le lui fit télégraphier au capitaine de....., *etc.* »

Un des côtés les plus étranges du procès fut que Bougouën

L'empereur fit grâce de la peine afflictive à l'ancien instructeur de l'armée nippone victorieuse, mais maintint toutes les conséquences infamantes de la condamnation : perte des droits civiques, destitution des ordres japonais, défense de porter au Japon des décorations étrangères, etc.

Bougouën, frappé au cœur, ne revint en France que pour y mourir.

Tel fut le pitoyable épilogue de la superbe page écrite en Extrême-Orient par les Chanoine, les Bousquet, les Fauconnet, les Lebon et tant d'autres officiers français qui préparèrent la grandeur militaire du Japon.

Cependant revenons quelque dix années en arrière, alors que la Russie semblait encore dominer le Japon de cent coudées.

Les attachés militaires étaient nommés par le Président de la République. Le ministre de la guerre les proposait, après s'être assuré que leur désignation ne soulèverait aucune objection du ministre des affaires étrangères. Un protocole

tenait certains renseignements incriminés de ses amis, le général Teraoutchi, ministre de la guerre, et le général Mourata, sous-chef d'état-major général chargé du service des informations. Il voulut les faire citer à l'audience comme témoins à décharge, mais tous deux se dérobèrent.

compliqué (1) réglait leur rang qui, dans la pra-

(1) La lettre ci-après du ministre des affaires étrangères indique ce protocole.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PROTOCOLE.

Paris, le 22 juin 1886.

. . . . . .

I

Dans les cérémonies officielles où les missions diplomatiques se présentent en corps, les attachés militaires et navals et leurs adjoints continueront à former un groupe distinct, marchant à la suite du personnel de la mission diplomatique.

II

Dans toute autre réception où le personnel des missions est placé par rang individuel :

1° Les officiers généraux accrédités près d'une Ambassade ou d'une Légation en qualité d'attachés militaires ou d'attachés navals, prendront rang de préséance immédiatement après le chef de l'Ambassade ou de la Légation, quel que soit le grade diplomatique de ce dernier.

Il ne sera fait exception à cette règle que dans le cas où le secrétaire de l'Ambassade aurait le grade de ministre plénipotentiaire. Dans ce cas, il y aura lieu de s'en référer au paragraphe 3 suivant.

2° L'officier supérieur ou subalterne de la mission militaire prendra rang et préséance immédiatement après le plus élevé

ique, se trouvait marqué entre les premiers et les leuxièmes secrétaires d'ambassade.

Leur correspondance habituelle avec le ministre le la guerre passait par la voie diplomatique et à lécouvert, bien qu'ils gardassent la faculté de cacheter exceptionnellement une lettre en mettant sur l'enveloppe : « Pour le ministre de la guerre seul. »

Quant au rôle essentiel des attachés militaires, il est de voir tout ce qui est visible dans le cadre de leurs attributions, *mais rien de plus*.

En outre ils peuvent, grâce à leur situation en marge de la diplomatie, donner des coups de sonde et tâter les terrains, sans trop engager leur pays. Mais, dans tous les ordres d'idées et dans celui-ci particulièrement, ils doivent suivre les ins-

en grade des fonctionnaires diplomatiques placés sous les ordres du chef de l'Ambassade ou de la Légation.

3° Les attachés militaires adjoints et les attachés navals adjoints,

Les officiers de l'armée de terre et de mer faisant partie d'une ambassade extraordinaire, conjointement avec les fonctionnaires civils,

Seront placés d'après l'ancienneté de grade dans l'ordre indiqué ci-après :

Les généraux de division et vice-amiraux ayant le même rang que les ministres plénipotentiaires de 1re classe;

Les généraux de brigade et contre-amiraux ayant celui des ministres plénipotentiaires de 2e classe;

Etc., etc.

tructions et les intentions de l'ambassadeur ou du ministre plénipotentiaire dont ils dépendent.

Je m'excuse d'insister sur ces considérations. Elles montrent la situation des attachés militaires, leur rôle délicat, et expliquent, sans les justifier d'ailleurs, les tiraillements qui peuvent exister entre eux et les diplomates de carrière.

J'ignore ce qui se passe maintenant, mais je puis bien dire qu'il y a quelque quinze ans ces diplomates ne professaient pas une bienveillance exagérée pour les militaires, que leur uniforme rendait dès l'abord *persona grata* aux cours étrangères. Quant aux militaires, inhabitués à la vie hors de France, mal ferrés naturellement sur les étiquettes, peu renseignés sur les détours de la diplomatie, prêts à enfler leurs rôles avec une mégalomanie que l'état-major de l'armée ne rabaissait pas toujours suffisamment, certains eurent le pied dans le plat facile, le doigt dans l'œil aisé.

Sans préciser les contentions survenues à diverses reprises entre diplomates de carrière et attachés militaires, on peut dire qu'elles provinrent surtout d'inexpérience à parler le même langage, de malentendus envenimés quelquefois dans le

fond par les premiers et souvent dans la forme par les seconds.

Je m'empresse d'ajouter, pour clore cette digression, que je n'ai jamais eu qu'à me louer — et beaucoup — de M. Harmand, ministre de France au Japon, du comte de Pourtalès-Gorgier, premier secrétaire, qui fit un intérim comme chargé d'affaires, de M. Pichon, ministre de France en Chine, et de tous les diplomates avec lesquels je fus en rapports pendant ma mission en Extrême-Orient. Qu'ils veuillent bien trouver ici, suivant leurs situations, l'hommage de mon respect, l'assurance de mon dévouement, l'expression de mes sentiments affectueux. Je prie même ceux dont j'ai cité les noms d'agréer tout cela, malgré que les temps soient fort changés pour moi.

CHAPITRE XX

La situation des Français au Japon lors de mon arrivée. — Souvenirs de l'Intervention. — L'amiral de Beaumont. — L'amiral de la Bédollière. — Le maréchal Yamagata, ambassadeur extraordinaire au couronnement de l'empereur Nicolas II. — Prévisions de la guerre russo-japonaise. — Considérations sur les défaites des Russes et sur les victoires des Japonais. — Le Japon et l'Angleterre. — Sir Ernest Satow, ministre d'Angleterre. — M. Hitrowo et le baron de Rosen, ministres de Russie. — Le baron Gutschmid et le comte de Leyden, ministres d'Allemagne. — Le comte Hans de Kœnigsmarck. — M. Harmand, ministre de France. — Lord Yu, ministre de Chine. — Le comte d'Eu et le prince Pierre d'Orléans et Bragance. — Départ pour la France.

Lorsque j'arrivai dans le pays du Soleil Levant, au mois de janvier 1896, les Français s'y trouvaient en posture assez gauche, pour ne rien dire de plus. Après avoir été les instructeurs militaires des Japonais, leurs amis constants malgré quelques incidents vite oubliés, leurs donneurs attitrés d'espérances, nous venions de prendre parti contre eux à l'issue de la guerre de Chine, et, d'entente avec la Russie, de connivence avec l'Allemagne, nous les avions contraints à délaisser une partie

de leurs conquêtes. En réalité, la France avait marché d'un cœur assez lourd dans cette affaire, mais nous ne pouvions faire faux bond aux Russes nos amis et refuser de prendre leur main droite, alors que les Allemands avaient d'enthousiasme saisi leur main gauche. Les Japonais, instruits de ces dessous, nous en voulaient d'autant plus et, comme la France semblait moins puissante que l'Allemagne, plus distante que la Russie, ils ne prenaient guère la peine de cacher la rancœur dont ils débordaient.

Pourtant l'amiral comte Olivier de Beaumont, chef de notre escadre extrême-orientale, leur avait rendu un immense service qu'ils n'ignoraient point.

Au moment de l'Intervention, comme les Japonais atermoyaient leur réponse à l'ultimatum des trois puissances, l'amiral russe s'ouvrit à Beaumont du projet immédiat de faire une démonstration antiamicale contre la flotte nippone déjà très fatiguée par la guerre de Chine. Nos croiseurs, plus rapides que les bâtiments russes, devaient voguer à l'avant-garde, assumant en cas de collision la gloire incertaine et l'odieux indubitable de l'aventure. La situation n'était pas sans ressemblance avec celle qui produisit la bataille de Navarin

entre la flotte turco-égyptienne et les flottes combinées de la Russie, de la France et de l'Angleterre. Un ambitieux vulgaire eût été de l'avant, tandis que Beaumont, très gentilhomme et peu soucieux d'une immortalité d'aloi médiocre, calma le bouillonnement astucieux de son collègue, déclara que l'urgence ne lui semblait pas suffisante pour justifier une pareille initiative, gagna du temps, et..... l'acceptation de l'ultimatum vint clore l'incident.

Beaumont était un remarquable type de marin : maigre, sec, un peu hâve, les yeux émerillonnés sous des sourcils broussailleux et grisonnants. Il avait le cœur haut et parfait, l'abord noble et gracieux bien qu'un peu gâté par une pointe de persiflage qui s'aiguisait jusqu'au sarcasme froid dans les occasions. Ses attitudes semblaient fort journalières. Je me souviens de l'avoir vu tantôt très élégant sous l'uniforme et recevant superbement à son bord, tantôt d'apparence fatiguée, petite, j'allais dire mesquine, en tenue civile. On lui reconnaissait un esprit fin, avisé, subtil, beaucoup d'adresse et de sens politique.

Il adorait tout dans l'Extrême-Orient : le soleil, la pureté de l'air, la grâce des paysages, les dehors

aimables et gais des Asiatiques. Ses sentiments japonophiles débordaient sur toutes choses. Je me souviens que, sans être collectionneur ni même connaisseur, il achetait avec amour mille bibelots inutiles dont le chatoiement lui plaisait. Il accordait aussi sa meilleure confiance à deux ou trois domestiques nippons, qui lui faisaient une cuisine médiocre pimentée d'un grain d'exotisme et le servaient avec des manières glissantes et silencieuses, une ponctualité sévère, un dévouement mitigé de chapardage. Naguère amoureux perpétuel et inconstant des onze mille vierges, il gardait encore avec les femmes de jolies façons galantes fleurant Versailles ou Trianon. Les jeunes filles du corps diplomatique et de la petite colonie européenne de Tokio, qu'il courtisait en aïeul, l'appelaient : « Mon oncle Olivier », et ce vocable l'enchantait.

L'amiral de la Bédollière qui lui succéda, semblait un peu rond au physique et parfaitement rond au moral. Il réussit aussi bien, mais par des moyens différents et beaucoup moins quintessenciés.

Tous deux sont morts.

Comme la guerre n'avait point éclaté entre les Russes et les Japonais, il fallait qu'ils s'entendis-

sent, sinon en amis du moins en riverains des mêmes eaux, et le prochain couronnement de l'empereur Nicolas II semblait une occasion d'entretiens pacifiques tout indiquée.

Le célèbre maréchal Yamagata reçut la direction de l'ambassade envoyée par l'empereur du Japon aux fêtes de Moscou. Il était aussi grand général qu'habile diplomate, savait marcher sur les parquets glissants comme sur les champs de bataille et n'avait besoin de personne pour faire ses commissions. Néanmoins la diplomatie française pensa, je crois avec raison, que ses bons offices pourraient faciliter un peu les choses en ouatant certaines aspérités. Petit à petit l'idée crût, s'enfla, s'épanouit. Au lieu de nous contenter d'un rôlet dépassant à peine les coulisses, nous voulûmes escalader le cintre et redescendre dans une apothéose comme le *deus ex machina*. Chacun s'en mêla, depuis notre ministre des affaires étrangères jusqu'au moindre sous-ordre, tant et si bien que les Japonais s'entendirent seuls à seuls avec les Russes, tout uniment.

Malgré l'évidence, nous crûmes avoir mené l'affaire et fûmes très mortifiés quand le maréchal Yamagata, directement mis en cause, répondit

avec les ambages les plus courtois que le rôle de la France s'était restreint à quelques amabilités banales, telles que les gens bien élevés s'en font au passage des portes.

Une accalmie réelle suivit le rapprochement négocié par Yamagata. Toute la nation japonaise éprouvait une grande nécessité de repos et percevait un besoin d'entente plus ou moins durable avec l'une des puissances prépondérantes de l'Extrême-Orient, qui étaient alors l'Angleterre et la Russie.

La colère causée par l'Intervention, la diffusion de la langue et du commerce britanniques dans l'empire mikadonal, une certaine similitude géographique entre l'Angleterre et le Japon inclinaient les gens du peuple et de la classe moyenne vers les Anglais, dont ils ignoraient le dédain pour la race jaune et l'égoïsme politique (1). Au contraire, quelques hommes considérables et probablement une partie de la cour penchaient vers les Russes, aimables, caressants, flatteurs, généreux

(1) Un des rares Japonais qui répudiaient toute idée d'alliance avec l'Angleterre, me disait un jour plaisamment : « Si nous faisions alliance avec l'Angleterre et si les Anglo-Japonais étaient victorieux, ce serait l'Angleterre qui serait victorieuse; mais, s'ils étaient battus, ce serait le Japon qui serait battu. »

en promesses, prodigues en décorations, exempts de préjugés contre les Asiatiques.

Mais le gouvernement du tsar dédaigna ces tendances imprécises ou ne sut pas les utiliser. Il laissa percer des intentions dominatrices sur la Corée, conquérantes sur la Chine septentrionale, et bientôt tout le monde pensa que la guerre éclaterait un jour ou l'autre entre la Russie et le Japon, sans en prévoir cependant la date et les conséquences. Les Russes, n'occupant alors ni Port-Arthur ni la Mandchourie, semblaient peu vulnérables sur les rivages frimateux de la Sibérie. On estimait que les troupes mikadonales y aborderaient aisément et obtiendraient quelques succès sur les peu nombreuses troupes russes, mais on pensait qu'après ces victoires sans lendemain les Japonais gèleraient dans leur propre glace et que, de toute manière, la guerre finirait sans grands avantages ni grands dommages pour les deux parties.

Quant à la politique mutuelle des Japonais et des Russes, elle se bornait à gagner un temps dont les premiers avaient besoin pour réparer leurs forces et les seconds pour achever leur ligne transsibérienne. Mais cette expectative, simple en théorie,

se hérissait dans la pratique de mille difficultés, se compliquait de mille détours, au milieu desquels Russes et Nippons évoluaient en rusant à qui mieux mieux. Rien n'était plus symptomatique que d'entendre certains Russes parler des Philippines alors convoitées par les Japonais (1), et verser un pleur de crocodile sur le sort contraire réservé aux Espagnols, tout en pensant que le temps passé par les Japonais à combattre les Espagnols serait pour eux du temps gagné.

Tout le monde prévoyait donc qu'un heurt violent mettrait un jour aux prises Russes et Japonais, mais nul ne pouvait en fixer la date, ni surtout imaginer l'étendue des futures victoires nippones.

Du reste les causes de ces victoires semblent,

(1) Les journaux japonais développaient à satiété la théorie suivante : « L'expansion nippone a besoin de nouveaux territoires. Le Japon ne peut acquérir ces territoires que par droit de conquête. Quels seraient en Extrême-Orient les territoires, sinon les plus désirables, du moins les plus faciles à conquérir pour le Japon? » — La réponse, exprimée quelquefois mais plus généralement sous-entendue, était : les Philippines.

La prise des Philippines par les Américains a été une grosse déception pour les Japonais. Ajouterai-je qu'au point de vue politique nous ne pouvons la regretter, car l'archipel philippin est ainsi devenu une solide barrière entre le Japon et notre grande colonie indo-chinoise.

même après coup, difficiles à préciser sans raisonnements captieux. Le gain d'une campagne résulte d'opérations bilatérales et il est toujours délicat de faire un départ attributif des résultats entre l'habileté des uns et l'inhabileté des autres. En outre, à la guerre plus que partout ailleurs, le rôle de la fortune est prodigieux. Dans un art où quelques principes très simples en théorie mais d'une application infiniment complexe régissent une variété de cas infinie, la chance fait souvent tenir, après coup, à mérite ou à faute des conduites semblables.

Quoi qu'il en soit, la négligence, l'impéritie, l'aberration confiante des Russes laissèrent les Japonais prendre un gros avantage dès le début de la partie. Plus tard, si les Russes montrèrent du jugement, de l'activité, de l'entente pour les transports et les ravitaillements, ils manquèrent de sens militaire, de volonté, de ténacité, d'élan, même de courage général dans les opérations proprement dites. Il y eut parmi eux mille exemples de bravoure et d'héroïsme individuel; mais on chercherait vainement dans cette triste campagne une seule page entière, heureuse ou malheureuse, d'une beauté parfaite, une page éternelle dont tous

les auteurs puissent dire : « Notre nom vivra glorieux dans la mémoire des hommes. »

De même qu'un jardinier ne saurait faire une belle récolte sur un arbre sans racines, de même les Russes lancés à l'aventure dans une lutte lointaine, impréparée, impopulaire, incomprise, n'y ont récolté que des fruits mauvais, blets avant que d'être mûrs ou véreux. Au contraire les Japonais, minutieusement organisés, faisant à leur heure, près de chez eux, une guerre vers laquelle aspirait l'âme nationale, tinrent dès l'abord tous les atouts dans la main. Les chefs de la nation et de l'armée purent utiliser les qualités d'esprit militaire, de discipline, de courage, de dévouement, d'abnégation et surtout de sacrifice simple, sans arrière-pensée, de l'individu à la collectivité, qui sont les caractéristiques du peuple mikadonal.

On prétend qu'un sens occulte et supérieur, appelé par Mæterlinck l'esprit de la ruche, guide et dirige toutes les abeilles vers un même but, et obtient ainsi de mouches sans facultés individuelles spécialement affinées un merveilleux résultat pour la conservation de l'essaim. Dans des conditions analogues, le patriotisme infini des Japonais, leur aspiration unique, incessante, irrésistible vers la

grandeur du pays rendent extrêmement redoutable la réunion de gens qui, pris à part, nous paraissent médiocres. Chaque Japonais semble un grain dans un flot de sable poussé par un invisible courant. Qu'importe l'anéantissement de quelques centaines, de quelques milliers, dix milliers, cent milliers d'atomes, si le flot ne cesse d'avancer?

J'avais un ami nommé Soutchi parmi les officiers japonais partis pour la guerre contre la Russie. Comme je m'en inquiétais, l'un de ses compatriotes me répondit d'un air indifférent :

— Ah! oui, Soutchi : il se trouvait sur tel transport coulé par les Russes. On aurait pu le sauver, mais, dans la circonstance, il a mieux aimé périr.

Le bon Soutchi l'avait fait, j'en suis sûr, tout aussi naturellement que mon interlocuteur le rapportait; et en priant maintenant pour lui dans le sanctuaire familial, ses parents louent son sacrifice comme une chose très naturelle, tandis que, nous autres Occidentaux, nous l'exalterions jusqu'aux nues.

On trouve partout de superbes abnégations; seulement l'Européen qui dévoue son existence et consomme le sacrifice de soi-même s'estime un holocauste ineffable, tandis que le Japonais meurt

pour sa patrie sans phrases, sans pensées surpassant la nature, les yeux fixés vers le soleil dont ses empereurs sont descendus et l'âme réconfortée par un rayon astral qui l'entraîne vers l'empyrée.

Enfin, et je ne saurais trop y insister, les cœurs de tous les Japonais battent à l'unisson dès que le sentiment national est en jeu, tandis que, dans des circonstances semblables, les nôtres, plus compliqués, prennent seulement l'accord de tierce, de quinte ou d'octave.

En 1896, les relations entre le Japon et l'Angleterre étaient bonnes, en attendant qu'elles devinssent cordiales puis intimes. Cependant les Anglais n'avaient guère dissimulé leurs sympathies pour les Chinois au début de la guerre sino-japonaise. A Weï-haï-weï par exemple, l'amiral commandant l'escadre britannique d'observation essayait toujours ses projecteurs électriques au moment même où les navires japonais approchaient de la ville pour une attaque de nuit. Ailleurs, d'autres faits analogues s'étaient produits et les Anglais — officiers ou reporters — admis à suivre les opérations de l'armée nippone, étaient devenus les bêtes noires des troupes. Mais le débordement de colère soulevé

par l'Intervention balaya parmi le peuple japonais tous les autres sentiments, et produisit dans les relations anglo-japonaises une détente soudaine, que le ministre britannique à Tokio, sir Ernest Satow, sut fort bien utiliser.

Né sans fortune, sans appui, mais *full of tact and delicacy*, sir Ernest avait débuté naguère au Japon comme secrétaire-interprète et, s'élevant peu à peu d'un effort opiniâtre mais inapparent, il était devenu l'un de ces diplomates de haut vol, d'extrême distinction, de manières charmantes qui personnifient au loin la grandeur britannique. Il parlait à merveille le japonais, connaissait le pays mieux que personne, y comptait d'innombrables amis et, en toutes choses, en toutes occasions, à tout propos, agissait toujours avec autant d'adresse que de dignité.

Le ministre de Russie, M. Hitrowo, avait le grand air, les allures nobles, hautes et un peu orientales des Moscovites d'autrefois. Il quitta bientôt le Japon et, après un intérim assez long tenu par M. de Speyer, fut remplacé par le baron de Rosen, homme doux, aimable, affiné, distingué, prévoyant, élégamment spirituel. M. de Rosen avait passé naguère quelques années à Tokio

comme attaché ou secrétaire d'ambassade, et savait étoiler la plus obscure discussion de quelques jolis mots japonais accompagnés de gestes câlins à la vieille mode du Nippon. Pour tout dire, il paraissait dans la diplomatie moderne un élégant plénipotentiaire d'autrefois, suave, souriant, secret, protocolaire, avec des formes tour à tour hautaines, nobles, insinuantes, gracieuses, badines, suivant les besoins. En le voyant, je pensais au congrès de Vienne et au congrès de Vérone, il me venait aux lèvres de lui demander comment allait M. de Châteaubriand ou bien le comte Pozzo di Borgo.

Tout le monde sait les services que Rosen rendit à son pays dans les négociations douloureuses qui suivirent la guerre russo-japonaise, et beaucoup de gens savent aussi que cette guerre funeste aurait pu être différée jusqu'à des temps plus favorables si le gouvernement de Pétersbourg avait suivi ses conseils ou tout au moins tenu compte de ses avertissements.

Le baron Gutschmid, ministre d'Allemagne, semblait fort différent, avec ses façons raides et un peu cassantes, sa voix forte généralement enrouée, ses gestes étendus. Il jouissait parmi les Japonais de plus de prestige que de sympathie, et semblait

toujours prêt à négocier la paix avec des vaincus au lendemain d'une grande bataille.

Son successeur, le comte de Leyden, était au contraire parfaitement aimable et d'un esprit fin dont je me rappelle un joli trait. Il avait dans sa légation le lieutenant comte Hans de Königsmarck. Les Japonais, moins ferrés sur cette famille que je ne l'étais moi-même au temps de mon baccalauréat, s'obstinaient à l'appeler Bismarck et s'en excusaient ensuite jusqu'à l'infini par des considérants malgracieux pour une aussi grande maison que les Königsmarck. Un jour que la méprise s'était encore produite et que le pathos excuseur allait recommencer, Leyden arrêta les frais par ces mots :

— Mais l'erreur n'est pas grave. Ce sont deux noms également illustres, à la différence que celui de Bismarck est plus d'actualité.

Mon chef, M. Harmand, par lequel j'aurais dû commencer, avait rempli une carrière brillante et mouvementée.

Petit-neveu du conventionnel Harmand, lequel eut le courageux honneur de protester contre la violation des formes légales dans le procès de Louis XVI, fils d'un officier supérieur de cavalerie,

M. Harmand eût pu choisir entre toutes les carrières. Mais un goût très vif le portait vers les sciences naturelles et les voyages. Il entra dans la marine comme médecin et devint le fidèle compagnon de Garnier au cours de ses explorations héroïques.

Quelques années plus tard, un prodigieux coup de fortune le fit nommer commissaire général au Tonkin et il se trouva nanti de pouvoirs qui mettaient dans son obédience l'amiral Courbet, naguère son supérieur à ne le point regarder. M. Harmand eut alors des contestations fameuses avec l'amiral dont le grade et le caractère altier répudiaient une telle dépendance. La situation semblait intolérable pour Courbet, mais le nouveau commissaire général n'en était pas responsable et il se retira très dignement dès que les circonstances le lui permirent. Nommé ministre à Tokio en 1894, M. Harmand conserva ce poste jusqu'en 1906, et prit alors sa retraite avec le rang d'ambassadeur. L'effacement progressif de la France au Japon ne lui a pas permis d'y jouer un premier rôle, bien qu'il eût été mêlé aux plus grands événements de l'histoire moderne japonaise.

Tous ceux qui connaissent M. Harmand lui re-

connaissent une intelligence puissante, une grande facilité de travail, une indomptable énergie morale et physique. Sa carrière satisferait des ambitions difficiles et cependant il semble que la fortune aurait pu le porter encore plus haut, car il est de la matière dure et tenace dont se façonnent les grands hommes d'État autoritaires.

En Extrême-Orient, nul mieux que lui ne prévoyait l'avenir et ne savait tenir tête aux Japonais, ardents à obtenir, peu enclins à donner et récalcitrants aux échanges où tout l'avantage n'était point de leur côté. L'admirable suite de ses dépêches forme une véritable histoire du Japon pendant douze ans et les historiens futurs y puiseront sans compter.

Malgré l'importance croissante des relations commerciales et politiques entre les États-Unis et le Japon, le ministre d'Amérique ne faisait pas la grande figure qu'on croirait.

Le ministre de Chine au Japon était Lord Yu, qui devint plus tard ministre en France. Sa famille appartenait à la noblesse mandchoue — la classe conquérante — et tenait, dit-on, par quelque alliance, à la maison impériale. Lui-même avait une apparence froide, des façons compassées, des allures

très dignes rendues un peu hésitantes par une forte myopie. Dans les occasions, ses costumes, toujours chinois, bien entendu, se chamarraient de broderies et d'affiquets multiples dont les moindres emblématisaient encore quelque honneur ou quelque dignité. Quant à son vocabulaire européen, il se réduisait à deux mots anglais : *good-bye* et *earthquake* (1). Le premier était d'un emploi courant et l'instabilité sismique du Japon lui permettait de placer facilement le second avec à-propos.

Quant à lady Yu, fille d'un Chinois et d'une Américaine, elle avait incliné du côté maternel, parlait anglais, donnait des bals et portait avec autant d'aisance un chapeau à la dernière mode parisienne ou l'étonnant bonnet à poil orné de fleurs dont se parent aux jours de fête les nobles dames mandchoues.

Les enfants Yu, deux fils et deux filles, étaient charmants, avec des yeux un peu bridés éclairant leurs jolis visages dont la carnation vermeille se pigmentait d'orangé. Le second fils, Charley, dansait à ravir et venait ordinairement au bal en robe fleur de pêcher. Avant de valser, il tortillait sa

(1) Au revoir et tremblement de terre.

longue queue dans sa ceinture pour éviter qu'elle ne s'élevât par l'accélération du mouvement giratoire jusqu'à frapper au visage les danseurs voisins. Il aurait pu l'épingler en chignon au sommet de sa tête, mais, suivant les rites chinois, c'eût été pour ses hôtes une impolitesse dont il se fût bien gardé.

Pauvre Charley, pauvre Céleste commencement de siècle, dont l'âme très moderne avait pour enveloppe un Chinois de paravent : il a fini par faire en France un mariage inégal et malheureux !

En leur qualité de Mandchoues, Mlles Yu conservaient de jolis pieds exempts de toute torture et en profitaient pour danser comme leur frère. Pourtant Mme Yu, personne prudente et sage, ne leur autorisait la valse qu'en toilette européenne, car le costume chinois qui se drape sans artifices baleinés répugne aux pirouettements par couples de nos danses actuelles.

Les représentants des autres puissances tenaient des rôles moins brillants et vivaient de souvenir ou bien d'attente. L'Espagne conservait quelques relations d'affaires avec le Japon à cause des Philippines. Mais la Hollande, naguère maîtresse de tout le commerce extérieur du pays, y devenait oubliée partout ailleurs que dans l'histoire et, s'il y avait

encore un consul de Portugal à Tokio, les fonctions de ministre plénipotentiaire incombaient au lointain gouverneur de Macao.

En dehors des diplomates, la société de Tokio comprenait des étrangers au service du Japon (professeurs ou conseillers) dont le nombre allait décroissant; deux médecins allemands; un architecte anglais; quelques représentants industriels briguant les commandes du gouvernement mikadonal. Parmi ces derniers, les plus répandus étaient Bougouën dont j'ai déjà parlé, le capitaine Munter, ancien officier de la marine danoise entré au service de la puissante maison anglaise Armstrong; le commandant Armani, agent des chantiers italiens Ansaldo, qui pouvaient, à son dire, « compéter » avec les premiers chantiers du monde et n'obtenaient cependant jamais la moindre commande.

Enfin un petit groupe de missionnaires, de professeurs modestes, de représentants commerciaux moins répandus ou moins qualifiés gravitait autour de chaque légation.

La vie mondaine était agréable et gaie. Si l'immensité de Tokio gênait un peu la fréquence des relations, elle évitait la satiété habituelle à Pékin

où les diplomates parqués dans la même rue se rencontrent dix fois par jour.

Les Japonais occupant des situations officielles avaient à cœur de bien accueillir les Européens, quoiqu'ils le fissent d'ordinaire sans plaisir et seulement pour le bon renom de leur pays. La plupart ne nous aimaient guère et, sans nous souhaiter peut-être de grands maux, savouraient nos moindres déconvenues. J'en eus le témoignage au moment où le comte d'Eu et le prince Pierre d'Orléans et Bragance, son fils aîné, vinrent au Japon.

Le comte d'Eu s'étant courtoisement réclamé de sa nationalité française, le comte de Pourtalès, alors chargé d'affaires, prévint officieusement le gouvernement japonais. Sans réclamer pour le prince aucun honneur précis, Pourtalès exposa qu'il serait bienséant de lui accorder le traitement habituel aux personnages de son rang venus au Japon en touristes quoique sans incognito rigoureux.

Les Japonais possédaient à coup sûr un almanach de Gotha et savaient parfaitement que le ministre d'Espagne ou le consul général de Portugal se mettraient aux ordres du comte d'Eu, prince

de la maison de Bourbon et, par sa femme, chef de la maison de Bragance, si la légation de France défaillait. Ils n'ignoraient pas non plus que le ministre d'Autriche-Hongrie devait ses meilleurs offices au prince Pierre d'Orléans, officier dans l'armée autrichienne. Mais ils saisirent aussi combien l'état républicain de notre pays mettait la légation française en posture gênante pour parler d'un Bourbon. Nous pataugions dans les tourbières du protocole et ils nous turlupinèrent jusqu'au moment où nous leur dîmes :

— Eh bien soit, il ne sera plus question de rien avec la légation de France. Dans une heure, le ministre d'Autriche vous présentera le passeport du prince Pierre en vous demandant ce que vous comptez faire pour un officier autrichien qualifié d'altesse impériale et royale. Naturellement, il rendra compte de tout à son gouvernement et la cour de Vienne, si ferrée sur les étiquettes, pensera qu'étant nouveaux venus parmi les grandes puissances monarchiques, vous en ignorez encore les usages.

L'argumentation enragea mais convainquit les Japonais, désireux avant tout d'éviter un ridicule ou une ignorance. Ils se montrèrent désormais

empressés pour le comte d'Eu, sans en demander plus long, et je n'aurais garde de rappeler cette anecdote si elle ne caractérisait à merveille l'état d'âme coutumier aux Japonais dans leurs relations avec les Européens.

Au printemps de l'année 1898, je dus quitter le Japon pour accomplir le temps de service régimentaire exigé de tous les officiers d'état-major. Suivant la coutume, nos amis de toutes les classes de la société, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, nous envoyèrent des cadeaux. Beaucoup nous accompagnèrent à la gare de Tokio-Simbashi et quelques-uns vinrent même jusqu'au port de Yokohama. D'ordinaire, les adieux, les reconduites parmi l'enregistrement des caisses, le port des valises, le récolement des plaids, l'égarement des parapluies sont aussi fastidieux pour ceux qui partent que pour ceux qui restent. Mais, là-bas, l'appréhension de ne plus se revoir, le souvenir des jours écoulés en commun, heureux ou malheureux, la conscience du temps inéluctablement révolu dégagent une émotion communicative et parfois une larme mouille les yeux.

CHAPITRE XX

Retour en France. — Reprise de l'affaire Dreyfus. — Second ministère de M. Cavaignac. — Suicide du lieutenant-colonel Henry. — Je rejoins à Tours le 5e cuirassiers. — Mort de la princesse Marie-Louise de Bulgarie. — Je vais à ses funérailles. — Un mot sur l'empereur d'Allemagne. — Le roi Milan. — Les cérémonies funèbres de Sofia et de Philippopoli.

Quand j'arrivai à Paris, une agitation énorme recommençait autour de l'affaire Dreyfus et l'état-major de l'armée était en ébullition.

Parmi les officiers du ministère, nul ne semblait mettre en doute le crime de notre ancien camarade, mais quelques-uns, gens de nature sage, pensaient, à l'exemple du général Billot, ministre de la guerre, qu'il fallait se borner à ne pas revenir sur la chose jugée, tandis que la plupart, soulevés d'indignation, considéraient comme une faiblesse, presque une forfaiture, la prudence du général et demandaient que l'on éclairât les Chambres et le pays sur le crime commis par Dreyfus.

Un seul, qui a été nommé général en 1907 et

pourvu peu après d'un très beau commandement, me dit, sans entrer dans le fond du débat ni émettre un doute sur le bien jugé de l'affaire, que le dossier sentait mauvais et qu'on le soupçonnait de contenir des pièces fausses.

Quoi qu'il en soit, les circonstances exaucèrent le désir des violents; le général Billot quitta la rue Saint-Dominique et fut remplacé par M. Cavaignac, l'homme attendu entre tous, le sauveur providentiel qui devait éteindre les brandons ardents à l'incendie de l'état-major général.

On sait ce qu'il advint!

A la place de M. Cavaignac, Richelieu eût détruit le faux commis par Henry et découvert par Cuignet, Mazarin l'eût égaré, Bismarck l'aurait simplement mis dans sa poche, indifférent à ce que la postérité l'y retrouvât!

Mais notre ministre de la guerre était trop honnête homme et pas assez homme d'État pour dissimuler une vilenie. Ce fut son honneur comme sa perte; M. Cavaignac tomba, les reins brisés, du pinacle où la France entière l'avait mis.

Quant au pauvre lieutenant-colonel Henry, il se tua dans sa cellule du Mont-Valérien.

L'avenir sera indulgent pour Henry, homme

simple et fruste, sans grande ouverture d'esprit, sans connaissance du monde, sans détours, qui fut porté par ses qualités militaires et plus encore son dévouement envers ses chefs, à un emploi qui ne lui convenait guère. Son intelligence subalterne saisit l'importance de « corser le dossier » et, absorbé, suggestionné par cette idée unique, il fabriqua la pièce tant désirée qu'il ne trouvait pas.

Au mois de novembre 1898, j'avais rejoint à Tours le 5e cuirassiers où je devais attendre mon quatrième galon en remplissant les fonctions de capitaine-commandant. J'étais, il faut l'avouer, peu préparé à cet emploi après tant d'années passées loin de la troupe; mais j'eus la chance de trouver des supérieurs aimables, des officiers excellents, le plus dévoué des maréchaux des logis chefs et je me tirai d'affaire, sinon avec grand honneur, du moins sans anicroches fâcheuses.

A la fin de janvier 1899, la princesse Marie-Louise de Bulgarie s'éteignit doucement, quelques jours après la naissance de son quatrième enfant, la princesse Nadejda. Elle avait pris froid en allant joindre ses prières à celles de ses sujets au moment

que mourait un saint ministre de l'Église bulgare, digne de toutes les vénérations.

En souvenir de l'accueil trouvé naguère en Bulgarie, je voulus aller à Sofia rendre un dernier hommage à la souveraine expirée.

Dès le départ de Paris, je rencontrai dans l'express-orient le commandant Moreau, chargé de représenter aux obsèques le président de la République française, et particulièrement qualifié pour cette mission car il venait d'organiser la marine bulgare; le comte Albert Mensdorf-Pouilly, conseiller à l'ambassade d'Autriche-Hongrie en Angleterre et petit-fils d'une princesse de Cobourg; le comte de Grenaud, fils du premier grand-maréchal de la cour de Sofia. A Munich monta dans le train le prince Siegfried de Bavière, tout jeune et charmant. Il était accompagné du capitaine baron de Redwitz dont je ne puis oublier un bien joli mot à propos de l'empereur Guillaume :

— Comment voulez-vous que notre empereur ne fasse pas des merveilles? Tout le monde l'adore et tout le monde en a une frousse épouvantable!

Nous prîmes plus loin le comte Zileri dal Verme, petit-fils de la duchesse de Berry par son second mariage avec le comte de Lucchesi, et grand-maître

de la cour du duc de Parme; plus loin encore, à Nisch, le roi de Milan de Serbie. Il me parut commun sans être vulgaire, très brun, très coloré, très bedonnant dans une tunique rouge trop étroite qui plissait horizontalement à la taille et remontait jusqu'aux cheveux. Il causait avec esprit, avec finesse, même avec grâce, paraissait connaître merveilleusement les rouages si compliqués de la politique balkanique, se tenir au courant de toutes les aspirations populaires et savoir élucider les questions les plus complexes. En somme, Milan faisait assez bonne figure de roi, mais de roi qui eût été dans des vies antérieures major de table d'hôte et chef de brigands.

L'apparence extérieure de Sofia n'avait guère changé depuis mon dernier voyage, quoique la situation politique du pays fût tout autre. Stambouloff était tombé du pouvoir dans des conditions tragi-comiques que son effroyable mort inclina vers la plus sombre tragédie (1). La Bulgarie était

(1) On prétendait que la cause immédiate de sa chute avait été une scène violente et aussi peu décente que ridicule, survenue entre lui et la femme d'un de ses collègues dans le propre salon de cette dame. — Tout le monde sait avec quelle rage féroce il fut assassiné et comme déchiqueté de coups en plein Sofia par des meurtriers qu'on ne retrouva jamais.

rentrée en grâce auprès de la Russie sa libératrice, devenue ensuite sa pire ennemie. Le prince Ferdinand, reconnu par toutes les puissances, avait savouré le plaisir de parcourir officiellement l'Europe et d'être acclamé par les foules changeantes. Naguère ces mêmes foules le traitaient de Cobourg-assassin, se passionnaient pour Panitza dont le nom sonnait bien à l'oreille et, sachant vaguement que la prison de Sofia, ancien sanctuaire musulman, se nommait la mosquée noire, rêvaient d'horreurs adéquates au nom sinistre de cette geôle.

Mais pourquoi parler politique alors que l'amertume d'un deuil national occupait seule le pays!

Tout le monde pensait à la princesse, rappelait son charme, sa bonté, son amour pour la Bulgarie dont elle avait donné une dernière preuve, plus touchante que toutes les autres. Unissant avant de mourir ses espoirs de mère à ses espoirs de souveraine, Marie-Louise avait demandé que son enfant naissante fût appelée Nadejda — Espérance — comme le premier navire de guerre bulgare.

Les obsèques officielles se firent à Sofia dans la petite église latine. De grands cartouches aux couleurs nationales se détachaient de place en place sur le fond noir des draperies. Les uns portaient

les armes unies de Cobourg et de Bourbon, les autres le nom vénéré de *Maria-Luisa regnatrix*, et, malgré la tristesse profonde, quelques-uns remarquaient l'habileté protocolaire de cette qualification régalienne.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Philippopoli où la souveraine devait reposer dans la cathédrale catholique.

Au moment que nous quittâmes Sofia, il faisait très froid et un brouillard givreux couvrait la ville. Mais lorsque, après avoir franchi le haut seuil de Vacarel, nous descendîmes vers les plaines fertiles de la Maritza, le ciel bleuit, le temps devint plus doux, les bourgeons bruns fraîchement éclatés se panachèrent d'une verdure étroite, l'hiver fit place au printemps.

A Philippopoli, le soleil miroitait les draperies funéraires dont la gare était tendue; une brise tiède, haleinant la campagne, apportait mille effluves printaniers; un suave parfum d'aubépine se jouait parmi les senteurs vagues des arbres feuillissant et de la terre hâtive à se couvrir de moissons.

Le prince Ferdinand, son frère aîné le prince Philippe de Cobourg, son neveu le prince Siegfried

de Bavière, les hauts dignitaires du pays et de la cour se rangèrent devant le wagon transformé en chapelle ardente. Plus loin se tenaient les matelots de la *Nadejda* venus monter une dernière garde près de leur souveraine, naguère si heureuse de voir flotter sur la mer Noire le pavillon tricolore de leur vaisseau.

Des serviteurs éteignirent les cierges, prirent les gerbes et les couronnes dont les fleurs lasses jonchaient le sol de leurs pétales, puis, soulevant l'ample voile funéraire, ils découvrirent l'énorme cercueil de métal blanc rehaussé d'or où gisait la souveraine, si frêle et si légère en son vivant.

Alors, suivant une pieuse coutume des Églises orientales, le prince et ceux qui l'entouraient placèrent le cercueil sur leurs épaules et le portèrent ainsi jusqu'au char funèbre.

Beaucoup de gens pleuraient et cependant la foule recueillie ne semblait pas suivre un deuil, mais plutôt escorter processionnellement la châsse d'une sainte ramenée aux autels après avoir été promenée dans les campagnes contre quelque fléau.

Les prêtres bulgares, ne pouvant unir leurs absoutes aux absoutes latines dans la cathédrale,

étaient venus en pompe arrêter le cortège afin de joindre leurs prières à celles des latins sous la grande voûte du ciel commune à tous les adorateurs de Dieu. Lorsqu'ils commencèrent leurs lamentations et leurs appels au Seigneur, tristes et déchirants comme le trépas, l'émotion de la foule s'exalta. Une même douleur semblait prête à renouer les liens rompus depuis mille ans entre les Églises d'Occident et d'Orient, entre la foi latine de la princesse et la foi grecque de son peuple. Plus d'un voyait déjà peut-être, dans un rêve prestigieux, le fils aîné de la morte, élevé dans la religion grecque, devenir empereur d'Orient et rétablir l'union entre Constantinople et Rome sous les auspices de sa sainte mère également pleurée par les deux Églises.

CHAPITRE XXII

Je suis nommé chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique. — Tlemcen. — Le colonel Delanneau. — Les grandes manœuvres. — Départ pour Aïn-Sefra. — Le général de Saint-Germain. — L'expédition d'Igli. — Le poste de Duveyrier. — Funérailles de soldat. — Bou-Amama. — Le général Grisot, commandant le 19e corps. — Les zouaves. — Les soldats des bataillons d'Afrique. — Les disciplinaires. — Nécessité de réformer les conseils de discipline. — Les légionnaires.

En juillet 1899, je fus nommé chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique.

Deux escadrons actifs du régiment et le cinquième tenaient garnison à Tlemcen; les deux autres étaient détachés.

Au moment de ma nomination, je demandai trois mois de congé afin de ne rejoindre le régiment qu'après les fortes chaleurs. Mais plusieurs officiers de cavalerie récemment nommés en Afrique avaient profité de congés semblables pour passer dans des régiments de France; le général Poulléau, commandant la cavalerie d'Algérie, soupçonna quelque projet analogue de ma part et fit refuser

mon congé par le ministre lorsque je le croyais accordé sûrement.

Je rejoignis Tlemcen au moment même de partir pour les grandes manœuvres et après mille tribulations. Cependant nulle époque de ma carrière ne me laisse de meilleurs souvenirs, de plus cuisants regrets.

Jamais je n'oublierai mon arrivée dans Tlemcen, la blanche capitale des anciens rois zeiyanides, tout entourée de verdures et de fleurs écloses le long des ruisseaux. Le ciel était de feu au milieu du jour, mais chaque soir le vent de mer, franchissant les collines, agitait doucement l'atmosphère alourdie par des effluves aux senteurs d'aromates et assoupissait la nature dans un bercement suave jusqu'à ce qu'elle s'endormît tout à fait.

Jamais je n'oublierai notre départ pour les manœuvres par la route des Cascades, si fraîche au matin, notre première étape sous le soleil brûlant, notre premier campement, proche d'Aïn-Fézza, puis, dans la nuit silencieuse au bord d'une source églomisée d'argent par un rayon de lune, les hennissements de nos petits chevaux arabes qui, humant tout à coup une odeur de cavale, maudissaient leurs entraves et criaient aux étoiles leur plaintif émoi.

Le régiment était commandé par un admirable officier d'Afrique, le colonel Delanneau. Il avait le métier en passion et aimait ses chasseurs à l'égal de ses enfants. Chacun le lui rendait, car, suivant l'expression si belle et si rarement vraie — maintenant surtout — de nos règlements militaires, « son autorité était le recours et l'appui de tous ».

Les soucis personnels, les préoccupations politiques disparaissaient dans un commun élan de patriotisme et d'amour du métier, une semblable affection de chacun pour tous et de tous pour chacun.

Comme je l'ai dit ailleurs (1) en parlant de nos troupes d'Algérie, « la vie commune au cours des marches et dans les camps, le long partage des mêmes ennuis, des mêmes fatigues, parfois des mêmes souffrances amènent entre tous, officiers et soldats, un très vif sentiment d'intérêt les uns pour les autres, de mutuelle confiance, d'affection. Loin de s'amoindrir parmi les plus humbles détails de la vie journalière, le prestige de l'officier grandit. Il ne paraît plus commander en vertu de ses galons, de son grade, des règlements mili-

(1) Dans Oran, Tlemcen, Sud-Oranais.

taires, mais par l'ascendant d'un droit supérieur émané de Dieu ou du libre suffrage de ses soldats. Le caractère de son autorité s'élève, s'élargit, se dégage de toutes considérations mesquines. Il est le vrai chef, le pasteur d'hommes, celui que tous regardent, vers lequel tous se rallient. D'ailleurs les soldats qui servent en Algérie diffèrent singulièrement de leurs camarades des régiments métropolitains. En France, avec le service court, les permissions fréquentes, les communications faciles, le soldat conserve toutes les idées de son enfance, tous ses sentiments familiaux. Il a vu ses parents à Noël, il compte les revoir à Pâques, un ami qui passait lui a donné de leurs nouvelles, lui a « causé » d'eux récemment. Les champs, les prés, les bois qu'il traverse près de sa garnison lui rappellent son pays. Il se dit : « C'est comme chez « nous », compte les jours et... prend patience. En Algérie au contraire, l'entrée au service marque pour l'homme de recrue le début d'une vie toute nouvelle, une brisure; il semble un déraciné. Pendant trois ans, le régiment l'absorbe tout entier, limite son horizon, circonscrit son orbite, devient sa famille. Tout en maudissant parfois le métier, il s'y attache, il l'aime; il est fier de son régiment

comme jadis les soldats de Navarre, Flandre ou Bourgogne. Il n'oublie ni ses parents ni son pays, mais il y pense au passé et au futur tandis que son camarade de France y pense au présent; il y rêve tandis que son camarade de France y réfléchit. »

Nous fîmes de très agréables manœuvres de cavalerie, sous le commandement du général Cuny (1) et la haute direction du général Poulléau (2), dans l'immense plaine qui entoure Bel-Abbès. Nos tentes avoisinaient le village de Sidi-Lhassen et rien n'était plus pittoresque que le camp aux heures où les officiers et les hommes prenaient leurs repas, installés de-ci de-là près de cuisines improvisées.

Parfois des *pifferari*, originaires d'Italie ou d'Espagne, arrivaient avec leurs instruments. Tandis que les mandolines bourdonnaient une basse, les violons soutenus par les harpes chantaient le *Miserere* du *Trovatore*, le quatuor de *Rigoletto* ou bien le grand duo qui précède, alors que Blanche pleure sa faute et que le bouffon, grandi jusqu'au sublime par l'amour paternel, promet un vengeur à Saint-Vallier. Leurs instruments étaient mauvais, leur

(1) Commandant la 2e brigade de cavalerie d'Algérie et la subdivision de Tlemcen.

(2) Commandant la cavalerie d'Algérie.

mesure inégale, leur doigter maladroit, et cependant nous aimions à les entendre en regardant le ciel radieux de lumière ou semé d'étoiles, car nous étions heureux, car mes camarades étaient jeunes et moi j'étais rajeuni, car toutes les sensations viennent se peindre sur nos âmes comme sur un miroir magique dont le tain les accorde avec nos tristesses ou nos joies.

Après les manœuvres, tandis que le premier escadron et le deuxième retournaient à Tlemcen, les deux autres s'acheminèrent vers le sud. Le troisième allait tenir garnison à Saïda, jolie petite ville bâtie vers l'extrémité du Tell sur la lisière septentrionale des Hauts-Plateaux, et le quatrième à Méchéria sur la lisière opposée.

J'accompagnai ce dernier escadron pendant quelques jours, sans autre but que d'admirer le pays, ses mouvements de terrains étendus, ses horizons sans bornes où le ciel et la terre se confondent dans un halo vaporeux.

Nous vîmes successivement Chanzy, au bord de la Mékerra qu'ombragent des saules et des lauriers; Magenta, fondée sur de hautes collines dans une immense sapinière et cependant si malsaine que ses rares habitants tremblent de fièvre comme ceux

de Ravenne ou des marais Pontins; Daya, ceinte de forêts; la fontaine de Takerkasa dont les eaux sourdent parmi le chaos d'un paysage lunaire; Mahroum qui semble une île sur la mer de verdure des Hauts-Plateaux.

Je terminai mon voyage au poste du Kreider, près d'un grand chott tout effleuri de sels magnésiens, et je regagnai Tlemcen par le chemin de fer avant d'aller passer en Europe mon congé enfin obtenu.

J'avais laissé le quatrième escadron en route pour Méchéria, tandis que le troisième s'était arrêté en arrière à Saïda. Mais l'agitation produite par l'occupation d'In-Salah dans tout l'hinterland algérien rendit bientôt nécessaire de renforcer nos postes avancés. Le troisième escadron partit de Saïda pour Méchéria, pendant que le quatrième s'acheminait plus au sud vers Aïn-Sefra. J'allai rejoindre celui-ci après un court séjour à Tlemcen, marqué par la venue dans cette ville de M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie.

C'était un petit homme pétillant d'intelligence et aimablement disert sans pédanterie. Les débuts de son gouvernement avaient été marqués par un

terrible malheur familial — la mort de son fils emporté par la typhoïde — et de grosses difficultés politiques amenées par les antisémites d'Alger. Néanmoins il semblait aimer l'Algérie, son soleil, ses couleurs voyantes, son mouvement, son bruit, avec l'ardeur sans satiété d'un noble Romain devenu proconsul d'Afrique après une carrière déjà longue écoulée tout entière en Italie.

La ville de Tlemcen lui offrit un banquet, pendant lequel il répondit avec beaucoup d'à-propos et de finesse à des toasts nombreux et très divers. Ayant eu l'honneur de le rencontrer le lendemain en petit comité, je ne pus m'empêcher de lui dire combien nous avions admiré l'aisance de sa parole et de lui demander s'il avait eu connaissance des toasts avant le banquet :

— Oh ! non, répondit-il, mais j'écoute attentivement chaque toast et j'en note au crayon les principaux points sur le dos de mon menu. Le moment de répondre arrivé, je place ce menu sur mon verre et quelques coups d'œil me suffisent pour ne rien oublier. Ce n'est pas plus difficile que cela, et les menus de mes voisins me fournissent au besoin des relais de papier indéfinis.

Le gouverneur était accompagné de Mme Lafer-

rière et de Mlle Laferrière, à peine remise des suites de la fièvre typhoïde dont son frère était mort et conservant encore les cheveux courts. Nous entourions d'hommages Mlle Laferrière et je pensais en la voyant à la marquise de Valory, fille du célèbre Dupleix, qui se ressentit toujours du temps où elle vivait aux Indes dans le palais de son père et s'entendait dire : « Majesté ».

Le voyage à Tlemcen de M. Laferrière me rappelle aussi le premier témoignage que j'eus du prestige énorme conservé sur leurs coreligionnaires par les descendants des grandes familles musulmanes maraboutiques.

Le jour de l'arrivée du gouverneur, je remplissais les fonctions de major de la garnison, ce qui me donnait la charge de faire ranger les troupes et les nombreux indigènes venus à cheval devant la gare pour accueillir le représentant de la République à sa descente du train.

Ne sachant pas l'arabe, j'avais pris avec moi un tout jeune officier de spahis, M. Ben-Chérif, descendant d'une illustre race algérienne et ancien élève de Saint-Cyr.

Le placement des troupes fut aisé, mais les indigènes, gens fort notables pour la plupart, voulaient

absolument caracoler et « faire fantasia » dans l'étroite cour de la gare, au grand péril de la foule. Après avoir tout essayé sans succès pour obtenir un peu d'ordre, je finis par dire à mon jeune compagnon :

— Monsieur Ben-Chérif, nous n'arriverons à rien. Je vous en prie, expliquez à tous ces gens que vous n'êtes pas un *meskine* (homme de peu), parlez-leur en maître et faites qu'ils obéissent.

Aussitôt Ben-Chérif, quittant sa place modeste à mon côté, s'avança vers les Arabes d'un air très fier, leur dit quelques mots et en obtint la plus entière soumission.

J'ai eu depuis mille exemples de prestiges semblables. Un jour, dans le Sud-Oranais, un Arabe fort pauvre mais de famille hautement maraboutique vint me voir. Mes goumiers et les indigènes du douar voisin s'empressèrent aussitôt à baiser sa main ou le pan de son burnous. A côté de cet homme en loques incliné devant moi jusqu'à terre, je n'étais plus rien pour eux.

Aux premiers jours de février, je partis pour Aïn-Sefra.

Aïn-Sefra, — la source jaune, — dernière ville et avant-dernier poste de l'Oranie, se composait essen-

tiellement de belles casernes fortifiées bâties au pied d'une énorme dune de sable, dominée elle-même par de très hautes collines rocheuses. Tout près se trouvait l'ancien ksar arabe qu'entourait une muraille de terre cuite au soleil, et plus loin la ville européenne. Ce n'était en vérité qu'un bourg d'aspect villageois avec une longue place décorée d'acacias squelettiques et d'oliviers de Bohême rabougris, sept ou huit rues courtes et droites, une belle école, deux hôtels, quelques boutiques aux assortiments médiocres mais très variés tenues par des Espagnols ou des israélites. On y voyait également une petite église, la plus méridionale des trois provinces algériennes. Elle relevait, dit-on, du vicariat apostolique de Tombouctou comme se trouvant déjà dans le bassin du Niger; car le seuil de Mekhallis, situé entre Méchéria et Aïn-Sefra, sépare les eaux qui s'épanchent vers la Méditerranée de celles que la pente naturelle du sol entraîne vers le sud.

Le commandant du territoire d'Aïn-Sefra était le général de Saint-Germain, vieil officier d'Afrique. Il parlait arabe, connaissait à merveille la mentalité hypocrite et versatile des indigènes, savait désourdir leurs intrigues, percer à jour leurs roue-

ries, éventer leurs desseins, sans jamais se départir d'une stricte justice, d'une courtoisie parfaite et d'une certaine affection pour ces vaincus.

En 1900, comme toujours depuis quelque soixante-dix ans, il y avait lutte entre ceux qui voulaient limiter l'occupation algérienne et ceux qui voulaient aller toujours plus avant. Les premiers considéraient le Kreider, Méchéria, Aïn-Sefra, la redoute de Djenien-bou-Rezg bâtie au terminus du chemin de fer comme des postes avancés, tandis que les autres n'y voyaient que des jalons. Le heurt constant de ces opinions troublait tout. A force d'entendre parler tantôt de limitation tantôt d'extension de l'occupation française, tantôt de développement pacifique tantôt de conquête, les civils et les militaires mêlés aux choses algériennes n'y comprenaient plus rien. Chacun finissait par agir à sa guise, non sans méfiance d'ailleurs, car, d'une façon ou de l'autre, il était certain de se voir contrecarré sinon ouvertement blâmé à la première occasion.

En février, on ne veut entendre qu'à la paix et le général de Galliffet, ministre de la guerre, déclare que si l'on met le doigt dans l'engrenage algéro-marocain, le bras y passera tout entier.

En mars, complet revirement. On décide d'occuper Igli et quelques postes intermédiaires, pour couper la route allant du Maroc aux grandes oasis sahariennes et protéger ainsi nos colonnes du Touat et du Gourara.

Rien n'était mieux justifié; mais, en matière d'extension coloniale, on est toujours comme l'enfant des contes de fées qui joue sur la lisière d'une forêt, puis s'y enfonce jusqu'à se perdre, parce qu'il voit devant lui des fleurs plus belles et des papillons mieux diaprés.

Une petite colonne placée sous les ordres du colonel Bertrand, partit le 18 mars d'Aïn-Sefra pour Igli. On évaluait la distance à 350 kilomètres, répartis en une quinzaine d'étapes très inégales réglées suivant l'écartement des points d'eau.

Les deux premiers cinquièmes de la route n'offraient aucune difficulté spéciale, et le reste avait été plus ou moins reconnu à diverses reprises pour les avant-projets du transsaharien. Il eût semblé prudent néanmoins de faire une nouvelle reconnaissance très précise avant de lancer la colonne. Mais le temps pressait, les premières chaleurs allaient commencer : on partit sans attendre.

D'ailleurs certains journalistes, abusés par des ren-

seignements fantaisistes, répandaient la croyance qu'une sorte « d'allée verte » descendait vers Igli. La fameuse allée se réduisait à quelques oasis fort pittoresques mais minuscules jalonnant le cours généralement souterrain de la Zousfana et, s'il semblait aisé d'atteindre Igli pendant la saison froide, le ravitaillement des troupes d'occupation devait être fort difficile en été.

Tous les gens avisés savaient cela. Plusieurs l'avaient dit, même très haut. On s'était alors récrié contre ces trembleurs, ces empêcheurs de danser en rond, si bien qu'ils avaient fini par se taire, en attendant que l'avenir leur donnât raison.

La colonne Bertrand, après avoir renforcé quelques postes intermédiaires établis dans la région de Figuig, parvint à Igli sans coup férir. Mais dès les premiers jours de mai certains bruits fâcheux commencèrent à circuler, et il fallut envoyer de nouvelles troupes autour de Figuig, particulièrement à Duveyrier. L'on y constitua même un petit groupe de forces disponibles — une colonne — dont je fis partie.

De semaine en semaine, les coups de fusil nocturnes des bandits figuigiens, leurs déprédations, leurs brigandages se multipliaient, en même temps

que le nombre des malades croissait parmi nous et qu'une grande mortalité frappait nos chameaux, seules bêtes de somme utilisables pour les transports au delà des voies ferrées.

Les pauvres animaux succombaient en grand nombre, épuisés par des labeurs successifs; et, faute de mieux, nous devions les remplacer par des chameaux trop jeunes, malingres ou déjà fort usés.

Le chameau d'ailleurs n'est pas l'animal infatigable, insensible aux privations, que croient les Européens. Sa complexion sobre l'approprie mieux que tout autre à la région saharienne, mais il a besoin d'être conduit avec ménagement et de marcher à sa guise en broutant de-ci de-là les herbes qu'il finit toujours par trouver. On garde en Oranie le souvenir des pertes énormes infligées à un convoi par tel officier arrivant de France, qui méprisa les précautions coutumières et fit marcher les chameaux en colonne par quatre. Enfin, tandis que l'homme et la plupart des animaux peuvent se remettre d'un surmenage momentané, le chameau brisé par une fatigue excessive meurt ou devient inutilisable à jamais.

Des épidémies de dysenterie et de typhoïde, que l'on appelait dothiénenterie pour ne pas effrayer les

soldats, éclatèrent bientôt dans tous les postes, et les ambulances sommairement organisées en vue de petits engagements et de mouvements rapides devinrent insuffisantes. A Duveyrier, bien que nous fussions à 35 kilomètres seulement de la voie ferrée, les choses les plus indispensables, telles que la quinine ou le lait condensé, manquaient parfois. L'ambulance ne possédait même pas un drap dans lequel un homme pût mourir convenablement sur le brancard qui lui servait de couchette.

Nous perdîmes d'abord un soldat d'administration, — un *riz-pain-sel*, — et je n'oublierai jamais l'impression profonde que je ressentis à ces premières funérailles dans le désert.

On avait creusé la fosse voisine de nos tentes, afin que les animaux défouisseurs de cadavres n'y pussent atteindre aisément. Les ais de plusieurs caisses à biscuits fournirent un cercueil, vaille que vaille, et une petite croix.

Lorsque nous fûmes tous assemblés, les camarades du mort apportèrent sa dépouille indigente et la posèrent sur le bord de la fosse, au pied de la croix. Deux couvertures de campement faisaient office de drap mortuaire et portaient l'uniforme du soldat à demi caché par des couronnes de tamarix

et de verveines-citronnelles panachées de grands épis violets.

Un sous-officier récita d'une mémoire défaillante quelques prières en latin; puis le colonel Gibon, commandant d'armes, rappela que la patrie honore d'un souvenir égal tous ceux qui tombent pour elle, victimes du devoir glorieux dans l'apothéose des champs de bataille ou victimes du devoir obscur dans la déchéance des maladies. L'émotion croissait et devint frémissante lorsqu'il finit par ces mots :

— Adieu, soldat! Repose en paix! Au nom de la France, je te dis merci; et au nom de Dieu, dont je vois ici la croix rédemptrice du monde, je te bénis!

Ensuite deux hommes se glissèrent dans la fosse pour accueillir la bière fragile que d'autres hommes soutenaient avec leurs longues ceintures bleues déroulées.

Enfin chacun s'en fut à sa tâche, tandis que les fossoyeurs, craignant l'insulte des hyènes, damaient avec leurs pieds par couches successives le sable rejeté sur le cercueil. Leur besogne terminée, eux aussi s'en allèrent et le calme immense du désert se referma sur le tombeau.

Très près de Figuig se trouvaient les tentes du célèbre marabout Bou-Amama, ancien chef de nos adversaires pendant la grande révolte de 1881.

Vieillissant et déçu pour toujours d'espoirs gigantesques, il nous faisait des avances cauteleuses avec le désir d'arriver à une soumission complète, mais largement rémunératrice pour lui et ses plus intimes partisans.

De notre côté, les uns considéraient Bou-Amama comme un fantoche usé; d'autres prétendaient, avec raison je crois, que son influence restait considérable; enfin plusieurs affirmaient que le meilleur gage de paix durable dans l'extrême-sud franco-marocain serait le chef du marabout coupé congrûment et apporté dans un sac.

Bou-Amama ne l'ignorait guère et se tenait sur ses gardes, sans interrompre d'ailleurs ses offres de service ni ses protestations d'amitié. Il nous louait même plus ou moins ouvertement des chameaux et finit par devenir, vers 1901, le véritable entrepreneur de nos transports entre Djénien et Igli, sous le couvert d'un convoyeur européen. Le service ne fut jamais mieux assuré, mais l'affaire s'ébruita; d'autres Arabes, nos sujets fidèles, au moins pour le moment, réclamèrent, clabaudèrent,

finirent par faire évincer le marabout et obtinrent pour eux la charge de nos transports dont ils s'acquittèrent du reste moins bien.

Cette ingérence de Bou-Amama dans nos affaires semble singulière, mais les Arabes ignorent les situations nettes et l'appât du gain justifie tout à leurs yeux. Souvent, après nous avoir séduits par de belles manières courtoisement hautaines, ils nous déconcertent par des tripotages dont le moindre Européen rougirait.

Un jour que je me promenais aux environs d'Hadjerat-M'Guil avec l'adjudant Cau, mon fidèle et cher compagnon, nous avisâmes quelques chameaux superbes portant de grosses balles soigneusement arrimées. En tête marchaient le beau-frère de Bou-Amama et un caravanier juif que je connaissais. Tout en causant, ils m'apprirent que les balles contenaient un assortiment de burnous et de haïcks fabriqués à Figuig. Le juif devait les vendre dans le Sud-Oranais et partager le bénéfice avec les promoteurs de l'affaire, qui étaient Bou-Amama et... le sous-officier de spahis attaché à notre bureau arabe d'Aïn-Sefra.

Cette histoire m'en rappelle une autre d'un genre très différent.

Le capitaine Courtois, du 2e chasseurs d'Afrique, se trouvant avec son escadron au campement de Djéninat où l'eau était rare, mena boire ses chevaux à quelques kilomètres de Figuig, du côté où se trouvaient les tentes de Bou-Amama. Le marabout craignit une attaque et vint au-devant des Français avec de nombreux cavaliers; puis, l'erreur reconnue, il les pria de poursuivre jusqu'à son camp en signe d'amitié. Courtois déclina l'invitation immédiate; mais le lendemain, le commandant d'infanterie R..., chef du campement du Djéninat, s'en fut voir Bou-Amama avec une nombreuse escorte. Les choses se passèrent fort bien et tout le monde rapporta le meilleur souvenir de cette singulière visite (1) qui inspira même une amusante chanson

(1) Je retrouve dans mes papiers une lettre du capitaine Courtois relative à cet incident. Je pense bien faire de la transcrire car, avec son mélange de noblesse et de vilenie, Bou-Amama était le dernier représentant des grands Arabes disparus, tels qu'Abd-el-Kader et Mokrani. Tout en lui évoquait une autre époque, et il semblait le plus intéressant sinon même le seul intéressant parmi les Musulmans de l'Algérie contemporaine.

« Duveyrier, 23 août 1900.

« Mon commandant,

« Avant-hier, 21 courant, tout le 4e escadron a mangé la diffa à Figuig chez Bou-Amama. Voici à la suite de quelles circonstances :

« Le 20 au matin, la colonne volante était allée camper à Djé-

au brigadier Moussou, barde attitré du 2e chasseurs d'Afrique.

Cependant, en allant ainsi chez Bou-Amama,

ninat, au nord de Figuig. Comme il n'y avait à cet endroit que fort peu d'eau, l'escadron et le goum, avec tous les autres chevaux et mulets de la colonne, allèrent le soir faire l'abreuvoir à 5 kilomètres environ de Figuig. Au retour, nous fûmes aveuglés par un violent coup de siroco et, au moment où nous tâchions de retrouver le chemin de Djeninat, un groupe de deux cents à cinq cents cavaliers marocains apparut sur la dune, à un kilomètre de nous. Le lieutenant du bureau arabe qui marchait avec le goum, s'en fut à la découverte et me fit bientôt dire que c'était Bou-Amama lui-même. Nous ayant pris pour des maraudeurs, il était sorti avec tout son monde pour empêcher la razzia de ses chameaux au pâturage. Bou-Amama ajoutait qu'il regrettait cette démonstration, puisque nous étions des amis et qu'il nous offrait la diffa pour nous et l'orge pour nos chevaux.

« Je n'acceptai pas et rendis compte au commandant R....., chef de la colonne volante, qui résolut d'aller trouver Bou-Amama le lendemain avec l'escadron et le goum comme escorte.

« Bou-Amama prévenu vint au-devant de nous avec cinquante cavaliers, tous porteurs d'au moins deux fusils et un sabre.

« La présentation faite, tout le monde se rendit au camp de Bou-Amama, au pied du marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Des tentes étaient préparées et la diffa fut servie. Elle dura une heure et demie environ, après quoi nous rentrâmes au camp.

« Bou-Amama est un homme de cinquante-cinq à soixante ans, au profil juif, à la barbe presque toute noire et longue, ayant plutôt l'air d'un religieux que d'un guerrier.

« Son camp est situé au pied du marabout de Sidi-Abd-el-Kader, à 500 mètres du gros ksar d'El-Hamman de Figuig. Je n'essaie pas de vous faire la description du paysage puisque vous le connaissez. Pour moi, je trouve ce coin très joli.

« Il y eut de bonnes paroles échangées. Le soir même, on volait au camp le cheval d'un spahi, le fusil d'un légionnaire et la carabine d'un de nos chasseurs, cavalier chargé de la cuisine, qui

R.... avait pris une liberté grande, et le général Grisot commandant du 19e corps en fut terriblement fâché. Il est vrai qu'il avait la fâcherie facile! Ses boutades sont restées légendaires.

En voici une fort drôle, et je crois bien authentique. Après s'être montré très sévère contre un officier supérieur, il finit par s'adoucir et, cédant aux instances de son chef d'état-major, laissa préparer une lettre de bureau indulgente pour clore l'incident. La lettre faite, il la signa, puis se ravisant écrivit en apostille : « J'ai signé parce que l'on vient de m'apporter cette lettre toute prête; mais au fond, je ne pense pas un mot de ce qu'il y a dedans. »

Une autre fois, ayant à donner son appréciation

était couché à côté des caisses de popote sur la lisière du camp.

« Comment appréciera-t-on la visite à Bou-Amama en haut lieu?

. . . . . .

« Courtois. »

Courtois, mort depuis, était un excellent, très brillant et très ingénieux officier, connaissant à merveille la guerre coloniale. A cette époque où nous manquions de tout, il avait ramassé les fils de fer servant à lier les balles de fourrages comprimés, pour en faire une sorte de réseau propre à entourer le camp chaque nuit. La défense était mince, et cependant suffisante pour éviter l'une de ces surprises complètes trop fréquentes malheureusement dans les campagnes d'Algérie.

sur un litige embrouillé survenu entre un capitaine et un colonel, il écrivit : « Le colonel et le capitaine sont également fous ; il faut qu'on les sépare. » Du reste, jamais avis ne fut plus juste ni mieux motivé !

Très strict sur le service des sentinelles, Grisot leur posait, dit-on, certaines questions singulières en se comparant à un cheval qui arrive au trot sur un pont-levis. D'autres fois il se complaisait à violer lui-même leur consigne, et les malheureux soldats, tremblant de peur, devaient rappeler le général au respect des règlements.

Mille autres histoires couraient sur son compte. Je pense que la plupart étaient forgées à plaisir ; cependant on ne prête qu'aux riches, et une légende millionnaire entourait le général Grisot, comme naguère Castellane ou Pélissier.

Au commencement de l'hiver, mon demi-régiment regagna Tlemcen et d'autres troupes nous remplacèrent dans le Sud-Oranais.

Pendant cette petite campagne, j'avais vu tout ce qu'on peut attendre de nos chasseurs d'Afrique comme courage, dévouement, intelligence, bonté.

Je m'étais aussi trouvé en voisinage avec d'autres troupes, dont je veux dire quelques mots.

Les zouaves, qui reçoivent parmi leur contingent algérien des citadins délicats et des israélites inhabitués aux rudes travaux des champs, me semblèrent un peu déchus de leur vieille réputation. Du reste on les ménageait en leur qualité de futurs électeurs algériens, et ils étaient constamment couvés par la sollicitude quasi-maternelle des petits journaux oranais.

Un jour j'entendis un chasseur d'Afrique, qui gouaillait, répondre à des camarades :

— Il ne faut pas dire les zouaves, il faut dire nos petits zouzous!

Et cette simple nargue était la plus amusante critique des zouaves actuels.

Par contre, les hommes des bataillons d'Afrique, « les bataillonneux, » exclus par des condamnations assez graves du recrutement métropolitain, me parurent supérieurs à leur fâcheuse renommée. Sans être des modèles, loin de là, ils avaient de l'esprit de corps, un certain orgueil à racheter leur commun opprobre et le plus souvent bon cœur à l'ouvrage. En outre, leur niveau intellectuel — je ne dis pas moral — surpassait beaucoup l'opinion commune.

Nous vîmes aussi, près de Duveyrier, d'assez

nombreux disciplinaires employés à frayer un chemin. Ils montraient des visages obscurs et sordides, demeuraient, en vertu des règlements, très à l'écart des autres troupes et étaient durement conduits par des chefs rébarbatifs. Comme seule distraction, ils élevaient des chats experts en gambades, qui faisaient les étapes haut perchés sur les sacs de leurs possesseurs.

On écrit beaucoup depuis quelques années sur les mauvais traitements infligés aux disciplinaires par des supérieurs implacables ou ineptes et parfois les deux. Sans accepter tous ces dires, je crois qu'ils contiennent une part petite, et cependant trop grande, de vérité. N'ai-je pas vu en 1906 un malheureux revenir tout estropié des compagnies de discipline? Sa section campait dans une zone froide des montagnes algériennes. Par punition, d'ailleurs régulière, on l'avait relégué seul sous une tente très basse et très étroite appelée vulgairement tombeau. La neige vint, ses pieds engelèrent, on les soigna d'une façon absurde ou barbare et, lorsqu'il entra tardivement dans un hôpital, le médecin dut lui couper plusieurs doigts.

Le citoyen était peu brillant et je m'en rapporte à lui pour s'être montré parfaitement insuppor-

table; il n'avait cependant commis aucun crime et valait certainement les condamnés qu'on dorlote à Fresnes, dans une prison de cocagne.

Bien que j'eusse opiné pour son envoi aux compagnies disciplinaires, le pauvre garçon ne m'en voulait pas, car, rentré en France et presque infirme, il vint me voir à Paris. J'exposai son cas au bureau des secours du ministère de la guerre, et l'on me promit de l'aider à vivre en attendant qu'il eût appris un métier sédentaire. J'ignore ce qu'il est devenu.

Des règlements nouveaux, des instructions adoucissent le sort des disciplinaires et interdisent à leur égard certaines pratiques odieuses.

Ils accroissent aussi, du moins en apparence, les garanties accordées aux soldats qui passent devant les conseils de discipline. Mais toutes garanties demeureront trop souvent illusoires tant que ces conseils seront composés d'officiers placés sous la dépendance directe des colonels qui ont demandé l'envoi des accusés devant leur juridiction et des généraux qui l'ont prescrit.

On parle de réformer les conseils de guerre et cette idée flatte l'esprit public plus humanitaire qu'averti. Pourtant l'organisation même des con-

seils de guerre donne aux juges une réelle indépendance et des moyens d'information, aux accusés des moyens de défense. Au contraire les conseils de discipline peuvent devenir la plus sombre, la plus « étranglante » des juridictions; et, d'autre part, un envoi aux compagnies disciplinaires est généralement — comme peine matérielle sinon comme sanction morale — un châtiment supérieur aux condamnations des conseils de guerre.

On me dira que les officiers membres des conseils de discipline ont une conscience. Je n'en doute pas puisque ce sont des hommes; mais, pour la même raison, ils ne sauraient dominer l'appréciation de chefs, maîtres de leur avenir, dont certains, par habitude d'obéir passivement, d'être obéis de même, tiennent à mauvais esprit et à cabale toute preuve d'une conviction libre, d'un esprit indépendant.

Et, qu'on ne s'y trompe pas! Loin de s'amoindrir, l'inconvénient croîtra. Naguère dans la vieille armée qu'on déprise, les règlements étaient plus durs qu'aujourd'hui, mais une demi-parité d'origine sociale, quelque égalité d'éducation, un peu de camaraderie, le sentiment d'appartenir au même

monde, de compter dans une même famille, parfois aussi la crainte de représailles indirectes attrempaient d'urbanité courtoise les rapports entre les officiers.

Aujourd'hui rien de semblable, et les prophètes de mauvais augure annoncent déjà le temps où certains chefs, indignes de ce titre, solliciteront les ordres des préfets et les instructions des députés, mendieront l'éloge des journalistes, trembleront devant les gros électeurs et les soldats de familles influentes, naquèteront aux moindres portes, prostitueront leur impuissance à toutes les bassesses, puis se vengeront de cette marée d'opprobre en traitant avec un autoritarisme exaspéré par leur manque d'éducation et de culture quelques malheureux officiers qui n'en pourront mais. Et, en dernière analyse, les victimes de toutes ces turpitudes seront les soldats.

Ah! mauvais bergers! mauvais bergers! fauteurs de mensonges! que les soldats ne peuvent-ils vous connaître et, rentrés dans la vie civile, chasser du pouvoir par leurs votes ceux qui vous imposent à l'armée! Ce que veulent vos patrons, ce que vous voulez dans votre méprisable obéissance, c'est asservir et abâtardir l'armée. Ce ne sont pas seule-

ment les officiers attachés à la foi de leurs pères, aux traditions de la vieille France, que vous traquez, mais tous les officiers, même nettement républicains, auxquels leur nom, leur fortune, leur instruction générale pourraient donner une certaine indépendance d'âme et d'esprit. Il faudrait à votre gré que les officiers ne vécussent, ne pensassent, ne fussent que par vous! Cependant, prenez garde d'aller trop loin dans l'élan de votre zèle. Si le gouvernement veut que l'armée — son armée — lui soit serve jusqu'à la bassesse, il veut aussi qu'elle conserve devant l'étranger comme devant le pays une certaine surface d'honneur et de respectabilité. Il veut que les généraux soient civilement des médiocres, des hommes sans vices ni vertus, mais, militairement et moralement, des hommes braves, intègres, dignes de respect. C'est même pour cela que les travailleurs de l'heure présente ne recevront peut-être pas tous les récompenses sur lesquelles ils croient pouvoir compter.

Cependant, revenons dans le Sud-Oranais. Les jours où je m'ennuyais, j'allais voir les disciplinaires. Je leur aumônais parfois quelques cigarettes et, en reconnaissance, leurs chats se surpassaient, faisant le beau, le mort, le tigre et mille

autres facéties. Je ne me doutais guère alors que huit ans plus tard, sorti de l'armée, je ratiocinerais creux sur tout cela.

Si les bataillonneux me parurent supérieurs à la croyance commune, j'éprouvai par contre un médiocre enthousiasme pour les soldats de la légion étrangère que certains exploits réels brillantés par des légendes sentimentales glorifient à l'excès.

Leur séduction est d'être l'inconnu, le mystère, et les bonnes gens s'imaginent trouver chez eux des princes en rupture romanesque de blason ou les héros secrets d'avatars prestigieux. Exception faite pour les Alsaciens-Lorrains, de moins en moins nombreux, beaucoup de légionnaires semblent de pauvres hères, incapables de gagner leur existence par un travail suivi et cherchant à la légion le havre d'un pain quotidien sûr, après de grands naufrages moraux. Parmi les autres, quelques-uns eurent une histoire, généralement mauvaise mais parfois curieuse, et le reste des histoires tout simplement.

Dès qu'on les voit, certains vous séduisent par du bagou, vous troublent par des allures mystérieuses, des évocations discrètes d'un passé brillant, ou bien encore vous émeuvent par une

désespérance ostentatoire, un étalage de cœurs brisés. On se compassionne, on leur accorde confiance, puis, trop souvent, on découvre quelque duperie. Tous les officiers qui connurent des légionnaires ont plus ou moins passé par là.

Comme je me trouvais à Saïda chez le lieutenant B....., je vis arriver un légionnaire de manières distinguées, d'allures cérémonieuses, avec des cheveux gris blanchissants. C'était M. X..., fils d'un haut fonctionnaire très connu par ses travaux sur l'histoire algérienne. Lui-même avait été magistrat. Il donnait quelques leçons au petit garçon de B..... et semblait tellement respectable que dans la maison tout le monde l'appelait dignement : « Monsieur le professeur ». Hélas ! le soir même je rencontrai monsieur le professeur allégrement pompette, qui rentrait à la caserne d'un pas oscillant. Bien que je fusse en civil, il se remit ma figure et, m'appelant par mon grade, me salua d'un sourire qu'accentuait un petit geste familier. Sa femme, car il était marié, lui donnait chaque mois quelque argent et promettait, dit-on, de le reprendre, son engagement terminé.

Tel autre légionnaire, jeune encore, naguère fort riche, fort élégant, membre d'un très grand club

parisien, n'avait pu atteindre au grade de caporal car son ivrognerie le faisait toujours exclure du peloton.

Un jour que le hasard des marches et des contremarches autour de Figuig avait amené des légionnaires dans notre voisinage, l'un d'eux vint à moi sans familiarité, mais avec une aisance respectueuse dont je fus surpris. Il se nomma. C'était Y..... que j'avais vu dans son enfance. Il descendait par son aïeule d'un soldat illustre du premier empire, et sa sœur avait passé dans ma génération pour une des plus jolies femmes de Paris. Pendant une heure il causa gentiment, rappelant nos connaissances communes, parlant de toutes choses comme dans un salon. A le voir ainsi, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Mais je savais son histoire! Se trouvant à Saumur comme élève-officier, Y..... avait fui l'École dans des conditions qu'il faut taire, puis parcouru le monde en offrant ses services à plusieurs gouvernements. Repoussé partout et fort à court d'argent, le malheureux s'était enfin rabattu sur la légion où il tenait d'ailleurs une conduite indigne du passé de sa famille et parfaitement digne du sien. Le pauvre garçon est mort depuis. Paix à sa mémoire!

Au début de chaque campagne, la légion s'épure moralement et physiquement par la désertion des plus mauvais soldats (1), le passage au dépôt ou l'entrée à l'hôpital des malingres. Ceux qui restent sont braves et vigoureux. En outre ils n'ont ni parents pour les plaindre, ni députés pour interpeller le ministre à leur sujet. Une case à la première page de leurs livrets porte la mention : « Nom et adresse de la personne à prévenir en cas de décès » ; et cette case, parfois vide, résume tous leurs liens familiaux. Ce sont des sans-parents, des sans-patrie, avec lesquels on peut tout entreprendre, tout risquer sans aucune préoccupation étrangère au succès militaire des opérations.

Néanmoins les légionnaires semblent plus aptes à briller dans un court effort qu'à peiner chaque jour sous de longues privations. On ne trouve guère chez eux les abnégations, les patiences au delà des forces humaines que l'on rencontre chez nos soldats. Comme les anciens mercenaires, ils

(1) Lorsque les légionnaires sont transportés d'Algérie en Indo-Chine, on se garde bien de les laisser descendre à terre aux escales, dans la crainte qu'ils ne désertent; mais quelques-uns parviennent généralement à éluder la surveillance dans les ports, ou bien à piquer une tête dans le canal de Suez si peu large qu'un nageur ordinaire atteint la rive aisément.

sont prompts à la révolte si l'on oublie les promesses faites envers eux. L'héroïque Villebois-Mareuil ne réussit qu'à moitié dans le commandement d'un régiment de la légion, parce qu'emporté par son ardeur, il oubliait trop souvent l'heure du déjeuner au cours des services en campagne.

Un autre sentiment commun aux légionnaires et aux mercenaires d'autrefois est une confraternité qui rapproche et lie d'amitiés souvent très profondes ces hommes éloignés de tous autres sentiments affectueux.

Au poste d'Hadjérat, deux légionnaires d'une section qui campait à courte distance, venaient chaque jour prendre mes ordres. Ils étaient originaires de Suisse et du même village : l'un presque enfant arrivé depuis quelques mois à peine, l'autre plusieurs fois brisquart et presque vieux. Celui-ci, homme du plus bas peuple, avait servi chez les parents de son jeune camarade. Des malheurs mal expliqués, survenus à un long intervalle, les avaient conduits tous deux à la légion.

Le plus âgé, robuste encore, peu intelligent mais fort aguerri, entourait d'une affection attentive le cadet qui semblait un gamin très doux et souffreteux.

D'habitude, nous les voyions paraître à l'heure du déjeuner; car, tandis qu'ils attendaient dans le gourbi servant de cuisine, mes ordonnances trouvaient toujours quelque desserte à leur offrir. Nous les considérions un peu comme de la maison et, les ordres remis, je causais parfois avec eux, cédant malgré mon scepticisme à l'attirance mystérieuse qu'exercent les soldats de la légion. En outre, sans être malade à son dire, le plus jeune me faisait grand'pitié, car il semblait tout meurtri sous le faix de labeurs épuisants, encore que son camarade s'efforçât de le soulager.

Un jour j'aperçus le plus âgé qui arrivait tout seul, la tête basse, le pas pesant.

— Et le petit? lui dis-je, dès qu'il approcha.

L'homme, relevant la tête, montra son lourd visage décomposé, tourna vers moi des yeux sans regard, salua d'un geste machinal et ne répondit pas.

— Oui, le petit, insistai-je, surpris de son mutisme, pourquoi n'est-il pas venu?

— Le petit, répéta l'homme, le petit, il ne viendra plus.

— Mais pourquoi donc? Serait-il malade ou puni?

— Non, fit-il encore, tandis que ses paupières cillaient sur des larmes.

— Mais alors, quoi? fis-je, impatient de savoir.

L'homme parut faire un effort, rassembler son courage, et tout d'un élan s'écria :

— Le petit, le petit, il est mort!

Puis il refoula ses pleurs et me demanda les ordres; mais je demeurai sans voix, car je n'avais jamais vu créature humaine aussi douloureuse que ce malheureux soldat. Il était le désespoir sans limite, le désespoir infini qui, dans le drame grec, écrase de toute sa pesanteur les victimes du Destin.

CHAPITRE XXIII

Retour à Tlemcen. — Le général O'Connor. — Recherches historiques et collection de monnaies arabes. — Le prince Pierre d'Orléans et Bragance. — La buraliste des postes et l'empoisonneuse d'Aïn-Fézza. — La princesse Edmond de Polignac et la comtesse d'Oilliamson. — Au sujet des reines de Portugal et d'Angleterre, d'un domestique et d'un soldat-ordonnance.

En rentrant à Tlemcen, je ne trouvai plus l'excellent général Cuny. Il venait de prendre sa retraite et d'être remplacé par le général O'Connor, revenu en pays de connaissance puisqu'il avait commandé naguère le 2e chasseurs d'Afrique.

Joli garçon, très distingué d'allures, fort riche dès sa majorité, portant un nom d'une forme inhabituelle en France et d'une belle sonorité qui le rattachait aux rois d'Irlande, Fernand O'Connor s'était d'abord mis en vedette dans tous les mondes par de brillants et frivoles succès.

Peu à peu cependant, on avait vu poindre sous ses apparences légères un brillant officier, très intelligent, très travailleur, ne plaignant jamais sa

peine. Il avait su tour à tour assumer les ingrates et obscures fonctions de capitaine d'habillement à l'heure où cela pouvait avancer sa carrière, faire très galamment plusieurs campagnes coloniales, être un major ponctuel, puis devenir en 1891 le très jeune colonel du 2e chasseurs d'Afrique.

Dès son arrivée au régiment, on lui avait trouvé les allures grandes, l'âme un peu sceptique, l'esprit vif, l'assimilation aisée, le caractère rebelle aux contradictions, le commandement très autoritaire mais toujours extrêmement courtois, le louis facile, les accoutumances seigneuriales et parfaitement exemptes de certaines petitesses qui rabaissent tant d'officiers. Rapidement il était devenu un chef de corps assidu, brillant, plein de prestige et fort aimé, sans qu'il atteignît à la gêne d'une popularité encombrante vers laquelle son cœur bon mais froid, son tempérament méthodique, ses goûts raffinés ne l'inclinaient pas. On le disait arrière-petit-fils de Condorcet, et la tournure de son intelligence n'était pas sans affinité avec la sagacité puissante, le scepticisme brillant, l'élégance humanitaire du marquis encyclopédiste et mathématicien. Quoi qu'il en soit, les chasseurs frappés par les beaux uniformes de leur colonel,

ses élégantes tenues d'intérieur, le chic correct de sa maison, les couronnes fermées qui ornaient son linge, l'appelaient fort sérieusement le prince d'O'Connor et le soupçonnaient d'une essence supérieure.

Promu général en 1896, il commanda non sans distinction une brigade de cavalerie dans l'Est. Mais, aussi perspicace à se juger soi-même qu'à juger les autres, il comprit que son talent s'affirmerait mieux dans un commandement complexe unissant les questions politiques ou administratives aux questions militaires, et il obtint de revenir à Tlemcen.

Placé bientôt après à la tête de la division d'Oran, il eut à Figuig une page brillante et joliment légendaire; puis ses idées, très modérées pourtant, semblèrent dangereuses au gouvernement et son étoile pâlit. En même temps sa santé devint mauvaise et il mourut du cancer des fumeurs après d'horribles souffrances impassiblement supportées.

La dernière fois que j'entendis parler d'O'Connor, ce fut à propos d'une sotte aventure dont l'élévation aimable de son caractère aurait certes dû le préserver. Le capitaine Muller, du 2e spahis, avait eu, en 1899 et en 1900, de violents démêlés

avec son chef direct le colonel Billet. Le général O'Connor, voulant arranger les choses, offrit à Muller une eau bénite de cour que celui-ci tint d'abord pour de l'eau lustrale. Mais une fois l'erreur avérée, la colère du capitaine se dévia sur le général. Muller prit sa retraite, écrivit une brochure fort méchante qu'il répandit à profusion, et finit par frapper O'Connor dans la rue à coups de canne ou de parapluie.

Je me demande parfois ce que serait devenu parmi les événements actuels O'Connor, qui était le dernier général en activité joignant à la plus grande ambition une très brillante position aristocratique et un véritable renom militaire. Il paraissait exempt d'opinions politiques intransigeantes et ses convictions ou même ses antécédents religieux demeuraient inconnus; mais il était parfait gentleman et sans goûts apparents pour jouer les Custines, les Birons ou seulement les Beauharnais. Je crois qu'il eût disparu de la scène, justifiant ainsi l'opinion décevante que l'indifférence morale soutenue par l'endurance physique est le plus sûr moyen de parvenir aujourd'hui.

Après deux mois de congé, je repris à Tlemcen une calme vie de garnison, la plus heureuse de

toute ma carrière. J'avais des supérieurs charmants, d'excellents camarades, les meilleurs soldats que l'on puisse rêver. Les environs de la ville abondaient en pittoresques paysages. Le climat était délicieux, sauf au plus fort de l'été, quand le siroco brûlait la campagne, ou bien pendant quelques rares jours d'hiver. Alors une neige fondante blanchissait le sol et l'on grelottait dans les demeures entre des fenêtres mal closes et un feu misérable à peine entretenu par des souches tortueuses d'olivier. Mais chaque midi, le soleil avivait la nature de ses rayons et, malgré le froid, on se réjouissait à voir des orangers couverts de fruits et déjà surfleurissants, des violettes écloses entre les rochers, des orchidées sauvages dont les épis hâtifs, bouquetant la neige de petits panaches zinzolins, semblaient des fleurs piquées sur une toile pour la Fête-Dieu.

A mes jours de loisir, et ils ne manquaient point, je m'occupais de mettre en ordre quelques notes sur le pays ou de collectionner les vieilles pièces arabes. Ces pièces ne portent aucune effigie par respect des lois mulsumanes, ce qui les rend fort peu curieuses à regarder, mais elles sont intéressantes au point de vue épigraphique pour débrouiller la

chronique dédalienne des anciens rois du pays. On s'étonne de l'imbroglio marocain actuel, mais, depuis la chute de la domination latine jusqu'aux conquêtes turques, toute l'Afrique maugrebine a vécu de changements, d'incertitudes et de contradictions. L'histoire se réduit à de vagues remembrances dominées par la synthèse de quelques faits principaux ou seulement mieux venus à la connaissance d'annalistes, tels qu'Abd'el-Rahman Ibn-Khaldoun, Abou-Zakaria Yakia Ibn Khaldoun, Abb'al-Djalil al-Tenessy et d'autres encore dont les noms plus compliqués échappent à mon souvenir et préviennent, dès l'abord, en défaveur de la clarté de leurs écrits.

Après m'être amusé pendant quelques années de mes pièces maugrebines, j'ai fini par les donner au Cabinet des Médailles, car mon ignorance de l'arabe, et surtout de l'arabe écrit, me rendait presque impossible d'en poursuivre la collection.

Au printemps 1901, le prince Pierre d'Orléans et Bragance, qui se rendait de Sicile en Espagne par le chemin des écoliers, fit une pointe jusqu'à Tlemcen. Il passa quelques jours chez moi avec un officier autrichien, le lieutenant Archer, son compagnon de voyage.

Nous visitâmes, aux alentours de Tlemcen, Aïn-el-Hout, la tour de Mansourah, les cascades de Négrier, Aïn-Fezza, différemment célèbre par ses grottes, son empoisonneuse et sa buraliste de poste.

En lisant les lettres de l'empoisonneuse, Mme G....., comme bien d'autres lettres d'ailleurs, la buraliste éventa le crime puis découvrit en détail comment la Brinvilliers algérienne exerçait sur M. G....., son époux qui avait cessé de lui plaire, ses talents arsenicaux. Placée entre le déshonneur professionnel et le salut de son prochain, la curieuse inclina vers le second parti. M. G..... fut sauvé et Mme G..... alla en prison où, n'ayant pu devenir veuve, elle utilisa sur elle-même un reste d'arsenic qui rendit veuf son mari. Enfin, comme toutes les aventures doivent avoir une morale, la buraliste reçut un poste meilleur, afin que, s'ennuyant moins et voyant passer beaucoup plus de lettres, elle n'eût ni la tentation ni le temps de les décacheter.

Le prince Pierre ne conspira point. Il ne chercha pas à retrouver dans la vieille Afrique la couronne impériale que l'histoire changeante lui réservait naguère dans le nouveau monde. Il n'évoqua même pas le souvenir des rois portugais ses aïeux

qui avaient jadis guerroyé dans le Maghreb : don Juan, don Édouard, don Alphonse, et l'infortuné don Sébastien, victime tragique de son zèle à prendre parti entre deux prétendants au trône marocain.

Cependant la police tlemcénienne s'émut. Ses sbires naïfs guignaient ma maison d'un œil averti. L'un d'eux rêva même de complots très noirs parce qu'un soir nous perçâmes l'obscurité par des éclairs de magnésium, sans autre but d'ailleurs que de photographier mon chien. Heureusement que le sous-préfet, M. Demonque, homme aimable s'il en fut, se rit du complot et calma le zèle des policiers.

Je vis, quelques mois plus tard, la princesse Edmond de Polignac et sa nièce, la comtesse d'Oilliamson. La comtesse habitait une partie de l'année entre Tlemcen et Nemours, s'occupant elle-même de quelques terres héritées de son mari, ancien officier au 2e chasseurs d'Afrique. Elle revint en 1903 à Tlemcen, avec la reine Amélie de Portugal; mais je n'y étais plus, au grand regret de mon domestique Perron, qui, n'ayant jamais rencontré de reines que dans les jeux de cartes, aurait bien voulu admirer une souveraine pour de vrai.

Il ne ressemblait point à un ordonnance que j'eus plus tard à Lille, excellent garçon, fils de riches paysans du Nord ou du Pas-de-Calais, neveu d'un maire, frère d'un ecclésiastique, parent d'un républicain notoire et, malgré tous ces avantages, ignorant la reine d'Angleterre.

Comme le train de la reine Alexandra devait franchir à heure fixe un passage à niveau sur la ligne de Calais, j'eus la curiosité de m'y rendre à cheval.

Le soldat me suivait. Au moment où nous arrivions pointait la locomotive royale, et je n'eus que le temps de lui dire :

— Regarde bien et fais un beau salut, car tu vas voir une des plus puissantes et des plus jolies dames de l'univers, la reine d'Angleterre, impératrice des Indes.

Nous aperçûmes à travers les glaces du wagon plusieurs dames, dont l'une pouvait bien être la souveraine.

Mon ordonnance regarda de tous ses yeux et, le train passé, me demanda timidement ce qu'était au juste la reine d'Angleterre. Je tâchai de le lui expliquer, il s'efforça de le comprendre. Mais, soit que je fusse un moniteur inhabile, soit que mon

élève eût l'entendement étroit, notre peine à tous deux demeura perdue.

Néanmoins mon ordonnance, rentré dans son pays et devenu un personnage, doit pérorer tout comme un autre sur la politique extérieure, les alliances, l'équilibre européen.

Et l'on s'étonne que le peuple gobe les bourdes imbéciles ou infâmes qu'on lui raconte à présent!

CHAPITRE XXIV

Je deviens chef d'état-major du gouvernement de Maubeuge. — Le général Guinot. — Je passe à l'état-major du 1er corps d'armée à Lille. — Le général Jeannerod, commandant le 1er corps d'armée, et son successeur le général Laplace. — L'affaire des fiches. — Les dénonciations contre les officiers.

En mars 1902, je fut nommé chef d'état-major du gouvernement de Maubeuge.

Ma nouvelle capitale avait le type des anciennes places du Nord : tristes villes grises, ceintes de remparts si épais, de fossés si larges qu'à les bien regarder on demeure confondu de leur œuvre énorme de même qu'à l'aspect des pyramides égyptiennes.

Ces remparts prodigieux ne seraient qu'un épouvantail pour les artilleries modernes. Aussi, dans beaucoup de places, ils perdent leurs pont-levis, ouvrent leurs murailles à la traversée de boulevards spacieux, égarent leurs avancées parmi des maisons neuves et finissent par disparaître tout à fait, après accord entre le génie militaire et les

municipalités. Mais les Maubeugeois tenaient bon derrière les parapets énormes, dans leurs rues tortueuses et désalignées, par crainte de voir les vieilles maisons urbaines perdre toute valeur le jour où de jolies habitations neuves s'élèveraient sur l'emplacement des fortifications.

Après 1870, lorsqu'on craignait une agression par la vallée meusienne, Maubeuge fut environnée de forts et d'ouvrages admirables pour l'époque, mais qui se démodent peu à peu.

La seule curiosité de la ville est la place Verte, grand mail irrégulier sis au chevet de l'église et bordé de beaux hôtels, où demeuraient naguère les chanoinesses prébendées du très noble chapitre de Maubeuge.

Mon chef, le général Guinot, pour qui je conserve le plus respectueux attachement, avait brillé naguère parmi les élèves du général de Rivières. Plus tard, il avait enseigné lui-même la fortification à l'École de guerre. Maintenant, il gouverne Épinal.

A la fin de 1902, en même temps que le général Guinot prenait le commandement d'une brigade d'infanterie, je passai à l'état-major du 1er corps d'armée, à Lille.

L'ancienne capitale de la Flandre ne tient, si l'on considère sa population propre, que le quatrième ou le cinquième rang parmi les villes de France. Mais avec Roubaix et Tourcoing, que rejoignent presque ses faubourgs, elle représente la plus grande agglomération et le premier centre industriel français, après Paris.

La ville même est très vaste et sans agrément.

Les cheminées d'usines, qui dardent partout le ciel bas, y déversent sans cesse une poussière lourde, pointillée de molécules charbonneuses que les Lillois surnomment des noirets. La poussière s'immisce partout, de même que le sable emporté par le « vent jaune » en Chine ou bien le siroco dans le Sahara. Si l'on ouvre une armoire bien close depuis quelques mois, ses planches semblent grisées d'une cendre impalpable. Quant aux noirets, plus volumineux, ils voltigent fort longtemps avant de se mêler à la boue sombre des rues.

Sortez-vous avec un pantalon blanc, il est chiné de noir en moins d'une heure. Voulez-vous cueillir une fleur, sa tige laisse une trace poussiéreuse sur vos doigts. Laissez-vous les fenêtres de votre salle à manger ouvertes après le couvert mis, la nappe se pointille de noir, et si d'aventure une crème

blanche gît dans un compotier, vous avez l'illusion de la voir saupoudrée par des râpures de vanille.

Les Flamands se défendent contre les noirets en fermant les fenêtres d'une manière si constante qu'ils ont l'usage d'en orner les appuis de vases ou de pendules, comme nous le faisons pour les tablettes de nos cheminées. En outre, les servantes lilloises gardent la tradition d'un époussetage méticuleux et d'un *reloquetage* auxquels nuls autres domestiques n'atteindraient.

Pour comble, Lille manque d'eau courante. La Deule, qui l'arrose d'un flot inactif et terne, se partage en plusieurs bras, véritables égouts à ciel ouvert, dont rien ne capte les émanations. La basse Deule surtout — prononcez Deeeule, avec une série d'*e* muets — mousse continuellement d'une écume grise, dont l'intumescence lourde se coquille et éclate sous l'effort de bulles gazeuses que fermentent les fonds cloacaux.

Pourtant la ville n'est pas malsaine, soit que les produits résiduaires des usines empoisonnent les microbes, soit que la nature se réserve la licence d'infliger à la science des reniements.

D'ailleurs les Flamands adorent leur capitale et, mithridatisés contre toutes les senteurs fétides, ils

ne manquent jamais de dire aux nouveaux venus :

— Est-ce que vraiment cela sent si mauvais chez nous?

Les anciennes familles nobles du pays, telles que les d'Hespel et quelques autres, n'habitent plus guère la ville, et le haut du pavé appartient sans conteste à des manufacturiers enrichis depuis peu de générations. Mais, de même qu'en Amérique M. X... dont la fortune date d'un siècle fait la moue à M. Y... dont l'opulence est seulement octogénaire, et que M. Y... se carre en regardant M. Z..., fils de ses œuvres, sans plus, de même tous les notables Lillois se tiennent fermement juchés sur des barreaux sociaux divers à la remontée de l'échelle du temps.

Ce qu'il faut louer chez les Flamands d'une admiration sans réserve, c'est leur cœur au travail, leur esprit de famille et, par-dessus tout, leur charité agissante et leur bonne entente politique. Cette entente et cette charité font de Lille une des citadelles du parti libéral en France et le centre de magnifiques œuvres sociales et catholiques.

On reproche aux Lillois de se tenir en défiance contre les étrangers, ainsi que de juger les carrières d'après ce qu'elles rapportent et les gens

d'après ce qu'ils gagnent. Mais les familles flamandes sont si nombreuses qu'elles suffisent à remplir les salons et bonder les salles à manger. Pour le reste, il entre dans la nature humaine de mesurer autrui à son aunage et de supposer qu'il couve toujours les mêmes préoccupations que soi.

Si nos préjugés diffèrent des préjugés flamands, ils ne valent probablement pas mieux. D'ailleurs tout ce que je dis vise un ensemble, le caractère d'une société nombreuse. Je me désolerais que mes amis lillois, émanés pour la plupart des familles Scrive et Crépy, y vissent une ingratitude ou un oubli de leur bon accueil.

Le chef du 1er corps était le général Joseph Jeannerod, ancien chef de cabinet de M. Cavaignac au ministère de la guerre.

Quelques mois avant sa retraite, il fut relevé de son poste après les incidents qui marquèrent le départ des sœurs, chassées de l'hôpital militaire de Lille qu'elles desservaient depuis longtemps.

Sa conduite, accordée avec ses convictions religieuses, nous avait semblé superbe. Néanmoins, je fus tout surpris de le voir très triste et comme brisé, le jour qu'il nous dit adieu dans son salon, sans avoir connu l'apothéose d'une dernière revue,

sans avoir jeté un suprême regard sur le flot bigarré des troupes en se disant :

— C'est moi qui commande à tout cela !

J'ignorais alors combien l'empreinte laissée dans nos âmes par la vie militaire demeure profonde, combien toute évasion hors des règlements, si pure, si honorable, si sainte qu'elle soit, devient douloureuse pour ceux qui, pendant des carrières déjà longues, ont suivi, respecté, aimé ces règlements, en ont vécu !

Plus tard, je l'ai su. Plus tard, j'ai compris le grand rôle que jouent les accoutumances à côté ou parfois même au-dessus des convictions. J'ai compris, dans une sphère tout autre et à coup sûr bien moindre, le déchirement du prêtre qui sent vaciller ses croyances profondes tandis qu'il demeure invinciblement conjoint à la robe qu'il porte, aux autels qu'il sert, à toutes les pratiques, à toutes les marques extérieures de sa religion.

La succession du général Jeannerod échut au général Laplace. C'était un petit homme, sec, maigre, très actif, de la plus vive intelligence, et toujours brûlé par un feu intérieur dont l'ambition formait la flamme principale.

On le disait fils d'un militaire modeste, mais petit-cousin d'un maréchal dont sa capillarité rarement tondue évoquait la chevelure légendaire. A la vérité, les cheveux du général s'aplatissaient comme ceux de Bonaparte, tandis que les cheveux du maréchal, naturellement annelés, s'enroulaient en boucles à la retombée sur le collet.

Très bienveillant, même très bon dans toutes les questions de personnes, aimable, lettré, séduisant dans la conversation habituelle, sans morgue ni étalage, le général Laplace avait ou se donnait d'autre part une façade étrange et novatrice à l'excès.

Depuis longtemps la Société de la Croix-Rouge lilloise faisait célébrer tous les ans une messe de *Requiem* pompeuse. Chaque corps ou service militaire de la garnison envoyait à cette messe une députation. Les femmes d'officiers généraux ou de Lillois très notables tenaient à honneur de quêter au portail de l'église. Le sermon, toujours fort beau, gardait une allure philosophique et, malgré son caractère catholique, l'ensemble de la cérémonie ne ressemblait pas plus à une manifestation religieuse qu'un mariage ou un enterrement. Le général Laplace défendit l'envoi de députations et,

ne pouvant interdire les assistances individuelles, il ordonna une prise d'armes par alerte le matin même où la messe devait avoir lieu.

Lorsque le ministre de la guerre supprima la tenue civile pour les ordonnances et rappela que leurs services doivent garder un caractère purement militaire, le général Laplace renchérit encore sur les ordres donnés. Un jeune officier, que certaines circonstances amenaient fréquemment dans son entourage, possédait un chien de chasse superbe. Par aventure, le général rencontra l'ordonnance de l'officier et le chien :

— Oh! la belle bête! s'exclama-t-il. En seriez-vous le possesseur?

— Non, mon général; c'est le chien de mon officier, le lieutenant X...

— Ah! vraiment! Et où allez-vous ainsi?

— A la gare, pour le conduire à mon lieutenant, qui va partir pour la chasse.

Le général s'éloigna non sans gratifier le chien d'une caresse, et l'ordonnance flatté fit part à son maître de l'incident.

Les moindres paroles des grands se muent en oracles et, du coup, X... trouva son chien infiniment plus beau. Mais dès le lendemain il déchanta;

car il fut vertement semoncé pour avoir employé son ordonnance à conduire son chien, œuvre servile s'il en fut!

Ces deux faits caractérisent la manière du général Laplace. Ils peuvent être rappelés sans indiscrétion, puisque l'un fut connu d'une ville entière et que l'autre ne dépasse pas l'anecdote courante. Malgré cela pour beaucoup de militaires, à cause de cela pour beaucoup de civils, le général semblait en passe d'atteindre à tout, lorsqu'il mourut en 1905 d'une congestion pulmonaire. Il fut enterré suivant le rite de la religion protestante à laquelle il appartenait. Au temple, le pasteur, dont tout le monde attendait le discours avec curiosité, débuta par une envolée magnifique sur l'âme immortelle. Puis, manquant de souffle ou craignant d'en dire trop, il dilua son éloquence parmi des raisonnements métaphysiques et des considérations universelles, dont la piété creuse vint décevoir les enthousiasmes provoqués par l'exorde.

L'affaire des fiches, survenue auparavant, avait produit moins d'effet dans l'armée, qu'elle concernait d'une façon si directe, que dans la masse du pays.

Les officiers de convictions nettement libérales et religieuses avaient déjà vu tant de choses que leurs indignations s'en émoussaient.

Les autres, indifférents dès le principe ou en train d'évoluer par des voies plus ou moins biaises vers les idées nouvelles, n'approuvèrent certes pas la délation, mais jugèrent expédient de se tenir parfaitement cois.

Du reste, si l'immense majorité des délateurs appartenaient au monde civil, quelques officiers avaient, consciemment ou inconsciemment, vendu leurs frères, les vendaient peut-être encore. Comme aux jours les plus flétris dans l'histoire du monde, chacun, soupçonnant des traîtres autour de soi, tremblait que ses actes, ses paroles et jusqu'à ses silences (1) ne lui devinssent accusations.

Même entre officiers, on ne parlait plus à cœur ouvert que toutes portes closes. Arrivait-il un nouveau venu, chacun l'examinait à la dérobée, le

(1) Je me souviens d'avoir vu à cette époque le général R... terminer les notes, d'ailleurs excellentes, d'un officier supérieur par cette réflexion singulière : « Toujours aussi réservé, peut-être même trop réservé, car on parvient difficilement à savoir ce qu'il pense. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que les circonstances dans lesquelles j'eus connaissance de ces notes me permettent d'en parler sans violer le secret professionnel.

flairait pour éventer ses opinions, juger la confiance qu'on pouvait lui accorder.

Ce fut aussi la belle époque des lettres anonymes. Il est évident que l'autorité militaire, comme toute autorité d'ailleurs, ne peut négliger complètement une dénonciation, même sans signature, lorsqu'elle révèle un fait grave et précis. Mais, sous le ministère du général André, la plupart des lettres anonymes dont on faisait état visaient soit des faits de vie privée, sans aucun rapport avec le service militaire ni même avec la surface de considération qui doit couvrir tout officier, soit des propos de conversation courante, soit enfin et surtout des abus dans le service imposé aux ordonnances. Elles se présentaient alors sous la forme suivante..... ou à peu près :

« Monsieur le ministre de la guerre,

« Hier samedi, me trouvant au bureau de poste de la rue Longue et attendant mon tour pour recommander une lettre au guichet, j'ai entendu l'ordonnance de M. le colonel X... dire à l'ordonnance de M. le commandant Y... :

« — Laisse-moi passer devant toi, mon vieux, parce que je suis pressé. Faut qu'avant de rentrer

j'aille encore rue Neuve chez Mme Beaubouquet, la marchande de chapeaux, pour savoir si celui de la patronne est prêt. Elle en aura besoin demain matin pour aller à la grand'messe.

« Ce propos a été également entendu par quelques bons républicains comme moi qui en ont été indignés. Est-ce que c'est pour aller savoir si les chapeaux des dames d'officiers cléricaux sont prêts que nous donnons nos enfants à la patrie? Mes amis et moi nous étions tellement indignés que nous voulions signaler le fait à *la Petite Lanterne*. Mais j'ai pensé que ça pourrait vous causer du désagrément, et j'ai préféré vous écrire, sachant que ça suffirait pour que de pareils faits ne se renouvellent plus dans notre ville.

« Je vous prie, Monsieur le ministre, de recevoir tout mon respect, et je signe :

« *Un vrai républicain*
qui aime et admire le général André. »

La lettre était renvoyée du ministère aux supérieurs directs du colonel X... avec une formule qui, suivant la gravité apparente du cas, laissait à leur discrétion la suite à donner, prescrivait une en-

quête sans rendu-compte ou bien une enquête avec rendu-compte au ministre.

Parfois l'exactitude du fait était reconnue. Alors le colonel X... recevait une observation plus ou moins sévère. Mais d'ordinaire on découvrait que Mme X... avait chargé sa cuisinière d'aller chez Mme Beaubouquet. Seulement la cuisinière, ayant vu l'ordonnance sortir, lui avait dit : « Vous me feriez bien plaisir de vous informer chez Mme Beaubouquet si le chapeau de madame est prêt, parce que comme ça j'aurais plus de temps pour éplucher mes salades! » Et le tourlourou galant n'avait pas eu le courage d'opposer un *non possumus* à la demande de la cuisinière.

Il est certain qu'il existait dans l'armée des irrégularités au sujet du nombre des employés, ainsi que du nombre et du service des ordonnances. Mais la plupart des premières provenaient de ce que les règlements relatifs aux employés n'avaient pas été mis en concordance avec les exigences croissantes du service à court terme. Quant aux autres irrégularités, — celles concernant les ordonnances, — beaucoup était insignifiantes et paraissaient sanctionnées par un long usage ou par des exemples venant de très haut. L'unique remède à cet état de

choses eût été de supprimer ces exemples, ensuite de faire appel à l'honneur et au bon vouloir de chacun, enfin d'exercer sur la matière une surveillance nette et égale pour tous.

N'appartenant plus à l'armée active, n'ayant pas été nommé officier de réserve et me trouvant trop âgé pour compter dans la territoriale, j'aurais pour toute ressource en cas de guerre de m'engager comme simple cavalier, ce qui me procurerait certainement une instruction beaucoup plus complète sur la question des ordonnances. En attendant et sans vouloir faire de personnalités, je puis dire que l'irrégularité la plus grave, peut-être même la seule vraiment grave sur ce sujet, dont j'aie eu connaissance pendant toute ma carrière, est postérieure à la venue au ministère du général André. Le coupable est demeuré parfaitement indemne, malgré que le fait se fût passé au vu et au su de tous ses inférieurs et que ses supérieurs n'eussent pu l'ignorer complètement.

Parmi ces tristesses, l'âme de l'armée s'abaissait peu à peu. Au lieu de l'esprit nouveau et vivifiant prôné par les circulaires ministérielles, une atmosphère irrespirable, un ennui morne saturaient les casernes.

Il est indéniable que les conditions mêmes du service obligatoire à court terme, vers lequel nous marchions depuis 1871, devaient modifier les vieux errements d'instruction militaire, changer l'âme des officiers, l'esprit des soldats. Mais, sauf exceptions, les anciens chefs retenus par les souvenirs de leur jeunesse, emprisonnés dans un concept vieilli de l'armée, avaient omis de préparer, diriger, retenir cette évolution, dont la plupart saisissaient la nécessité beaucoup mieux que les voies et moyens. Quant aux jeunes chefs : les uns, entourés de suspicions, ne pouvaient rien; d'autres, sans tendances politiques méfiables, pleins de cœur et de bon vouloir, ne se sentaient pas assez soutenus pour aller de l'avant; d'autres encore, appréciés en haut lieu et nantis d'une incontestable autorité, se souciaient fort peu des réformes qu'ils vantaient sans y voir autre chose qu'un moyen de parvenir.

Les visites aux musées, aux usines, aux fabriques; les conférences sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, eussent été parfaites naguère, alors que le service à long terme laissait des loisirs aux hommes sous les drapeaux; mais, avec le court service actuel, elles paraissaient fort désheurées. Trop souvent même les conférences devenaient

des emprises sur le temps libre accordé aux soldats, car la politesse contraignait à ménager des auditoires aux professeurs civils qui péroraient dans les casernes avec un bon vouloir stimulé par l'espérance des palmes académiques. Dans certaines garnisons, diverses mesures, dont le libéralisme apparent enchantait les journaux, privaient les soldats de leurs matinées dominicales. Ailleurs, telle organisation admirée découlait de sacrifices consentis par les vivandières, en échange d'un monopole que les hommes de troupe ne peuvent guère enfreindre et qui leur pèse lourdement. Ailleurs encore, la suppression éclatante de quelques petits abus avait pour corollaire d'autres abus plus graves. Parfois même, des considérations électorales se mêlaient à la question si grave de la nourriture des soldats, et un officier de distribution méticuleux voyait critiquer son zèle sous la pression de bouchers influents. Partout, on vantait à l'excès les moindres réformes réalisées par des officiers agréables au ministère, et l'on passait sous un dédaigneux silence les plus louables efforts tentés par d'autres moins bien cotés.

Du reste, la condition essentielle pour la transformation de l'armée eût été une entente étroite,

une communauté de cœur — je ne dis pas d'opinions — entre les officiers; car, sans elle, toute réforme militaire ne peut être que menteuse dans sa base, illusoire dans son application, stérile dans ses fruits. Or, tous les efforts du gouvernement ne tendaient qu'à rompre cette union là où elle existait encore. Tels officiers, ambitieux de plaire, s'éloignaient systématiquement de leurs camarades et de leurs inférieurs, s'acharnaient à ruiner l'esprit militaire que leurs prédécesseurs avaient défendu pendant des siècles à l'égal du drapeau, et aspiraient au jour où nul bagage d'idées communes, nulle parité d'éducation, de sentiments généraux, même de vie sociale n'uniraient plus les officiers. Ou plutôt, non, je me trompe, ils aspiraient au jour où l'armée, devenue basse et veule, ne serait plus qu'une force colossale mais intellectuellement inerte à la disposition de quelques jacobins.

Dans tout cela, le grotesque se joignait au lamentable et à l'odieux. Certains officiers, après avoir cru s'acquérir des titres à la reconnaissance républicaine en laissant frapper leurs inférieurs sans mot dire, se trouvaient tout surpris d'être frappés à leur tour et se plaignaient naïvement que leurs

supérieurs ne les soutinssent point. D'autres, naguère fiers de leur noblesse, vraie ou fausse, protestaient de leur roture. D'autres encore, connus depuis des années pour être durs et hautains avec les hommes, se découvraient tout à coup l'âme si plébéienne qu'ils refusaient pendant les manœuvres de loger dans les châteaux.

Ces divers officiers n'étaient que de très rares, d'infiniment rares exceptions; mais ils parlaient haut, se targuaient d'avoir l'appui des bureaux, l'oreille du ministre, et exerçaient une sorte de tyrannie, devant laquelle s'inclinaient même leurs supérieurs, les bons généraux de naguère tout surpris et désolés de ce qu'ils voyaient.

Hélas! bons généraux, gardiens fidèles des vieilles traditions, bons généraux, ardents à regretter que les instituteurs aient perdu la jeunesse française, qu'aviez-vous fait pour cette jeunesse pendant le temps qu'elle a passé par vos mains? Aviez-vous jamais pensé que ces conscrits tremblants deviendraient des électeurs, deviendraient vos maîtres? Aviez-vous cherché à délivrer leurs âmes des mensonges de l'école et à les prémunir contre les mensonges de la vie? Aviez-vous songé à la beauté du rôle social qui aurait pu vous

incomber et compris que, faute de pouvoir grandir la France par vos armes, vous pouviez la faire meilleure en regardant plus vers l'avenir et moins vers le passé?

Si jamais quelque écrivain, empruntant tour à tour le calame de Tacite et la plume de Gyp, raconte l'histoire de l'armée française à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, on verra combien le courage civique et le courage militaire sont choses différentes; combien des officiers prêts à donner leur vie sur les champs de bataille sans une hésitation, sans une arrière-pensée, ont l'âme inconsistante dès qu'il s'agit de renoncer au moindre avantage de carrière, au plus petit hochet de vanité.

Qu'on ne m'accuse pas de noircir le tableau, car j'ai moi-même connu cet état d'âme et je suis sûr qu'aucun officier ne me démentira. On s'étonne parfois de voir certains officiers qui passaient pour peu militaires — disons le mot : fumistes — dans leur jeunesse, devenir tout à coup des chefs très éminents, mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que leur succès résulte du dégagement des petitesses militaires où leur âme a vécu.

Et, s'il faut conclure, je dirai que c'est en don-

nant aux officiers une existence plus indépendante et plus libre, en ne cherchant pas à les couler dans un moule unique, à les emprisonner dans de mêmes formules vieillies, qu'on relèvera l'armée, qu'on ramènera l'entente entre elle et la nation.

Hélas! nous ne l'avons pas compris naguère, tandis que nos adversaires le comprennent maintenant et tâchent de rétablir pour le mal cette entente que nous ne sûmes pas rétablir pour le bien.

CHAPITRE XXV

Je suis nommé lieutenant-colonel du 4e cuirassiers, à Cambrai. — Le colonel de Nouë. — Fénelon et Chateaubriand, — Le château de Marchais, au prince de Monaco. — Notre-Dame de Liesse. — Dernières manœuvres. — M. Étienne, ministre de la guerre. — Le général Picquart. — Dernier billet de logement. — Fin de ma carrière militaire.

Au milieu de tout ce déplorable gâchis, je fus nommé lieutenant-colonel du 4e cuirassiers, à Cambrai, vers la fin de 1904.

Je connaissais le colonel, M. de Nouë, et beaucoup d'officiers du régiment qui, à l'encontre de bien d'autres, demeurait fort agréable et fort uni. Malgré que le séjour de Cambrai fût assez maussade et que le détachement de deux escadrons, l'un à Valenciennes, l'autre à Condé, compliquât fort le service, la bonne humeur générale palliait tous les ennuis.

Chacun y mettant du sien, les rapports avec les députés et les fonctionnaires étaient bons, j'allais dire cordiaux. La population considérait les officiers et affectionnait les soldats.

Même la paix s'était faite avec l'un des adjoints, fabricant d'écrémeuses, franc-maçon de haut grade et auteur de quelques fiches, peu venimeuses d'ailleurs.

De la ville même je ne vois pas grand'chose à dire, sinon que tout y rappelait Fénélon, son illustre archevêque, et que rien n'y rappelait un modeste officier du régiment de Navarre, lequel y fit ses premières armes en 1787 et devint plus tard le premier écrivain de son époque : Chateaubriand. Comme il l'avait fait lui-même en traversant Cambrai avec Louis XVIII, après les Cent-Jours, j'ai vainement cherché la maison qu'il avait habitée, le café qu'il fréquentait, les fenêtres de la belle et cruelle Flamande pour laquelle son camarade La Martinière soupirait.

Au printemps de 1905, le colonel de Nouë devint général et fut remplacé par le colonel Huguet, ancien lieutenant-colonel du 2e cuirassiers. Peu après, une épidémie de pasteurellose, succédanée de la typhoïde, frappa les chevaux des escadrons de Cambrai avec une telle persistance qu'ils ne prirent part ni aux grandes manœuvres de 1905 ni à la répression des grèves du Nord au commence-

ment de 1906. L'épidémie finissait à peine lorsque nous allâmes, au mois de juin, faire des tirs de guerre au camp de Sisonne. Nous devions loger à courte distance du camp dans une commune dont le nom m'échappe ; mais, après quelques pourparlers difficultueux, le maire s'aperçut que la rougeole ravageait ses administrés. Le mal venait à point pour libérer le village de notre présence, et nous en éprouvâmes aussi quelque avantage, car nous trouvâmes une hospitalité cordiale et magnifique au château de Marchais, chez le prince de Monaco.

Le château, situé dans une immense plaine marécageuse et pauvre, est un somptueux logis de style renaissance. Alentour s'étend un grand parc qu'animent des eaux très claires, mais un peu lentes sur le sol sans déclivité.

Le domaine appartint aux Guises et l'on visite, dans une tourelle, le cabinet où se tinrent, suivant la légende, plusieurs conciliabules initiaux de la Ligue.

Les dedans du château comprennent de fort belles pièces arrangées à la mode italienne, avec un luxe lourd qui se complaît aux damas rouges, aux boiseries sombres, aux meubles dorés. On

compte les objets vraiment remarquables, et c'est à peine si quelques rares souvenirs évoquent la mémoire des Grimaldi, des Goyon (1) et des plus proches parents du prince.

J'ai vainement cherché une image de la charmante princesse Joseph de Monaco, née Choiseul-Stainville, guillotinée pendant la Révolution, dont le nom m'évoquait des souvenances familières.

Rien ne semblait unir le passé au présent, et quelques indices de souveraineté actuelle ou de science révélaient seuls le maître du château. Sur la table de ma chambre, des calculs logarithmiques couvraient un bloc-notes à couronne royale. De ma fenêtre, le regard, attiré tout d'abord par les fuseaux blancs et rouges d'une mosaïculture héraldique, découvrait plus loin un hélicoptère en mal d'ascension.

A quelques kilomètres de Marchais se trouve le pèlerinage de Notre-Dame de Liesse, dont l'histoire se rattache à celle du château. D'après une tradition très pieuse et très obscure, l'église fut bâtie par un seigneur de Marchais, chevalier

(1) On sait que le prince de Monaco descend d'un Goyon-Matignon, auquel la dernière des Grimaldi apporta par mariage la principauté de Monaco.

croisé, que la protection divine avait ramené sain et sauf des prisons du Caire à sa terre de France.

Le sanctuaire devenu célèbre communiqua son nom à la petite ville qui grandit alentour par la fréquence des pèlerins.

Au temps des Valois, les rois de France avaient accoutumé de venir en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, et la duchesse de Berry s'y rendit après la naissance de son fils, l'enfant du miracle, Henri-Dieudonné d'Artois, dont la tristesse des temps fit le comte de Chambord.

Maintenant Liesse semble un peu délaissé. On lui préfère d'autres pèlerinages plus lointains où s'élèvent d'énormes caravansérails à l'ombre de somptueuses basiliques. Mais Notre-Dame entend toutes les prières et la modeste église de Liesse — dont le nom signifie bonheur — me semble mieux faite que toute autre pour le réconfort des cœurs attristés. Je rencontrai cependant à l'église un pèlerin joyeux : c'était mon ordonnance qui achetait un chapelet et une bague pour sa fiancée.

Un peu plus tard nous allâmes faire les manœuvres sur les bords de l'Aube, la blanche rivière qui coule dans un sillon de feuillage parmi les guérets infertiles de la Champagne pouilleuse, et

dont l'eau froide brasille à chaque aurore sous des vapeurs argentées.

De ces manœuvres, — les dernières pour moi, — je garde une impression profonde. Leur souvenir s'associe dans ma mémoire à celui de mes premières manœuvres, celles que j'avais faites en 1882, du temps que j'étais sous-lieutenant. Dans un rêve instantané, je revois d'abord mon petit peloton de dragons, puis la longue troupe des cuirassiers avec leurs cuirasses et leurs casques étincelants. J'entends le bruit des fers lourds frappant la terre en cadence. Je perçois l'âcre effluve des hommes et des chevaux ardents à la besogne sous la chaleur du jour.

Le nouveau ministre de la guerre, M. Étienne, vint passer deux jours avec nous. Tous ceux qui l'avaient rencontré connaissaient son ardent patriotisme hérité de Gambetta, et son affection pour l'armée qu'il avait vue à la peine dans le pays oranais.

M. Étienne ne trompa point notre attente. S'il apparut aux troupes en écuyer médiocre sur un petit cheval arabe croupionnant, il trouva pour parler aux officiers un élan, une élévation d'âme, une sincérité de pensées qui allèrent droit à nos cœurs déshabitués d'untel langage.

Je le vois encore au milieu de nous, un peu lourd, fort rouge et manquant de prestige, avec son chapeau melon, son col trempé de sueur, son veston court, ses jambières enserrant non sans peine de puissants mollets. Mais dès qu'il commença de parler, découvert sous le soleil ardent, la clarté sincère de son regard, la hauteur sans emphase de ses expressions, la noblesse de son débit lui conquirent tous ceux qui attendaient ses paroles réconfortantes et les écoutaient avidement.

En l'entendant, je songeais à Mirabeau dans l'ampleur de ses derniers discours, alors qu'il luttait pour dissiper l'orage amoncelé par lui-même, à Gambetta dont le patriotisme se dégageait de toutes passions mauvaises dès qu'il pensait à la France.

Le général Picquart était là aussi. Malgré les traverses de son existence, il semblait n'avoir changé ni au moral ni au physique depuis la dernière fois que je l'avais vu en uniforme avant mon départ pour le Japon. Ses manières, son ton, ses allures étaient restés les mêmes, sauf une pointe d'embarras : tel celui de l'homme qui arrive dans une société avec un œil au beurre noir et se dit dès

l'abord : « Mon Dieu que ça va être ennuyeux d'être regardé par tout le monde, de recevoir des condoléances et d'expliquer vingt fois de suite comment j'ai eu l'œil poché ! »

Il se tenait légèrement à l'écart, sans rechercher ni éviter les saluts, et laissait flotter sur les groupes un regard clair et vague qui, tout en lui permettant de reconnaître ceux qui le saluaient, lui permettait aussi de n'avoir point vu ceux qui ne le saluaient pas. S'il parlait à quelque officier de son ancienne connaissance, c'était pour citer d'insignifiants souvenirs de vie militaire commune, dont le rappel forme la monnaie courante des conversations entre camarades qui se retrouvent après s'être longtemps oubliés. Pour le reste, il semblait être chambré par quelques officiers jacobins et jouer en raccourci le rôle de Jean de Leyde, du *Prophète,* entre les trois anabaptistes.

Quant aux manœuvres mêmes, j'ai peu de chose à en dire, car je ne veux pas allonger encore ce récit dont les pages vont s'attristant.

La cavalerie galopa beaucoup, peut-être trop, ce qui fit honneur à ses chefs et tort à ses chevaux. Mais les premiers tenaient à se distinguer et les seconds ne pouvaient se plaindre. D'ailleurs la

cavalerie française, ardente à se laver de quelques reproches mérités naguère, est emportée maintenant par une hâte fébrile, une surenchère de vitesse dont les dangereuses conséquences apparaîtraient en cas de guerre.

Il suffit de voir la kyrielle de chevaux blessés qui suivent certains régiments au retour des manœuvres pour n'avoir aucun doute sur ce point.

Et, péril encore plus grave, ce même besoin de surenchère domine aussi les questions d'instruction. Tandis qu'avec le service court il faudrait conduire lentement, posément, sagement les débuts du travail équestre, base fondamentale de l'instruction des hommes et du dressage des chevaux, chaque instructeur semble uniquement désireux de montrer des recrues qui galopent plus tôt que celles du voisin.

En paix, les cohues rapides de cavaliers sans expérience entraînés par des chevaux sans dressage font illusion ; mais qu'en adviendrait-il sur de vrais champs de bataille, devant des troupes mieux préparées ?

On prétend, il est vrai, que la cavalerie française est plus manœuvrière que la cavalerie allemande, et cette supériorité se manifeste sur nos champs

d'exercice par toutes sortes d'échelonnements et de zigzags fort séduisants en théorie et dans la pratique du temps de paix.

Seulement, la première condition pour que ces subtilités réussissent dans la réalité du combat serait que nos cavaliers eussent une instruction individuelle très supérieure à celle que comporte le service de deux ans. Eh! mon Dieu, si le ciel veut que l'on se tape un jour, la victoire sera pour ceux qui taperont tout de go, droit dans le tas, ferme et de bon cœur!

Au retour, notre dernière étape fut à Fresnoy-le-Grand. Le hasard d'un dernier billet de logement me conduisit chez une veuve dont le fils se destine à l'armée. L'enfant prenant plaisir à regarder mes chevaux, mes ordonnances, mes armes, à soupeser ma cuirasse, à mettre mon casque dont la crinière inondait ses épaules, je lui promis un album représentant des soldats. Avant de quitter l'armée, j'ai tenu ma promesse. Puisse-t-il tenir la sienne, devenir un bon officier et, dans un avenir meilleur, suivre les conseils qu'il reçut, en des temps tristes, d'un soldat malheureux!

Je passai le mois de novembre en permission et revins en décembre à Cambrai.

Mon grade intermédiaire de lieutenant-colonel m'avait épargné toute immixtion dans les inventaires et je me croyais délivré de ce cauchemar affreux lorsque, le 27 décembre, entre six heures un quart et six heures et demie du matin, un homme de troupe passa chez moi. Il annonça que l'autorité préfectorale allait faire occuper les séminaires et que le premier escadron et le deuxième étaient de service à cette occasion, en ajoutant toutefois qu'aucun ordre direct ne me concernait.

Quelques minutes plus tard l'adjudant de semaine entra jusque dans ma chambre pour m'annoncer que le colonel Huguet me demandait immédiatement au quartier à propos de l'évacuation des séminaires.

J'obéis en hâte et trouvai dans la cour du quartier les deux escadrons déjà prêts, mais un peu retardés à la dernière minute par la nécessité de mettre aux chevaux des crampons, car le sol neigeux et verglacé devenait très glissant. Le colonel se promenait dans la cour. Il me dit que, le général Bizard étant allé coucher à Lille (1), il remplissait pour

(1) Le général Bizard, nommé récemment au commandement de la 1re brigade d'infanterie, n'était pas encore complètement

quelques heures les fonctions de commandant d'armes et ajouta que je devais prendre le commandement des troupes requises pour l'évacuation des séminaires. Il me remit ensuite un rouleau de papier en même temps qu'il me demandait de venir déjeuner rapidement au mess des sous-officiers qui se trouve à l'autre bout de la caserne.

— Merci, mon colonel, répondis-je; mais je voudrais d'abord voir ces papiers et ne puis le faire dans l'obscurité de la cour.

— C'est une réquisition et un ordre écrit.

— Il me faut pourtant les lire. J'ai même le devoir de prendre connaissance de la réquisition.

J'allai dans la salle du rapport, éclairée par une lampe, et je reconnus qu'il s'agissait en effet d'une réquisition et d'un ordre régulier.

Sans comprendre pourquoi je n'avais pas été prévenu la veille au soir ou de très grand matin comme tous les autres officiers et les soldats, je demandai au colonel si l'autorité civile s'était pourvue d'ouvriers.

— Je n'en sais rien. Pourquoi me faites-vous cette question?

installé à Cambrai et retournait coucher à Lille, son ancienne garnison.

— Je voudrais éviter un esclandre, mais je dois vous prévenir que je ne ferai pas enfoncer les portes des séminaires.

— Si l'on vous demande des hommes pour cela, vous n'aurez qu'à les donner sans vous mêler autrement de ce qu'ils feront. D'ailleurs vous êtes absolument couvert par une réquisition et un ordre écrit.

— Je n'en disconviens pas; mais mon père est mort pour la défense de l'Église et je ne puis forfaire à sa mémoire. Il est, en dehors et au-dessus des règlements, certains scrupules dont le respect s'impose.

— Refusez-vous de monter à cheval et d'assurer l'ordre dans la rue?

— Non, je ne refuse pas cela.

— Eh bien, partez toujours!

Les choses s'étaient passées si vite que mon cheval n'était pas prêt et que je dus, pour obéir, prendre le cheval tout sellé d'un sous-officier ou d'un soldat.

Lorsque j'arrivai devant le grand séminaire avec les cuirassiers, les autres troupes étaient déjà placées depuis quelque temps, et les cantonniers de la ville brisaient la porte avec des barres de fer.

Je vis ensuite des agents de police frapper des prêtres et emmener au poste, comme un criminel, le coadjuteur de l'archevêque qui avait voulu lire une protestation. Je vis pendant trois mortelles heures bafouer tout ce que mon âme et mon cœur respectaient le mieux sur la terre.

C'était l'effondrement de mes espoirs d'avenir, de mes rêves d'apaisement et de réconciliation entre tous les Français : rêves dans lesquels j'avais été très loin, trop loin peut-être. C'était l'avilissement jusqu'aux besognes infâmes de mes soldats, de mes chers soldats.

L'épreuve me surpassait. Pendant quelques jours, j'errai de résolutions en résolutions, attendant le retour de mon colonel qui était allé passer dans sa famille les fêtes du jour de l'an. Demeurer ou partir me semblait également douloureux. Enfin, l'âme en désarroi, le cœur soulevé, les yeux invinciblement fixés sur la pente raide, savonnée de honte, qui dévalait à mes pieds, je donnai ma démission.

Ainsi finit ma carrière militaire après vingt-huit ans et demi de service, six ou sept campagnes, et trente honorables jours d'arrêts de rigueur dont je fus puni pour avoir déclaré que mes soldats

n'enfonceraient pas les portes des séminaires de Cambrai.

Le sommeil m'avait fui, et je souffrais d'une grippe nerveuse aggravée par un violent retour des fièvres africaines. On me satura de narcotiques qui ralentirent d'abord l'empirement du mal, puis, devenant inefficaces, produisirent un paroxysme dangereux. Tantôt ma tête lasse demeurait sans pensées, tantôt je repassais avec une acuité mémoriale extraordinaire toute ma vie antérieure. La vue d'un uniforme, le bruit familier d'un cheval traversant la rue, le moindre objet évoquant des souvenirs militaires, me jetaient dans un trouble affreux.

Peu à peu cependant, le bouillonnement de mon sang se calma, l'oubliance vint, je repris conscience de toutes choses; et maintenant je m'arrête, comme un vieil adjudant retraité, pour regarder en connaisseur les soldats qui font l'exercice sur l'esplanade des Invalides ou sur le quai d'Orsay.

*
* *

Le plus souvent, l'intervention des troupes dans les spoliations d'édifices religieux était parfaite-

ment inutile; mais, après avoir meurtri l'armée de toutes manières, le gouvernement crut pouvoir enfin se la conjoindre par d'abjectes complicités. Il s'imaginait donner ainsi aux officiers et aux hommes l'âpreté des renégats contre leur foi ancienne. Le calcul est faux, car, si désemparée qu'elle soit et malgré toutes les sophistications qu'elle subit, l'armée reste dans le fond libérale et croyante.

Un jour viendra que toutes les victimes du gouvernement actuel se lèveront à son encontre. En tête marchera l'effroyable cohorte des morts spoliés de messes et de prières. Toutes les cloches de France leur sonneront la marche en forme de glas, et rien ne leur résistera, car ce seront des ombres dont l'insubstance échappe aux contraintes humaines. La nation entière suivra. Ceux qui l'oppriment mesureront alors quels périls on risque à prostituer la sainte obéissance militaire en faisant agir des hommes contre le droit, contre la morale, contre leur conscience, contre leur Dieu.

Ensuite, il s'agira de rendre une armée à la France et, pour y parvenir, il faudra mettre à la tête de cette armée nouvelle des chefs qui sauront la tenir à l'écart des luttes politiques, faire appel à

tous les bons vouloirs, laisser les officiers vivre en paix et en liberté dans leurs sphères sociales et intellectuelles diverses, obtenir de chacun un concours complet mais non servile à l'égard de ses supérieurs, un dévouement et une affection absolus pour ses inférieurs, — humainement ses égaux, — enfin exiger que tous ceux qui portent des galons s'en montrent dignes en étant gens de cœur, d'honneur et d'honnêteté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE..... I

CHAPITRE PREMIER

Ma naissance. — Ma famille. — Le comte Charles-Joseph de la Vallée-Pimodan et son frère le chevalier Jean-Nicolas. — Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne. — La mère Fillette et les chevaux de la reine. — Le marquis Charles-Jean de Pimodan et sa femme pendant la Terreur. — Les doigts de l'homme. — Présentation à la cour. — Les ornements de l'église Saint-Roch. — Le baron et la baronne de Frénilly. — Parents et amis de ma famille : les Mirepoix; la comtesse de Quesnay, ancienne dame de la duchesse de Berry; la marquise de Bellissen, etc., etc..... 1

CHAPITRE II

Départ de mon père. — La situation des États pontificaux après la guerre d'Italie. — Formation de l'armée pontificale. — Mgr de Merode; le général de Lamoricière; mon père. — La victoire des Grottes. — L'armée piémontaise envahit les États pontificaux. — Partis à prendre; éven-

tualités diverses. — La bataille de Castelfidardo; mort de mon père; achat de la maison où il mourut. — Le monument élevé en souvenir des victimes de Castelfidardo, à Rome, dans l'église Saint-Jean de Latran..... 18

CHAPITRE III

Le château d'Échenay. — Acquisition par mon père de bois appartenant au comte de Chambord et à la duchesse de Parme. — Voyage à Rome. — Le pape Pie IX et les négrillons. — Mot du pape. — Mgr Nardi. — Mes camarades Apponyi. — Le château de Dampierre. — Les Luynes; anecdotes diverses à leur sujet. — Un hiver à Pau. — Voyage à Aix-les-Bains. — Premier précepteur. — Le Paris impérial. — L'empereur et l'impératrice; le petit prince. — L'exposition universelle. — La duchesse Colonna..... 26

CHAPITRE IV

Départ pour la Bretagne. — Nos cousins de Pimodan. — La comtesse Charles de Pimodan qui mourut supérieure des Clarisses de Rennes. — Le collège des Jésuites à Vannes. — Souvenirs de la chouannerie. — L'évêque de Vannes et la princesse Bacciochi. — Ma première communion. — Effervescence des têtes enfantines à la veille de la guerre. — Albert de Dion..... 45

CHAPITRE V

Départ pour Échenay. — La guerre. — Le maréchal de Mac-Mahon. — Arrivée des Prussiens à Joinville-sur-Marne. — Départ pour le Mazet. — Les Prussiens à Échenay. — Le baron et la baronne de Balzac. — M. Capelle, l'un des ministres du cabinet Polignac sous la Restauration. — Le collège de Saint-Affrique. — Le général de Rivières..... 51

CHAPITRE VI

Retour à Paris. — Aspect de la ville après le siège et la Commune. — Le collège de Vaugirard. — Projets de Restauration. — La pension de M. Dubois. — Mme Dubois, rédactrice de journaux de modes. — Edmond Maréchal. — La princesse Pierre Bonaparte. — Baccalauréat. — Bal chez le duc Pozzo. — Don Carlos. — La duchesse de Chaulnes. — La duchesse de Madrid et la reine Isabelle. — La reine Christine et la reine Marie-Amélie. — Examens de Saint-Cyr. — Mme Gravière..... 70

CHAPITRE VII

Saint-Cyr. — Origine de l'École. — Description. — Le grand carré. — Un souvenir du général Boulanger. — Les sorties. — Mme de Pourtalès. — La salle de danse. — Mon camarade Ghika. — Détails divers sur l'École. — Le tombeau de Mme de Maintenon. — Nos officiers. — Une soirée au ministère de la guerre. — Le général Cholleton. — Un peu de politique. — La messe de la Saint-Henri. — Le saint-cyrien d'Arbigny..... 84

CHAPITRE VIII

Voyage en Italie et en Autriche. — Trieste. — Gratz. — La baronne de Schützenau. — Le comte Charles-Ferdinand de la Roche. — L'infant don Alphonse et l'infante doña Maria des Neiges. — Le maréchal Benedek..... 102

CHAPITRE IX

Saumur. — L'École de cavalerie. — Gais souvenirs. — Notre uniforme. — Les képis élevés. — Les piquets du Chardonnet. — Les châteaux du voisinage. — La société saumuroise. — Les fournisseurs. — La quarantaine. — *Saumur-revue*. — Nos instructeurs. — Nos écuyers. — Le carrousel de Tours. — Le départ..... 108

CHAPITRE X

Arrivée à Gray, au 1er dragons. — Édouard Terré. — Premières impressions. — Le colonel de Serlay. — Les lieutenants et les sous-lieutenants : Champion, Guillaume de Rolland. — Une évasion pendant la guerre de 1870. — Description de Gray. — La ville haute, le port. — Les deux sociétés. — Mlle Brugnon. — La messe de onze heures. — Le sous-préfet et la sous-préfète..... 124

CHAPITRE XI

Je suis chargé de l'instruction des recrues. — Le rôle des officiers. — L'âme des soldats..... 138

CHAPITRE XII

Inspection passée par le général Charlemagne. — Premières manœuvres : le château de Pesmes. — Dôle. — Calembours franco-latins. — Évocation des armées de jadis. — Biarne. — Brans. — Une ruse de guerre. — Le baron d'Alligny. — Lantenne et Vertière. — Souvenirs de la guerre franco-allemande. — Saint-Vit. — Dialogue d'inspection. — Les soldats de naguère et ceux d'aujourd'hui. — Audelange. — Revue finale passée par le général de Bouillé. — Retour à Gray..... 143

CHAPITRE XIII

Mort du comte de Chambord. — Les officiers étrangers invités aux manœuvres de 1883. — En souvenir d'un jeune seigneur russe. — Le général de Wartensleben. — Besançon; la société bisontine; les Veil-Picard; le comte de Soultrait. — Le général et Mme Wolff. — Départ de Gray..... 162

CHAPITRE XIV

Mon mariage. — Le 3e chasseurs. — Le colonel Magnan. — Mme Bazaine et la tireuse de cartes. — Départ du colonel Magnan. — Le colonel et Mme de Roquefeuil. — La société picarde. — Le comte Léon de Chassepot. — Le boulangisme. — Les adieux du comte de Paris, à Eu. — Les élections de 1889. — Entrée à l'École de guerre. — Nos professeurs. — Les colonels Maillard, Langlois, Niox et Thiroux. — Les commandants de Liedekerke, Cherfils, Bonnal et Picquart. — Le duc d'Orléans à Paris; son incarcération. — Loyalisme des officiers à l'égard du gouvernement républicain..... 170

CHAPITRE XV

Je suis employé à l'état-major de la 1re division de cavalerie. — Le général Baillod. — Le général Saussier. — Le prince Ferdinand de Bulgarie. — L'exposition de Philippopoli. — Stambouloff..... 186

CHAPITRE XVI

Nouveau voyage dans les Balkans. — Belgrade. — M. et Mme Blajo Petrowitch. — Anecdotes diverses sur les princes Miloch et Michel de Serbie, le roi Milan, la reine Nathalie. — Varna et le château princier d'Euxinograd. — La princesse Marie-Louise de Bulgarie. — La princesse Clémentine d'Orléans. — Plewna. — La passe de Chipka. — La vallée des roses et Kézanlick. — Le fabricant d'essence de rose Papazoglo. — Issar-banya. — Retour en France par Gratz. — Mort du prince Alexandre de Battenberg..... 200

CHAPITRE XVII

Je suis attaché au deuxième bureau de l'état-major de l'armée. — Son organisation. — La section de statis-

tique. — L'affaire Dreyfus; Picquart et du Paty. — L'ambassade d'Allemagne et Esterhazy. — A propos des officiers de l'état-major de l'armée..... 222

CHAPITRE XVIII

Voyage en Roumanie. — Bucharest. — Mlle Vacaresco. — Le château royal de Sinaïa. — Le roi et la reine de Roumanie. — Jassy. — Mme Horn. — Les cochers de fiacre de Bucharest..... 233

CHAPITRE XIX

La vie au deuxième bureau de l'état-major de l'armée. — Étude de la guerre sino-japonaise. — Le général de Boisdeffre. — Les officiers de l'état-major de l'armée. — M. Cavaignac devient ministre de la guerre. — Le capitaine Vidal est nommé attaché militaire en Chine. — Rétablissement du poste d'attaché militaire au Japon; je suis désigné pour le remplir. — Le capitaine Bougouën; son procès; sa condamnation; sa mort. — Souvenir des officiers français instructeurs de l'armée japonaise. — Les attachés militaires; leur rôle. — Hommage à M. Harmand, ministre de France au Japon; à M. Pichon, ministre de France en Chine; au comte de Pourtalès-Gorgier, premier secrétaire de la légation de France à Tokio..... 249

CHAPITRE XX

La situation des Français au Japon lors de mon arrivée. — Souvenirs de l'Intervention. — L'amiral de Beaumont. — L'amiral de la Bédollière. — Le maréchal Yamagata, ambassadeur extraordinaire au couronnement de l'empereur Nicolas II. — Prévisions de la guerre russo-japonaise. — Considérations sur les défaites des Russes et sur les victoires des Japonais. — Le Japon et l'Angleterre. — Sir Ernest Satow, ministre d'Angleterre. —

M. Hitrowo et le baron de Rosen, ministres de Russie. — Le baron Gutschmid et le comte de Leyden, ministres d'Allemagne. — Le comte Hans de Kœnigsmarck. — M. Harmand, ministre de France. — Lord Yu, ministre de Chine. — Le comte d'Eu et le prince Pierre d'Orléans et Bragance. — Départ pour la France..... 262

CHAPITRE XXI

Retour en France. — Reprise de l'affaire Dreyfus. — Second ministère de M. Cavaignac. — Suicide du lieutenant-colonel Henry. — Je rejoins à Tours le 5e cuirassiers. — Mort de la princesse Marie-Louise de Bulgarie. — Je vais à ses funérailles. — Un mot sur l'empereur d'Allemagne. — Le roi Milan. — Les cérémonies funèbres de Sofia et de Philippopoli..... 285

CHAPITRE XXII

Je suis nommé chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique. — Tlemcen. — Le colonel Delanneau. — Les grandes manœuvres. — Départ pour Aïn-Sefra. — Le général de Saint-Germain. — L'expédition d'Igli. — Le poste de Duveyrier. — Funérailles de soldat. — Bou-Amama. — Le général Grisot, commandant le 19e corps. — Les zouaves. — Les soldats des bataillons d'Afrique. — Les disciplinaires. — Nécessité de réformer les conseils de discipline. — Les légionnaires..... 294

CHAPITRE XXIII

Retour à Tlemcen. — Le général O'Connor. — Recherches historiques et collection de monnaies arabes. — Le prince Pierre d'Orléans et Bragance. — La buraliste des postes et l'empoisonneuse d'Aïn-Fezza. — La princesse Edmond de Polignac et la comtesse d'Oilliamson. — Au sujet des reines de Portugal et d'Angleterre, d'un domestique et d'un soldat-ordonnance..... 330

CHAPITRE XXIV

Je deviens chef d'état-major du gouvernement de Maubeuge. — Le général Guinot. — Je passe à l'état-major du 1er corps d'armée, à Lille. — Le général Jeannerod, commandant le 1er corps d'armée, et son successeur le général Laplace. — L'affaire des fiches. — Les dénonciations contre les officiers..... 340

CHAPITRE XXV

Je suis nommé lieutenant-colonel du 4e cuirassiers, à Cambrai. — Le colonel de Nouë. — Fénelon et Chateaubriand. — Le château de Marchais, au prince de Monaco. — Notre-Dame de Liesse. — Dernières manœuvres. — M. Étienne, ministre de la guerre. — Le général Picquart. — Dernier billet de logement. — Fin de ma carrière militaire..... 361

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Contes et légendes du vieux Japon, publiés d'après la traduction anglaise de M. A.-B. Mitford, par Mme la comtesse DE PIMODAN. Un vol. in-8°. . . . . 2 fr.

Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France (1768-1828), publiés avec une introduction et des notes par Arthur CHUQUET, membre de l'Institut. 2e édition. Un vol. in-8° avec portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

Mes Souvenirs, par le général DU BARAIL.
Tome I. 1820-1851. 14e édit. In-8° avec un portrait. . 7 fr. 50
Tome II. 1851-1864. 13e édit. In-8° avec un portrait. . 7 fr. 50
Tome III. 1864-1879. 12e édit. In-8° avec un portrait. 7 fr. 50

Souvenirs du général Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin (1870), publiés par Mme JARRAS. Un vol. in-8° accompagné d'une carte. . . . . 7 fr. 50

Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie PAULIN-RUELLE, son petit-neveu. Un vol. in-18. . . . . 4 fr.

Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887), par le colonel Ch. DUBAN. 2e édition. Un vol. in-18. . . . 3 fr. 50

Souvenirs d'un cavalier du second Empire, par le capitaine H. CHOPPIN. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Changarnier, par le comte Adhémar d'ANTIOCHE. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle, par Germain BAPST. Tome Ier. 6e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50
Tome II. 4e édition. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
Tome III. 3e édition. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

La Guerre de 1870-1871, par Arthur CHUQUET. 11e mille. Un volume in-18 illustré. . . . . 3 fr. 50

Mes Souvenirs. — **La Guerre contre l'Allemagne** (1870-1871), par le général baron FAVEROT DE KERBRECH. Un vol. in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs de l'Assemblée nationale (1871-1875), par Paul BOSQ. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Le Seize Mai et la fin du Septennat, par M. DE MARCÈRE. Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

L'Assemblée nationale de 1871. *Gouvernement de M. Thiers,* par M. DE MARCÈRE. Un vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50
DEUXIÈME PARTIE : *la Présidence du maréchal de Mac-Mahon.* Un vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Histoire de la République (1876-1879). *Septennat du maréchal de Mac-Mahon,* par M. DE MARCÈRE. Un vol. in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11552.